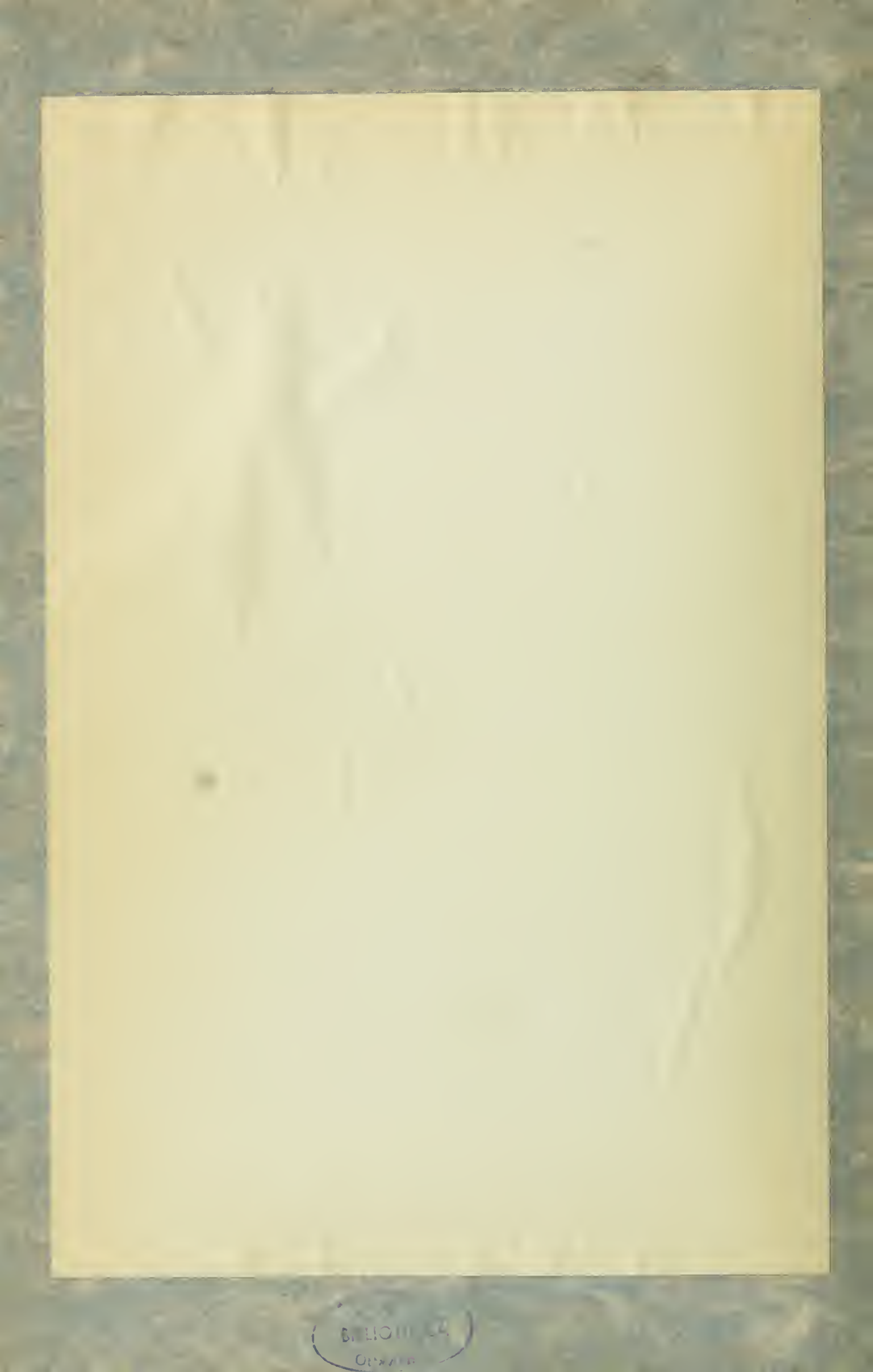






à Monsieur

Marc Caillard

affectueux hommage
de l'auteur
Curtis

Mai
1878

VOYAGE

DANS UN

GRENIER

PAR

CHARLES C.....,

De la Société des Amis des Livres.



PARIS

DAMASCÈNE MORGAND & CHARLES FATOUT

—

1878.

TIRÉ A 620 EXEMPLAIRES.

500 sur papier vergé de Hollande grand in-8°.

50 sur papier Whatman in-4°.

50 sur papier fort du Japon, petit in-folio.

10 sur papier Whatman, avec tirages successifs d'un chromo.

10 sur papier fort du Japon, avec ces mêmes tirages.



VOYAGE
DANS
UN GRENIER

BOUQUINS,
FAÏENCES, AUTOGRAPHES
& BIBELOTS.



PARIS,
DAMASCÈNE MORGAND & CHARLES FATOUT.
55, PASSAGE DES PANORAMAS, 55.

MDCCCLXXVIII



A MON PROPRIETAIRE.

Dans votre famille, Monsieur, la passion des belles choses est héréditaire. BOUQUINS *admirables*, FAÏENCES *splendides*, BIBELOTS *merveilleux : rien ne manque à ces collections que vous formez, vous et les vôtres, avec un goût exquis — plus rare que les millions. Vos envois sont le charme et la fleur de nos Expositions internationales.*

Quant aux AUTOGRAPHES, *vous n'avez que l'embarras du choix. Chaque courrier du matin vous en apporte quelques centaines, en toutes les langues, sur papier à chandelles et sur vélin satiné. Car, le monde entier vous sollicite : la pauvre veuve que son boulanger tourmente,*

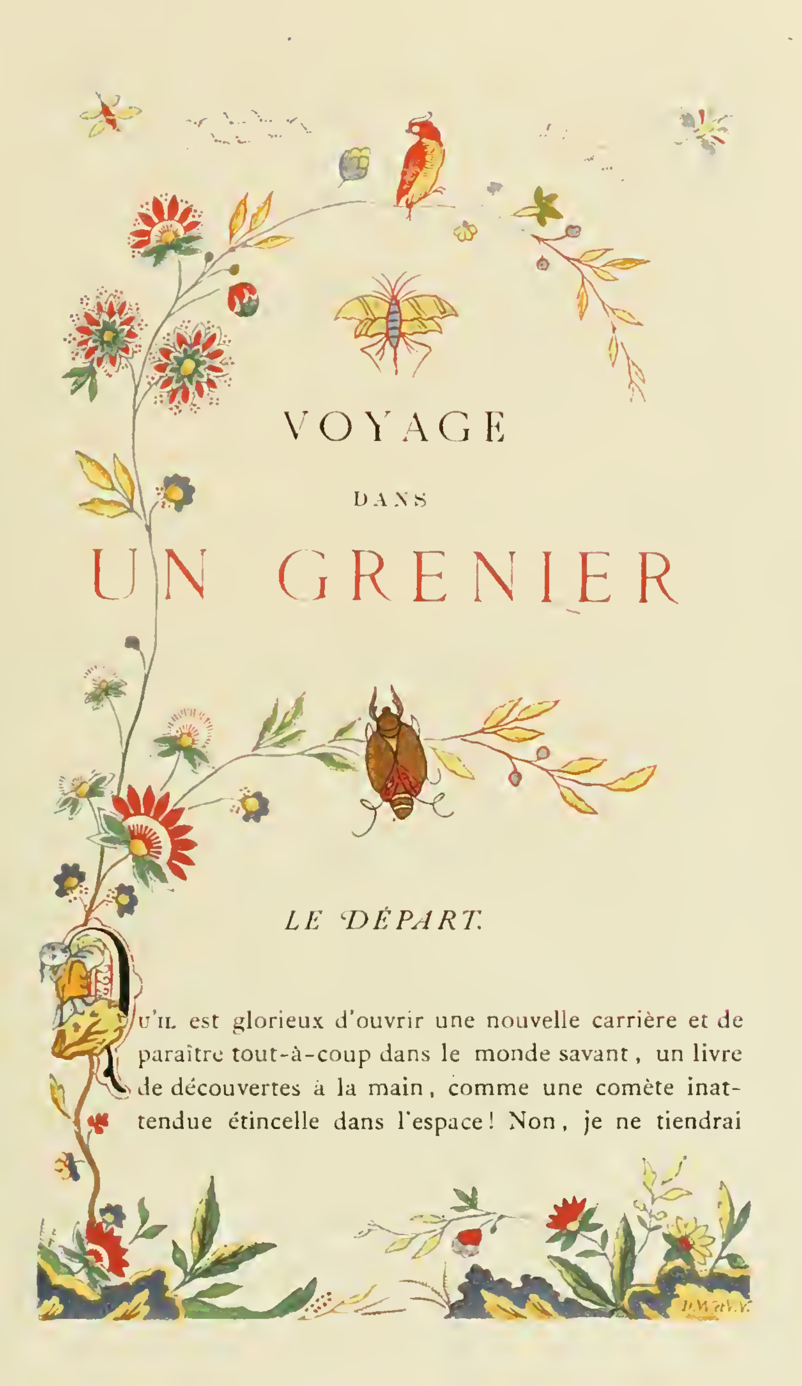
et l'inventeur aux abois, comme le potentat qui n'a pas assez de canons.

Inscrit en belles majuscules, sur ma première page, votre nom suffirait, Monsieur, pour me recommander aux plus délicats. Mais bien qu'enhardi par une indulgence qui jamais ne lui a fait défaut, votre « locataire » n'ose vous présenter OFFICIELLEMENT *des pauvretés dont rougiraient vos mansardes de Paris et de Ferrières. Il se contente de glisser discrètement sous votre porte son carnet de voyage, avec l'espoir — qu'à défaut d'autre mérite — l'habileté du typographe, le choix du papier, et la variété des images feront agréer l'humble offrande d'un vieux serviteur.*

C. C.

Lille, Imprimerie Danel,
Ier AVRIL 1878.





VOYAGE

DANS

UN GRENIER

LE DÉPART.

Qu'il est glorieux d'ouvrir une nouvelle carrière et de paraître tout-à-coup dans le monde savant, un livre de découvertes à la main, comme une comète inattendue étincelle dans l'espace! Non, je ne tiendrai

plus mon livre *in petto;* le voilà, Messieurs, lisez. J'ai entrepris un voyage de quarante-deux jours autour de ma chambre. Les observations intéressantes que j'ai faites, et le plaisir continuel que j'ai éprouvé le long du chemin, me faisaient désirer de le rendre public: la certitude d'être utile m'y a décidé. Mon cœur éprouve une satisfaction inexprimable, lorsque je pense au nombre infini de malheureux auquel j'offre une ressource assurée contre l'ennui, et un adoucissement aux maux qu'ils endurent. Le plaisir qu'on trouve à voyager dans sa chambre est à l'abri de la jalousie inquiète des hommes, il est indépendant de la fortune.... »

Le Toqué, *interrompant sa lecture :* Babylas! quel temps fait-il?

Babylas. — Brouillard et pluie, patron. Pluie, crotte et brouillard, aujourd'hui comme hier; demain sans doute comme aujourd'hui. Impossible de risquer un pied dehors.

Le Toqué. — Eh bien! voilà qui me décide, et nous allons nous mettre en route. Rassure-toi, nous n'irons pas loin, et tu peux garder tes pantoufles.

Prends seulement un carnet de poche et un crayon bien taillé : tu rédigeras nos impressions de voyage. Le pays que nous allons visiter n'a guère de secrets pour toi, Babylas. Tu as rangé mes bouquins selon la formule : les plus beaux devant, les plus laids derrière; répertorié mes bibelots, mes croûtes, cruches, plats et assiettes; classé et étiqueté mes autographes.

Tu as été commis d'un bouquiniste et d'une marchande de bric-à-brac, et tu ne hais pas le genre descriptif.

Tu es rassis, discret et de bon conseil. En route, Babylas!

BABYLAS. — Et où allons-nous, patron?

LE TOQUÉ. — Nous allons explorer mon Grenier.





LE PURGATOIRE.

C'est le nom que Babylas a donné à l'une des annexes du Grenier. Rangés par ses soins en doubles colonnes serrées sur de larges rayons, d'innombrables *Catalogues*, classés depuis vingt ans par dates et par ordre alphabétique, attestent le zèle patient de ce précieux collaborateur.

Pourquoi faut-il avouer que, sur les plus élevés de ces rayons, hors de la portée de la main, d'honorables

classiques, grecs et latins, dorment d'un sommeil rarement troublé!

Deux armoires aux vastes flancs abritent de la poussière la fleur des catalogues, auxquels leur importance a valu un habit décent de toile et de carton, difficilement octroyé par l'économe Babylas.

Au rayon banal le prospectus de la vente modeste qu'aucun « amateur » n'a suivie, la réclame mensuelle du petit bouquiniste qui n'offre que de « bons livres », et le pathos descriptif de l'expert inconnu qui, sous le couvert de feu M. de Trois-Étoiles, entreprend la « lessive » d'un arrière-magasin sans acheteurs!

Réservons l'habit et le couvert aux répertoires « à prix marqués » des librairies sérieuses, aux catalogues de ces ventes qui ont ému la rue Drouot, et dont on relit avec plaisir, longtemps après la lutte, les préfaces engageantes, les descriptions exactes et les « tables de prix ».

De Techener à Morgand, de Nodier à Monselet, d'Armand Bertin à Bauchart et Turner, quelle charmante série — et quel *crescendo* dans les cotes d'adjudication!

Et quelle joie de réunir à ces riches inventaires, si chers aux bibliophiles — ces catalogues illustrés d'objets d'art et de tableaux, où l'eau-forte, plus précise encore que la plume de Gautier, a gravé le souvenir des toiles fameuses pour lesquelles Français, Américains, Anglais et Russes se sont livré depuis dix ans, sous

le commandement de Charles Pillet, de si terribles batailles!

— Mais quelle scie, mon pauvre patron, interrompt Babylas, quelle scie de ne posséder que la description de tant de merveilles, et de n'avoir pu prendre à ces combats qu'une part si platonique!

— Monte à l'échelle, Babylas, — ce sera ta punition — et va me chercher là-haut ce bon gros *Sénèque*, de Plantin. Nous relirons ensemble le *Traité du mépris des richesses*.

Babylas. — Cet in-folio de 1632, dans sa première reliure en vélin, est un de vos meilleurs bouquins, et je ne comprends pas que vous le laissiez se morfondre dans les limbes du Purgatoire.

Voyez donc, patron, ce beau portrait de Juste-Lipse par Corneille Galle, et ce titre encadré des statues de Zénon, de Cléanthe, de Sénèque et d'Épictète. Et ces splendides majuscules! C'est un vrai livre, vous dis-je, et vous devriez lui faire plus d'honneur.

Le Toqué. — Vite, replace-le là-haut, Babylas. Je reconnais sa marque : c'est un bouquin du comte d'Hinnesdael. Délivre-moi de cet affreux souvenir!

Babylas. — « Quel est donc ce mystère » ?

Le Toqué. — Plus tard, Babylas, plus tard. N'attristons pas les débuts de notre voyage.

Saluons seulement, en passant, notre arsenal de Manuels et de Dictionnaires, et laissons en paix pour aujourd'hui les Renouard, les Brunet, les Quérard, les Barbier, les Michaud, les Littré....

Babylas. — Celui-là, patron, n'en parlez pas au pluriel!

Le Toqué. — Tu as raison; et, pour cette judicieuse remarque, je te tiens quitte de l'armoire aux Revues et de la soute aux Journaux.

Babylas. — Cent trente journaux de France et d'ailleurs, dont le classement m'a donné tant de mal! Tout ce qui a paru de plus intéressant en articles et en images sur le Siége de Paris et la Commune. Et ces immenses cartons pleins de caricatures, n'en voulez-vous rien voir? Si nous voyageons si vite, nous serons bientôt arrivés!

Le Toqué. — Nous pourrons y revenir, cher ami. Ouvre-moi seulement ce compartiment du Purgatoire où tu tiens en réserve nos livres préparés pour la reliure. Il y a dans le tas une notice sur Baudelaire que je voudrais revoir.

Babylas. — Voilà, patron.

« Charles Baudelaire. — Souvenirs. Correspondances. Bibliographie, suivie de pièces inédites.

» Paris, Pincebourde, 1872.

» In-12, grand papier de Hollande, avec portraits et pièces ajoutées. Épreuve d'auteur de la biographie juvénile, considé-

rablement modifiée à l'impression. Autographes de Baudelaire, de L. M. et du duc d'A..... »

Peste, voilà une « fiche » bien remplie.

Le Toqué, *s'allongeant sur un fauteuil.* — Relis-moi, je te prie, l'épreuve d'auteur.

Babylas, *lisant :*

« A M. R*** P***, éditeur à Paris.

» J'étais, comme on vous l'a dit, Monsieur, le camarade de Charles Baudelaire au collége Louis-le-Grand. Nous avons usé sur les mêmes bancs, plus d'une culotte : je l'avoue pourtant, à ma honte, le Baudelaire en habit bleu troué aux coudes, en bas chinés, en gros souliers, est complètement sorti de ma mémoire. Je me souviens seulement de sa brusque disparition avant la fin de nos études et du motif que lui donnèrent les cancans de la « première cour ». Le voici en latin — ou plutôt, non : relisez, si vous êtes curieux, la seconde Églogue de Virgile.

. . . .

» Je ne retrouvai *Coridon* qu'au sortir du collége. Nous nous voyions le plus souvent chez un ami commun, ancien camarade dont plus d'un contemporain, devenu célèbre (*), pourrait vous décrire le logis très-fréquenté vers 1840.

» Deux petites chambres, au cinquième, avec balcon, place Sorbonne. Décor composite, comme les aptitudes du locataire, helléniste enragé, peintre de paysages, poète, alchimiste, mystagogue et chasseur de serpents. Des bustes, des statuettes, des ébauches, des bas-reliefs cloués sur les murs ou traînant sur chaque meuble, rien dans tout cela d'extraordinaire au quartier

(*) Octave Feuillet, Leconte de Lisle, Pierre Dupont, P. Bocage, etc., etc.

Latin. Les fourneaux, les matras, les tubes en trombone, les fioles inquiétantes pleines d'or et de diamants — en préparation — auraient attiré davantage l'œil du bourgeois — et son étonnement eût augmenté devant l'ornement principal du sanctuaire, cette fameuse armoire nauséabonde, quoique vitrée, où grouillaient dans l'alcool, sous de formidables étiquettes, les batraciens invraisemblables, les vipères de choix et les lézards géants assassinés à Fontainebleau.

» C'est dans ce cher grenier, d'où se sont envolées les heures les plus regrettées de ma jeunesse, c'est dans ce cadre étrange et sur ce fond bariolé que je retrouve l'image la plus nette du Baudelaire que j'ai le mieux connu. Baudelaire à vingt ans, cherchant sa voie entre Villon et Ronsard, fou de vieux sonnets et de jeunes peintures, raffiné, paradoxal, bohême et dandy.

» Dandy surtout, et grand théoricien d'élégance. Pas un pli de son habit qui ne fût raisonné. Aussi quelle merveille que ce costume noir, toujours le même à toute heure, en toute saison! Ce frac, d'une ampleur si gracieuse, dont une main cultivée taquinait les revers; cette cravate si joliment nouée; ce gilet long, fermant très-haut le premier de ses douze boutons et négligemment entr'ouvert sur une chemise si fine, aux manchettes plissées; ce pantalon «tirebouchonnant» sur des souliers d'un lustre irréprochable. Que de cabriolets leur vernis m'a coûtés! Hélas! c'était le bon temps.

» Baudelaire habitait déjà l'île Saint-Louis, mais pas encore cet hôtel Pimodan où l'ont connu ses amis de la seconde époque, plus intimement associés à sa vie littéraire. C'est dans un rez-de-chaussée du quai de Béthune que notre camarade avait installé ses bahuts, sa vieille table aux pieds tournés, ses miroirs de Venise, ses livres en très-petit nombre (Ronsard et sa pléïade; Regnier n'est venu que plus tard), ses chats et certain lit de chêne brun, sans pieds ni colonnes, sorte de cercueil sculpté dans lequel je suppose qu'il couchait quelquefois.

» Nous allions rarement le relancer dans son île, sûrs que nous étions de le voir arriver lorsqu'il avait limé et poli « quelque machine nouvelle ».

» Après s'être fait quelque peu prier, il nous disait, ou plutôt nous psalmodiait ses vers d'une voix monotone, mais impérieuse, et qui forçait l'attention des profanes : vers truculents, rimes millionnaires !

» Je l'entends encore marteler avec un contentement visible le quatrième vers des strophes charmantes — dans sa toute première manière — qu'il adressait *A une mendiante rousse :*

« Ma blanchette aux cheveux roux,
» Dont la robe, par ses trous,
» Laisse voir la pauvreté
» Et la beauté. »

. . . .

» Ce n'est point, il s'en faut, la seule *Fleur du mal* dont le premier parfum ait corrigé les émanations de l'armoire vitrée. Et pourtant bien des *juvenilia*, très-goûtées au grenier, n'ont pas trouvé place dans l'illustre recueil de 1857.

» J'ai souvent regretté de n'y rien voir d'un poëme, plus que bizarre, il est vrai, dans son ensemble, et difficile à produire en public, mais dont un éditeur pudibond aurait pu imprimer au moins quelques strophes.

» Baudelaire lui-même en était le héros ou plutôt la victime, rôle partagé par sa maîtresse d'alors,

« Bizarre déïté, brune comme les nuits,
» Au parfum mélangé de musc et de Havane,
» Œuvre de quelque Obi, le Faust de la savane,
» Sorcière aux flancs d'ébène, enfant des noirs minuits.

sa négresse, en un mot, comme l'appelait notre irrévérence.

» L'œuvre abracadabrante dont je déplore la perte probable échappe à l'analyse, à moins pourtant que vous ne vous

contentiez d'une sorte de programme comme ceux que Pasdeloup fait distribuer pour expliquer aux fidèles le sens intime des ouvertures de Wagner. En ce cas, voici la chose :

CAUCHEMAR.

I.

» Portrait du poète et de la bien-aimée. Mélange des cœurs. Ciel sans nuage. Béatitude.

II.

» Jalousie du Roi : il somme le poète de lui *prêter* sa maîtresse. Refus du bien-aimé. Menaces du tyran (Louis-Philippe) ! Message royal annonçant une vengeance inouïe.

III.

» Une même couche a réuni les deux amants. Sommeil profond des lutteurs. Une rumeur imperceptible surgit dans le lointain.

IV.

» (Crescendo des Djinns). Bruit d'épées. Canons roulants, foule grondante. Une armée en marche. Tumulte énorme sur le quai.

V.

» Ce qui vient s'arrête ; la porte s'ouvre au nom du roi ! C'est l'armée tout entière, tambour-major en tête, qui, sous les yeux du bien-aimé, paralysé d'horreur, vient souiller sa maîtresse. Description plastique des exécuteurs de l'œuvre infâme. Costume, geste, attitudes diverses de l'infanterie, de la cavalerie et des armes spéciales.

VI.

» Le poète est devenu fou. La muse ne lui envoie plus que des rimes insensées.... Malédiction !...

» C'était absurde et c'était superbe !

» A défaut du portrait de Baudelaire, par lui-même, qui décorait cette épopée perdue, en voici un autre, cher Monsieur, portrait autographe, à la plume et à l'estompe, rehaussé de vermillon.

» Je ne vous le prête qu'en tremblant, car j'y tiens plus qu'à mes *Trautz-Bauzonnet*, et tout autant qu'au plus noble, au plus pur de mes incunables.

» Ce dessin a son histoire, la voici : Nous avions pris rendez-vous un jour d'hiver, Baudelaire et moi, pour gouter en compagnie de L. M., notre hôte du grenier, les voluptés du haschich — alors peu connu à Paris. — C'est sous l'influence de cette pommade verdâtre et en attendant l'extase promise, que le futur auteur des *Paradis artificiels* dessina pour moi ce portrait en pied, le seul de cette date qui lui ressemble.

» De temps en temps, — je le vois encore, — il posait la plume et, roulant entre ses doigts des estompes en papier, il en caressait son image avec un visible plaisir. Il y travailla longtemps, et lorsqu'il me la remit enfin, après avoir terminé les accessoires étonnants qui la complètent, il parut me faire un notable cadeau.

» C'était aussi mon avis, et vous voyez avec quel soin pieux j'ai conservé cette relique. »

Le Toqué. — Nous la retrouverons là-haut. En attendant, l'ami Briend nous en offre le fac-simile.

Babylas. — Avec quelques touches de vermillon sur le soleil qui se lève derrière la colonne, sur les étoiles et sur le bout du cigare, ce serait parfait. Je continue :

« Voulez-vous maintenant, non plus un portrait du poète, mais une charge de ses vers ? Nous en avons ri dans le temps, et lui-même tout le premier. La pièce est de L. M., qui faillit l'adresser, sous le pseudonyme de Courbet, à la *Revue des Deux-Mondes*, lors de l'accueil fait par la respectable douairière aux *Fleurs du Mal*. La voici :

INCOMPATIBILITÉ.

« Tous les péchés n'ont pas de cornes sur leurs têtes :
» Il en est de bossus, il en est de cagneux ;
» Mais les moins laids de tous sont aussi les plus bêtes :
» Impeccable déboire et qui me rend hargneux.

» Pansue, entripaillée et bourgeonnante d'aise,
» La gourmandise grouille en mon ventre joyeux ;
» Elle me fait plus gras que l'Hercule Farnèse,
» Elle me rend plus sec qu'un chat luxurieux.

» J'aime avec passion les choses dégoûtantes ;
» Et mon cœur faisandé, livide et purulent,
» Sous l'ondulation des vermines mangeantes,
» N'est qu'un lambeau de chair, fétide et pantelant.


Imp. A Salmon



» Or donc, vierge aux doux yeux, aimes-tu les ivrognes?
» — J'ai vidé plus d'un broc loin du regard de Dieu,
» Et j'ai cuvé mon vin sur un tas de charognes
» Dans quelque cul-de-sac, n'ayant ni feu ni lieu.

» L'imprescriptible amour des plaisirs déshonnêtes
» A ratissé mon front lépreux, ridé, pelé.
» Mais qu'importe, sorcière adorable, ange aîlé,
» Tous les péchés n'ont pas de cheveux sur leurs têtes! »

» Un dernier souvenir, cher Monsieur, et j'ai fini.

» Nous sommes encore place Sorbonne: un grand corps dégingandé vient d'envahir notre grenier. C'est Privat d'Anglemont, tout effaré, qui nous annonce le suicide de Baudelaire. Notre poète venait en effet de se donner, avec quelque précaution, un coup de couteau destiné à toucher un autre cœur que le sien...

» A ma place, le chasseur de vipères serait peut-être moins discret. L'auteur de l'*Incompatibilité* n'a pas encore pardonné à notre illustre *Labadens* un crime très-ancien et, j'en conviens, inexpiable!

» Jugez-en: Furetant un jour, en 1844, dans l'étalage d'un bouquiniste, L. M. y trouva (dans la boîte à cinq sous!) son premier livre à lui, offert depuis peu à Baudelaire, et portant sur la première page son envoi d'auteur.

» Cette trahison (si peu payée!) dut m'être aussi bien sensible; car ce livre, un poëme commencé au collége et publié sous un pseudonyme (*), était dédié à votre serviteur,

» C. C.....,
» bibliotaphe.

« Décembre 1868. »

(*) *Prométhée délivré*, par L. de Senneville.

Le Toqué. — Merci, Babylas. Je ne vois vraiment pas pourquoi la famille et les amis de Baudelaire ont tant insisté pour châtrer ce racontar inoffensif; pourquoi, par exemple, ils ont supprimé l'*Incompatibilité*. Tu dois avoir sous la main l'original, de la main de L. M.

Babylas. — Le voici.

Le Toqué. — Quant aux autographes du Prince des Bibliophiles, voici leur histoire, que je confie à ta discrétion :

Je n'avais pas revu le Duc d'A..... depuis nos rencontres du collége et du concours général. Au mois d'octobre 1872, le mariage d'un jeune marin dont le père a été capitaine de pavillon du Prince de J........ amena à Saint-Augustin plusieurs membres de la Famille d'Orléans. J'étais du nombre des invités : à la sacristie, mon ancien condisciple me fit l'honneur de me reconnaître et de me questionner. Bref, comme souvenir de collége, je lui fis hommage de cette notice qui venait de paraître, et voilà ce qui m'a valu sa première lettre :

24 octobre 1872
Chantilly

Mon cher Condisciple,

En lisant (ce que j'ai fait de suite) votre amusant volume, j'ai rencontré un nom que j'ai connu trop tard, c'est celui du graveur Meryon ; je l'admire beaucoup et je rassemble les pièces qui composent son œuvre chaque fois que je puis les rencontrer. Je devrais plutôt dire "je rassemblais", car je ne suis aujourd'hui qu'un collectionneur en disponibilité. La place et le —

temps me manquent pour continuer, et puis les douleurs du patriote, les chagrins de l'homme ont troublé l'économie de mes goûts. Mais à en juger par le plaisir que m'a causé votre envoi, il me semble qu'il faudrait peu de chose pour ranimer mon ardeur.

Merci pour le bon souvenir et pour deux heures agréables que je vous dois. Au revoir, j'espère.

H. d'Orléans

Babylas. — Voilà une épître tout-à-fait aimable et courtoise. N'est-ce pas votre réponse que je vois à côté, décalquée sur papier transparent ?

Le Toqué. — Précisément : mais elle ne vaut rien. Ma petite personne y tient beaucoup trop de place, et j'étais évidemment ce jour-là encore plus toqué que d'ordinaire. Passons, Babylas, passons !

Babylas. — Non, ma foi ; et d'ailleurs, je vous promets le secret le plus absolu.

« Monsieur le Duc,

» Votre ancien condisciple a relu plus d'une fois, depuis hier, le précieux autographe du châtelain de Chantilly. L'expression contenue des douleurs du patriote et du père, si cruellement éprouvé, m'a vivement ému ; et j'ai senti, malgré votre courtoisie, que j'avais mal pris mon temps pour offrir à l'historien des Condés mes souvenirs de collége.

» Cette bluette qui vient de paraître est datée, comme vous l'avez pu voir, de décembre 1868. Nous avions alors, en fermant les yeux sur bien des choses, le droit et le temps de demander à nos livres quelques heures joyeuses.

» Ce temps n'est plus : trop de sang et de larmes ont coulé entre Twickenham et Chantilly !

» C'est à Twickenham, cette paisible retraite de l'écrivain, de l'ami des livres et des arts, qu'il m'eût été doux de vous rappeler d'anciens et chers souvenirs. Les visites de l'écolier de quatrième, envoyé de « Louis-le-Grand » pour composer, avant le concours, avec l'élève de Cuvillier-Fleury ; nos devoirs corrigés par l'éminent précepteur qui devait vous précéder à l'Académie-Française ; nos déjeûners où figuraient, aux deux

bouts de votre table, les haricots et le bouilli du collége Henri IV. Votre visite à Vanves, nos rencontres sur les bancs du concours, nos provisions partagées et la cruche banale où vous alliez puiser trop souvent, en dépit des avertissements du père Auvray; enfin, au jour solennel de la distribution, nos joies communes et les embrassades de Villemain et de Salvandy! J'étais heureux alors de rapporter à la maison paternelle les volumes (si mal reliés, hélas!) que nous valait une version bien faite, et qu'humilie aujourd'hui le voisinage des « Trautz » et des « Duru » — et même d'un beau *Télémaque* qu'envoya de votre part, en ces temps reculés, à votre concurrent de Louis-le-Grand, le juge indulgent de nos compositions préparatoires!

» Oui, c'est à Twickenham que ces vieux souvenirs eussent été de saison. En 1862, longeant, avec quelques amis, attirés comme moi par l'Exposition de Londres, les murs de ce « cottage » illustré par votre exil, je saluais avec respect l'asile du vaillant soldat qui s'était si noblement sacrifié, en 1848, à la paix publique, en déposant silencieusement sur l'autel de la patrie la glorieuse épée de l'héritier des Condés....

» Ces sentiments, mon cher Prince, n'ont pas varié; et vous non plus, j'en suis convaincu, vous n'avez pas changé. L'ancien gouverneur général de l'Algérie, aujourd'hui député à l'Assemblée nationale, n'est, en France, qu'un Français de plus!

» Souffrez cependant que je l'avoue, avec la franchise que commande mon respectueux attachement, — des « politiques » moins clairvoyants peut-être et, je le crains, moins désintéressés que votre ancien condisciple, font, en ce moment même, d'un nom très-pur et très-glorieux, un emploi qui m'inquiète. D'un des premiers citoyens de la République, on paraît vouloir faire quelque chose comme un premier Consul nécessaire : or, depuis le premier et surtout, hélas! depuis le second Empire, les vrais patriotes ne veulent plus de « sauveurs »!

» Vous m'avez écrit : « au revoir. » Oui, certes, et de tout mon cœur, si j'étais sûr de ne pas rencontrer, trop près de vous, des amis de la première et aussi de la dernière heure, que la

peur du flot montant de la démocratie illusionne, je le crois, sur l'état de l'opinion et sur les conséquences inéluctables de la libre pratique du suffrage universel.

» Enfermé dans Paris, durant le siége, ayant eu l'honneur de commander un de ses bataillons (très-nombreux et très-discipliné); délégué, sous la Commune, par la Compagnie que je sers, pour la défense de ses intérêts contre les éléments de désordre déchaînés dans Paris; membre actif et représentant élu de la Franc-Maçonnerie, j'ai vu et je vois tous les jours de près les hommes et les choses. Démocrate convaincu, depuis de longues années, je déteste toute violence; mais j'aime, j'appelle et je soutiens de toutes mes forces le seul régime qui puisse, à mon avis, rendre à la France son influence dans le monde, et, par la propagande et l'exemple, la faire triompher, peut-être sans effusion de sang, de ses plus cruels ennemis.

» Soldat obscur d'une cause que je crois juste et grande, — et pour laquelle je suis prêt à mourir — je ne voudrais pas m'exposer aux épigrammes des incrédules, et je craindrais d'en rencontrer plus d'un à Chantilly....

» Nous voilà bien loin de Baudelaire et de sa biographie — et si vous avez eu la patience de lire jusqu'au bout cette homélie (c'est le nom que je donne volontiers à mes discours aux Francs-Maçons), vous avez droit à une compensation.

» La voici : c'est encore un petit volume que je me suis plu à faire habiller à ma façon. C'est, je crois, le dernier qu'a relié pour moi, avant nos désastres, un bon élève de Duru.

» Acceptez-le, je vous prie, *my dearest Lord*, comme un souvenir durable de notre rencontre à « Saint-Augustin » et comme un hommage sincère des sentiments de profonde sympathie d'un républicain qui vous respecte et vous aime, parce qu'il aime et respecte toutes les gloires françaises.

» C***.

« Paris, 26 octobre 1872. »

Babylas. — Hum! c'est un peu long, pour ne rien dire de plus. Et quelle était, s'il vous plaît, la fiche de consolation offerte à S. A. R.? Ah! en voici justement la description. Il y a de tout dans cette brochure.

NOTA.

« Le petit volume qui accompagnait cette lettre au Duc d'A*** est le livre qui a paru en 1869, sans nom d'auteur, sous ce titre:

» LES ASSOCIATIONS OUVRIÈRES EN ANGLETERRE,

(Trade's unions)

et qui est l'œuvre du Comte de Paris.

» L'exemplaire offert à mon ancien condisciple, et qu'il m'a fait l'honneur d'accepter, a été relié, en mai 1870, par Brany, élève de Duru, en maroquin bleu, fleurdelisé aux coins et sur le dos; — sur l'un des plats, une banderole en maroquin bleu clair, avec cette inscription :

« *Lilia laborant.* »

» Sur la garde intérieure, une note ainsi conçue :

« Exemplaire sur papier de Chine lavé et collé, orné
» du portrait et de la signature autographe de l'auteur.
» Cette reliure pourra figurer sur plus d'un volume de
» ma modeste collection : les Princes d'Orléans — et
» particulièrement mon ancien condisciple, bibliophile
» très-illustre — pratiquant mal, Dieu merci! la devise
» féodale de leur maison :

« *Lilia non laborant neque nent.* »

» Mai 1870 »

Le Toqué. — Tu trouveras à la suite la réponse du Duc :

27 octobre 1872
Chantilly

Mon cher Monsieur C.....

J'éprouve quelqu'embarras: je ne voudrais pas ~~vo~~ retirer de votre bibliothèque un beau volume et, j'ose le dire, un bon livre que j'aurais aimé à voir rester sur vos tablettes; d'autre part j'ai plaisir à recevoir cette nouvelle marque de vos bons sentiments pour moi, à conserver cette jolie reliure et cette note où vous affirmez qu'il y a "des lys qui travaillent." Ce dernier sentiment l'emporte: je garde le

volume et je vous remercie. Je ne vous remercie pas moins de tout ce qu'il y a de cordial, ~~d'af~~ de sympathique dans cette lettre que vous appelez votre homélie, et où je ne trouve pas un mot qui puisse blesser ou effaroucher.

Votre très peu ambitieux et très affectionné condisciple,

H. d'Orléans

Babylas. — Eh bien! j'aime encore mieux celle-ci que la première.

Le Toqué. — Secret absolu, n'est-ce pas?

Babylas. — Je le jure.

Le Toqué. — Voilà une première étape suffisante, mon vieux complice. Allons déjeûner.

Babylas. — Bien volontiers. Mais, puisque vous êtes assuré de ma discrétion, ne me direz-vous pas le nom de votre hôte du grenier de la place Sorbonne?

Le Toqué. — Mon vieil ami m'a défendu de le nommer, Babylas. Je puis seulement te mettre sur la piste : le dernier volume qu'il a publié est intitulé *Rêveries d'un Païen mystique*, et c'est lui qui a découvert le *collodion*.





LA PUCE A L'OREILLE.

T combien avez-vous payé cette jolie potiche, cher ami ? — Dix francs, ma chère : c'est pour rien. »

Le lendemain, même question pour une assiette de vieux Rouen. Madame la trouvant charmante, Monsieur se risque à avouer une dépense de vingt francs.

Même jeu les jours suivants. Un panneau de salle à manger, dont l'indigence attristait les regards de Monsieur, s'est décoré des plus riantes couleurs. Six assiettes de Delft et de Rouen, savamment alternées, entourent la potiche d'une guirlande éclatante.

« Voilà, dit Madame, deux cents francs bien employés.... » C'est le chiffre que Monsieur a déclaré à sa femme.

« Mais, avec trois cents francs de plus, mon cher ami, vous auriez pu m'offrir ce volant de dentelle que je marchande depuis un mois chez Madame Langlumé.

— Vous l'auriez depuis longtemps, chère belle, s'il n'eût coûté que dix louis. »

C'est ainsi que mon ami Z***, qui n'a pas de secrets pour moi, abusait de la candeur de sa moitié.

« Mais ne craignez-vous pas, lui dis-je, quelque aventure ? Souvenez-vous de l'homme au chapeau.

— Quel homme ? quel chapeau ? que voulez-vous dire ?

— Est-il possible que vous ignoriez l'histoire de M. d'I*** ! Sa femme, depuis plus de six mois, lui faisait honte d'un vieux couvre-chef, crasseux et bossué. « C'est bon, c'est bon, disait le marquis, il ira bien » encore un peu. » Il alla jusqu'à la Saint-Silvestre, et Jean-Pierre, le valet de chambre, l'eut pour ses étrennes. Huit jours après : « Vous avez donc acheté un chapeau » neuf, Jean-Pierre ? — Mais non, Monsieur, c'est celui » que Monsieur m'a donné. — Vous m'étonnez, mon » ami, on le croirait neuf. — N'est-ce pas, Monsieur, » qu'il est crânement retapé ! On ne m'a pas volé mes » trois francs. — Trois francs ! dites-vous, Jean-Pierre. » Les voici. » Et M. d'I*** rentra en possession de son chapeau.

Z***. — Quel fesse-mathieu ! Mais où voulez-vous en venir ?

— Patience, j'y arrive. Le mois dernier, Madame d'I***, humiliée des réflexions critiques de la femme de charge qui raccommode le linge de son époux, prend un grand parti. Douze chemises de toile de Hollande remplacent, dans les tiroirs du marquis, la douzaine rapetassée : cinq cents francs, économisés sur la toilette de la pauvre femme, ont payé cette acquisition.

Harpagon se lamente, se récrie. On le ruine; il est ruiné. Madame le calme par un mensonge pieux. Elle a profité d'une occasion unique : dix francs pièce, cent francs la douzaine. On ne laisse pas échapper un pareil marché. — Notre homme se tait ; il médite. Vous devinez la suite ?

— Pas le moins du monde.

— Et pourriez-vous me dire ce que vous a coûté votre panneau de deux cents francs ?

— Un billet de mille, je pense; mais qu'importe ?

— Vous allez voir. Hier, M. d'I*** est sorti de grand matin. Jean-Pierre, qui l'avait suivi avec un assez gros paquet, est rentré derrière lui, les mains vides, à l'heure du déjeûner. Le marquis ne se sentait pas de joie. « Il » faut convenir, ma chère, a-t-il dit à sa femme, que » vous achetez admirablement; mais vous conviendrez » aussi que je sais vendre. Voici vos cent francs. C'est » juste la moitié du prix qu'on m'a donné de vos » chemises. Le marchand paraissait même très-satisfait » et prêt à recommencer. Quel dommage que vous » n'en ayez pris qu'une douzaine ! » — Vous riez, malheureux! Mais que diriez-vous si, tout-à-l'heure,

rentrant au logis, vous trouviez accroché, aux lieu et place de vos dernières acquisitions, le volant de dentelle de Madame Langlumé! Et si cette honorable et discrète personne, qui se connaît, je crois, en faïences, avait daigné accepter pour vingt-cinq louis ce joli petit lot qui ne vous en coûte que dix — c'est vous qui l'avez dit, — qu'auriez-vous à reprendre à une transaction aussi avantageuse? »

Z*** devint rêveur. « Je vais, me dit-il après un instant de réflexion, profiter de votre avis et faire la part du feu. Puisque vous ne voulez pas me céder votre Nicole, aux armes de Gondi, je vais de ce pas chez Madame Langlumé. Ma femme aura ses dentelles — et je dormirai plus tranquille! »

Note de Babylas. — L'ami Z*** a bien voulu, depuis cette rencontre, nous céder, en échange d'un roman de Restif, une des pièces de son panneau.

La voici : il prétend que le décor chinois de cette assiette de vieux Rouen ne se rencontre pas tous les jours.







UN LIVRE ÉDIFIANT.

La duchesse de Lesdiguières (c'est Saint-Simon qui parle) mourut à Paris, dans son bel hôtel, en 1716. Elle n'étoit point vieille, mais veuve depuis très-longtemps.... C'étoit le reste de ces Gondi, amenés en France par Catherine de Médicis, qui y avoient fait une si prodigieuse fortune et tant figuré. Aussi laissa-t-elle des biens immenses.

» C'étoit de tous points une fée, qui, avec de l'esprit, ne vouloit voir presque personne, moins encore donner à manger à aucun de ce peu qu'elle voyoit ; jamais à la cour et presque jamais hors de chez elle. Sa maison, dont la porte étoit toujours ouverte, étoit aussi toujours fermée d'une grille qui laissoit voir un vrai palais de fée, tel que les dépeignent les romans. Le dedans, presque désert, mais de la dernière magnificence, y

répondoit par là et par sa singularité, que ne démentoit pas son train, sa livrée, la housse jaune de son carrosse et ses deux grands Maures avec tout leur appareil. »

Cette fée avait de beaux livres, paraît-il. En voici un, à ses armes : d'or à deux masses d'armes de sable liées de gueules, timbrées de la couronne ducale et entourées de la cordelière des veuves de bonne maison. Quinze fois répétés à l'extérieur du volume, — cinq fois sur chaque plat et cinq fois sur le dos, — ces écussons, frappés en or par Boyet sur un superbe maroquin rouge, ne détruisent pas la physionomie janséniste de ce respectable bouquin.

C'est la seconde édition du *Traité de l'oraison*, donnée par Nicole, chez Hélie Josset, en 1680.

Paule-Françoise-Marguerite de Gondi, duchesse de Retz, puis de Lesdiguières, était, comme son amie, Madame de Sévigné, fort entichée de Port-Royal. Toutes deux faisaient grand cas de Nicole.

Il est permis toutefois de supposer que le *Traité de l'oraison* ne tenait pas beaucoup de place dans les conversations quotidiennes de la duchesse avec un très-grand personnage, dont nous empruntons aussi le portrait à Saint-Simon.

Ce portrait, très-étudié, figure à la suite du compte-rendu de la grande assemblée du clergé, tenue à Paris en 1695.

« Harlay, archevêque de Paris, avoit présidé cette assemblée, et lui, qui avoit toujours régné sur le clergé par la faveur du roi, qu'il avoit possédée toute sa vie, y avoit essuyé toutes sortes de

dégoûts. L'exclusion que peu à peu le Père de la Chaise étoit parvenu à lui donner, de toute concurrence en la distribution des bénéfices, l'avoit déjà éloigné du roi ; et Mme de Maintenon, à qui il avoit déplu d'une manière implacable, en s'opposant à la déclaration du mariage dont il avoit été l'un des trois témoins, l'avoit coulé à fond. Le mérite qu'il s'étoit acquis de tout le royaume, et qui l'avoit de plus en plus ancré dans la faveur du roi, dans l'assemblée fameuse de 1682, lui fut tourné à poison quand d'autres maximes prévalurent. Son profond savoir, l'éloquence et la facilité de ses sermons, l'excellent choix des sujets et l'habile conduite de son diocèse, jusqu'à sa capacité dans les affaires et l'autorité qu'il avoit acquise dans le clergé, tout cela fut mis en opposition de sa conduite particulière, de ses mœurs galantes, de ses manières de courtisan du grand air. Quoique toutes ces choses eussent été inséparables de lui, depuis son épiscopat, et ne lui eussent jamais nui, elles devinrent des crimes entre les mains de Mme de Maintenon, quand sa haine lui eut persuadé de le perdre, et elle ne cessa de lui procurer des déplaisirs.

» Cet esprit étendu, juste, solide et toutefois fleuri, qui, pour la partie du gouvernement, en faisoit un grand évêque, et, pour celle du monde, un grand seigneur fort aimable et un courtisan parfait, quoique fort noblement, ne put s'accoutumer à cette décadence et au discrédit qui l'accompagna. Le clergé, qui s'en aperçut et à qui l'envie n'est pas étrangère, se plut à se venger de la domination, quoique fort douce et polie, qu'il en avoit éprouvée, et lui résista pour le plaisir de l'oser et de le pouvoir. Le monde, qui n'eut plus besoin de lui pour des évêchés et des abbayes, l'abandonna. Toutes les grâces de son corps et de son esprit, qui étoient infinies et qui lui étoient parfaitement naturelles, se flétrirent. Il ne se trouva de ressources qu'à se renfermer avec sa bonne amie la duchesse de Lesdiguières, qu'il voyoit tous les jours de sa vie, ou chez elle ou à Conflans, dont il avoit fait un jardin délicieux, et qu'il tenoit si propre, qu'à mesure qu'ils s'y promenoient tous deux, des jardiniers les suivoient à distance pour effacer leurs pas avec des râteaux.

» Les vapeurs gagnèrent l'archevêque ; elles s'augmentèrent bientôt et se tournèrent en légères attaques d'épilepsie. Il le sentit et défendit si étroitement à ses domestiques d'en parler et d'aller chercher du secours quand ils le verroient en cet état, qu'il ne fut que trop bien obéi. Il passa ainsi ses deux ou trois dernières années. Les chagrins de cette dernière assemblée l'achevèrent. Elle finit avec le mois de juillet ; aussitôt après, il alla se reposer à Conflans. La duchesse de Lesdiguières n'y couchoit jamais, mais elle y alloit toutes les après-dînées, et toujours tous deux tout seuls. Le 6 août, il passa sa matinée, à son ordinaire, jusqu'au dîner. Son maître-d'hôtel vint l'avertir qu'il étoit servi ; il le trouva dans son cabinet, assis sur un canapé et renversé ; il étoit mort. Le P. Gaillard fit son oraison funèbre à Notre-Dame ; la matière étoit plus que délicate et la fin terrible. Le célèbre jésuite prit son parti : il loua tout ce qui méritoit de l'être, puis tourna court sur la morale. Il fit un chef-d'œuvre d'éloquence et de piété. »

Madame de Sévigné, dans une lettre du 12 août 1695, se rencontre avec Saint-Simon. Le Père Gaillard n'avait pas encore été désigné.

« Il s'agit maintenant, dit-elle, de trouver quelqu'un qui se charge de l'oraison funèbre du défunt. On prétend qu'il n'y a que deux petites bagatelles qui rendent cet ouvrage difficile : c'est la vie et la mort. »

Qu'aurait dit de cette cruelle épigramme le charitable auteur du *Traité de l'oraison ?*

Pauvre Nicole ! Nos belles dames, je le crains, n'en font plus « leurs délices », comme Lesdiguières et Sévigné ; et nos bibliophiles ne le connaissent guère que

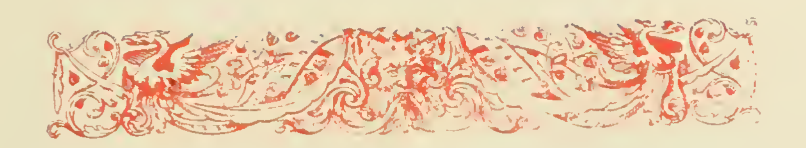
par le recueil de ses *Petits Traités de morale*, publié chez Techener par M. Silvestre de Sacy.

J'ai sous les yeux cet agréable in-12, avec envoi de l'éminent académicien à son « confrère et ami M. Sainte-Beuve ». C'était, m'a-t-on dit, le seul volume de la « Bibliothèque spirituelle » que l'illustre critique eût (*) daigné couper.

(*) Et non pas « avait ». Merci, cher Monsieur de Franciosi, pour cette « correction » et pour tant d'autres.

(*Note du Toqué.*)





UNE BONNE AUBAINE.

Le Toqué. — On prend l'omnibus à son point de départ, Babylas. On va jusqu'au bout de la ligne et l'on revient sur la même voiture, en ayant soin de changer de côté. Le matin, en été, c'est une promenade hygiénique et très-intéressante. Du haut de l'impériale, l'œil plonge dans les entresols qui vous offrent parfois de jolies scènes d'intérieur ; on passe en même temps la revue des devantures du rez-de-chaussée, et, si la fortune vous sourit, on peut, comme il m'arriva ce jour là, rencontrer une bonne aubaine.

Babylas. — Et rapporter au logis une bonne courbature, quand on a, comme moi, des jambes de carabinier. Je demande la tête de Godchau !

Le Toqué. — Que veux-tu dire ?

Babylas. — On voit bien que vous n'avez pas encore tâté de son nouveau système d'annonces ! Derrière cette large planche où son nom s'étale en majuscules gigantesques, je ne sais plus où loger mes extrémités. Pour Cham, Nadar et moi, l'impériale des omnibus devient impossible. Nous exigeons la tête de Godchau !

Le Toqué. — Soit. Je te l'accorde. Mais il te reste les tramways.

Babylas. — Ne m'en parlez pas : leur cornet à bouquin m'horripile. Quelle chienne de musique ! On n'y était jadis condamné que trois jours par an : le Dimanche-Gras, le Mardi-Gras et le jeudi de la Mi-Carême : c'était déjà trop. Le carnaval dure toute l'année à présent. A chaque coup de corne du conducteur, je crois que le bœuf gras va passer, et j'ai envie de crier à la chie-en-lit.

Le Toqué. — Fermons la parenthèse, Babylas : je reprends le fil de ma narration. L'omnibus sur lequel je venais de grimper rencontra une avenue barrée ; il dut changer sa piste et me fit passer par une ruelle inconnue. Assis à la gauche du cocher, j'eusse tourné le dos à la Fortune : heureusement, j'étais à droite, et tout-à-coup, dans une échoppe de fruitière, j'entrevis quelque chose de bleu, — mais d'un bleu !...

Babylas. — Bleu de Moustiers, n'est-ce pas?

Le Toqué. — T'aurais-je déjà narré la chose ?

Babylas. — Non : mais je devine aisément que ce grand plat, rapporté tout-à-l'heure par maître Briend, n'est pas étranger à l'aventure.

Le Toqué. — C'était bien lui, Babylas, mollement couché sur un lit de légumes. Tu me vois d'ici dégringoler de ma banquette. Je n'avais pas encore payé ma place et, tout en soldant, sur le marchepied, le conducteur ahuri par l'impétuosité de ma descente, je combinais un plan de campagne. Tout près de l'objet de ma convoitise, un joli tas de pommes de reinette m'offrait une entrée en matière assez plausible. J'en choisis, une à une, trois douzaines que je priai la fruitière d'envoyer à mon adresse. Ce faisant, je détaillais du coin de l'œil les agréments de mon plat. Les mascarons et les arabesques de sa bordure, la chasse, d'après Tempesta, qui en décore le milieu, le chiffre princier dont il est marqué, tout m'annonçait un *Clérissy* de premier choix. Mais est-il à vendre, me disais-je, ou faudra-t-il, pour l'avoir, épouser la fruitière? Je fis alors une fausse sortie. « Monsieur, — me cria cette brave femme, en me rappelant, — Monsieur ne serait pas amateur de *porcelaine?* — Non, Madame, je ne m'y connais pas.— C'est qu'en voilà une, qu'un de mes pays, qu'est arrivé ce matin de son village, voudrait s'en défaire. Si Monsieur pouvait s'en arranger, je la lui porterais avec la reinette. — Et combien en veut-il de sa porcelaine, votre pays? — Il m'a dit, comme ça, qu'un Juif qui passait là-bas, il y a des années, lui en avait offert plus de cent francs! Mais sa femme n'a pas voulu. — Elle a donc changé d'avis? — Alle est morte, Monsieur, et c'est pourquoi que cet homme vient s'établir à Paris. Le malheur, c'est que le Juif n'est pas revenu et qu'il n'a pas laissé son adresse! S'il en trouvait cinquante francs,

à c' t'heure, il serait rudement content, mon pays. Voyons, ça y est-il, mon brave Monsieur? — Vous m'assurez qu'il sera très-content? — Oh, pour ça, oui, Monsieur, et même, si vous trouvez que c'est trop.... — Je me sentais rougir. Non, ma bonne dame; vos reinettes ne sont pas chères : votre pays aura ses cinquante francs. Voilà pour les pommes, et voici pour la porcelaine. J'en vais faire cadeau à un ami qui demeure à deux pas d'ici et qui collectionne ces machines-là. Je l'emporte donc sous mon bras : vous n'aurez à m'envoyer que les reinettes. » — Et je me sauvai comme un voleur.

Babylas. — Hum!

Le Toqué. — Eh bien ! Fallait-il en offrir un billet de mille ou le laisser pour un autre qui l'eût payé trente francs?

Babylas. — Je ne dis pas cela. Mais, cette rue barrée vous a procuré une belle affaire.

Le Toqué. — C'est aussi l'avis de Briend.






Alfred Briend sc.
Imp. A. Salmon



UN SOUVENIR DE LA SAINT-CHARLEMAGNE.

Histoire de la querelle des anciens et des modernes, par Hippolyte Rigault, ancien élève de l'École Normale, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand.

In-8°, Paris, Hachette et Cie, 1856.

Avec un autographe de l'auteur, intitulé : *Dialogue entre un apologiste du présent et un enthousiaste du passé.*

C'EST le discours en vers prononcé en 1839! au banquet de la Saint-Charlemagne, par notre condisciple, élève du collége Henri IV. Nos contemporains nous pardonneront de reproduire ce premier essai littéraire d'un classique convaincu. Les choses n'ont pas assez changé, depuis quarante ans environ, pour qu'il soit impossible de retrouver, dans les vieux alexandrins de Rigault, quelques grains d'actualité.

DIALOGUE

entre un Apologiste du présent et un Enthousiaste du passé.

POLYMATHE.

C'en est fait ; parmi nous, les études faiblissent ;
Sur le Pinde désert, les neuf muses gémissent ;
Ils ne sont plus ces jours, où de l'antiquité
Le culte était sacré pour l'Université ;
Où, par elle soumis à des règles austères,
Ses colléges semblaient autant de monastères ;
Où l'écolier, docile à la voix du bon sens,
Trouvait facile et court un pensum de dix ans,
D'auteurs grecs et latins peuplait sa solitude,
Et vers Athène et Rome, emporté par l'étude,
Allait à Sunium interroger Platon,
Ou sur les bords du Tibre, applaudir Cicéron.

NÉOPHILE.

Rien de mieux : mais, plus tard, le citoyen d'Athène,
Revenu de si loin sur les bords de la Seine,
Pouvait-il parler grec et latin dans Paris,
Et savoir le français qu'il n'avait point appris ?
Nous suivons, je le crois, un système plus sage ;
Les Grecs et les Latins reçoivent notre hommage,
Hommage mérité ; moi-même, le premier,
Je fais du grand Homère un cas particulier ;
Je conviens qu'Aristote est homme de mérite,
Que souvent j'ai trouvé du bon sens dans Tacite,
Qu'Horace a de beaux vers... seulement, nous pensons
Que les auteurs nouveaux, quand, d'ailleurs, ils sont bons,

Ne méritent pas moins d'occuper nos études.
Tu vantes du passé les doctes habitudes ;
Tu crois que, maintenant, dans le sacré vallon,
Les jeux occupent seuls les enfants d'Apollon ;
Détrompe-toi, mon cher, le Sisyphe scholaire,
Qui traîne son rocher sous les yeux de Cerbère,
Sous un fardeau plus lourd, avec plus de douleur,
Du Parnasse jamais n'a gravi la hauteur.
Latin, grec, allemand, calcul, philosophie,
Physique, histoire, anglais, botanique, chimie ;
On nous fait tout apprendre : à chaque avénement
De Ministre (et tu sais qu'on change fréquemment),
Son Excellence, afin de signaler son zèle,
Ajoute, à notre tâche, une tâche nouvelle :
Voilà notre destin.

POLYMATHE.

Je le croyais plus doux ;
Je plains sincèrement des enfants tels que vous,
Surpris qu'à tant d'efforts leur courage suffise.

NÉOPHILE.

Écoute : je veux bien le dire avec franchise,
Pendant qu'ici, tous deux, nous sommes sans témoin ;
Nous sommes diligents, mais sans aller trop loin ;
Quoique, au premier coup d'œil, notre travail étonne,
Jusqu'ici, grâce au ciel, il n'a tué personne.

POLYMATHE.

Mais, comment expliquer ce succès merveilleux
Qui vous donne le pas sur nos doctes aïeux ?

NÉOPHILE.

Cette explication, mon cher, est des plus claires :
Nous avons plus d'esprit que n'en avaient nos pères ;

Sans peine, sans effort, nous avons tout appris ;
La science est un jeu pour nos vastes esprits ;
Et souvent d'un dîner la puissante magie,
Allumant dans nos cœurs la flamme du génie,
Suffit pour nous ravir au céleste séjour,
D'où nous laissons tomber, avant la fin du jour,
Quelque drame accompli, quelque grande merveille,
Qui fait prendre en pitié la gloire de Corneille.

POLYMATHE.

Le temps détruit bientôt ce qu'on a fait sans lui.
Ces chefs-d'œuvre, mon cher, que l'on vante aujourd'hui,
Demain ne seront plus qu'un sujet de risée.

NÉOPHILE.

Soit, mais de leurs auteurs la prudence avisée
Sait du moins en tirer un honnête profit ;
Ils moissonnent leur gloire, et leur succès produit.
Aussi, chacun en veut ; le monde littéraire
Se fait industriel ; nos grands Robert-Macaire,
Qui du ciel politique abaissent les hauteurs,
De réputation habiles brocanteurs,
Rendent aux écrivains les journaux favorables
Et débitent la gloire à des prix raisonnables.
Au théâtre, aujourd'hui, d'intrépides Romains,
D'un signe de leurs yeux, d'un geste de leurs mains,
Du Phœbus qui les paie ardents auxiliaires,
Commandent fièrement les bravos populaires,
Et soudain, en tous lieux, le chef-d'œuvre vanté
Est certain, pour six mois, de l'immortalité.

POLYMATHE.

Bien que la pauvreté leur parût importune,
Les anciens préféraient la gloire à la fortune.
Vos auteurs, je le vois, n'ont pas ces sentiments :
Ils souhaitent bien vivre et non vivre longtemps.

NÉOPHILE.

Aussi, leurs jours sont-ils filés d'or et de soie ;
Assurés du présent, ils dorment dans leur joie.
Le poète jadis, le favori des dieux,
Vivant dans un grenier, se rapprochait des cieux ;
Et du monde oublieux, assis sur sa gouttière,
Contemplait le néant des choses de la terre ;
Mais, plus juste aujourd'hui, le destin lui sourit,
Lui prodigue ses dons, le flatte, l'enrichit ;
Il a maison de ville et maison de campagne,
Il compose ses vers en sablant le champagne ;
C'est presque le repas qu'on nous sert aujourd'hui ;
Prose, vers, tout se tourne en argent avec lui ;
Du Permesse en Pactole il a changé la source ;
Il vole, tour-à-tour, du Parnasse à la Bourse,
Non sur les bancs poudreux d'un char numéroté,
Mais dans un frais landau lestement emporté,
Escorté d'un chasseur à l'aigrette flottante ;
Comme un courtier marron, spécule sur la rente,
Vend, achète, revend, et, par un sage accord,
Met, pour doubler son gain, son talent en rapport.
Fils d'Apollon, montrez la même intelligence ;
Sans trop l'approfondir, effleurez la science,
Pour tout mettre à profit, sachez un peu de tout ;
Visez aux prompts succès ; exploitez-les, surtout ;
Par là, le ciel aidant, au sein de l'opulence,
Des poètes du jour vous aurez l'existence,
Des amis, du loisir, et des repas sans fin,
Comme on en voit trop peu dans le pays latin.

POLYMATHE.

Et moi, je vous dirai : Si vous aimez la gloire,
Si vous voulez qu'un jour la muse de l'histoire,
Dans les murs dont Philippe a fait un Panthéon,
Pour le rendre immortel, inscrive votre nom,

Demandez le savoir à des travaux austères,
Consultez les auteurs que consultaient nos pères ;
Émules d'un ancien que l'on vit autrefois,
Pour faire un bon discours, s'emprisonner trois mois,
Du collége souffrez l'utile servitude,
Les ennuis qui, parfois, accompagnent l'étude,
Et ces prudents dîners, où l'Université,
Ainsi que son budget, soigne votre santé.

H.·. R.

Saint-Charlemagne, 26 janvier 1839.





UN SECRET PERDU.

GRAND remue-ménage au couvent des Ursulines de la rue de ***, dans la matinée du 21 octobre 1733. C'est la fête de la patronne de la congrégation, et Son Éminence André-Hercule, cardinal de Fleury, a promis d'assister en personne à la messe solennelle, indiquée pour dix heures très-précises.

Les murs de la chapelle, resplendissante de lumières, disparaissent sous les fleurs. Sur le prie-Dieu destiné à Monseigneur, une main pieuse a déposé un petit volume qui doit valoir à Madame la Supérieure un sourire bienveillant du premier Ministre. C'est « l'*Office de sainte Ursule* », habillé pour la circonstance par un artisan qui

ne travaille pas d'ordinaire pour la communauté. Le sieur Padeloup a fait de son mieux....

Vous en pouvez juger, car voici ce bouquin :

« *Officium SS. Ursulæ et Sociarum ejus, Virginum et Martyrum....* »

« Paris, Muguet, 1688. »

—

Petit in-8°, réglé, maroquin rouge, doublé de maroquin bleu, gardes dorées.

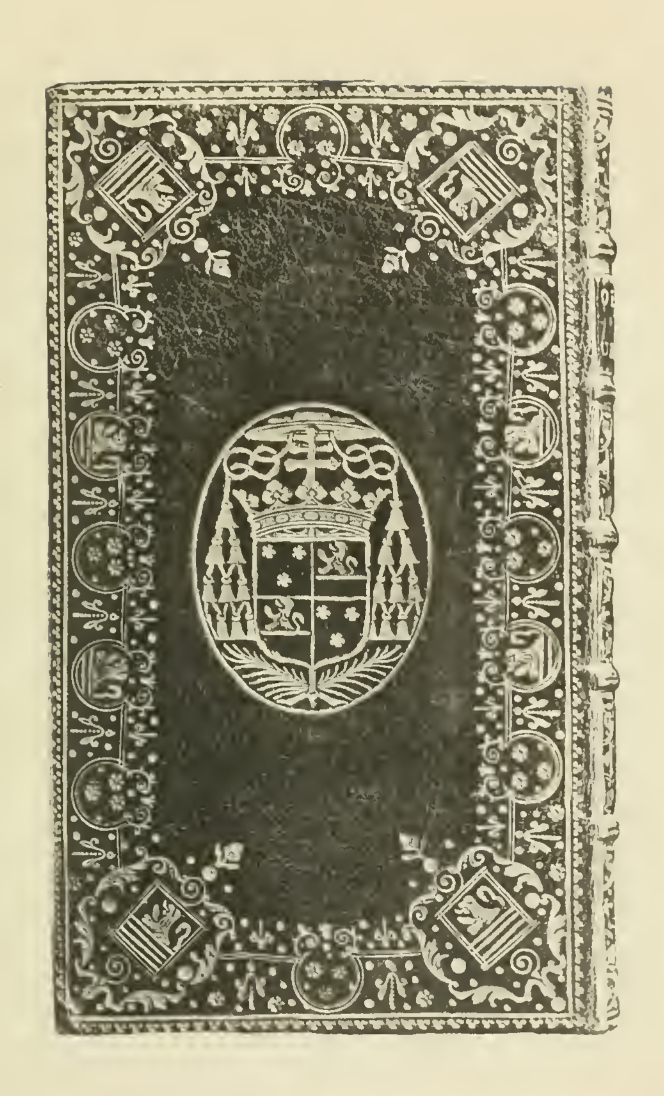
—

Au centre de chaque plat, les armes du Cardinal, entourées d'une dentelle héraldique, composée des pièces honorables de l'écu, qu'on retrouve alternées sur le dos du volume.

Pierre Petit, photographe de NN. SS. les Évêques, vous en offre le portrait.

Qui ne connaît la légende de sainte Ursule et des onze mille Vierges, massacrées par les Huns, aux environs de Cologne ?

Undecimella, le nom propre de l'unique compagne d'Ursule, pris par les traducteurs d'un ancien martyrologe pour le nom de nombre latin : telle est l'explication que donnent les savants de la multiplication des pucelles martyrisées avec la sainte, pour la défense de la religion et de leur virginité.



Mais qui nous expliquera la mystérieuse prophétie qu'on va lire et le secret de l'ascendant irrésistible exercé par Fleury sur son élève, Louis XV, le bien-aimé ?

« Vittement, dit Saint-Simon, que son seul mérite fit sous-précepteur du Roi, chose bien rare à la Cour, y vécut en solitaire, mais sans être farouche ni singulier, et s'y fit généralement aimer et fort estimer.... On a de lui une prophétie aussi célèbre que surprenante, dont on a vainement cherché la clef et que Bidault m'a contée. Bidault étoit un des valets de chambre que le duc de Beauvilliers avoit choisis pour mettre auprès de Monseigneur le duc de Bourgogne.... On le mit auprès du Roi dès son enfance, et quand il commença à avoir quelques livres, il en fut chargé. Cela lui donna du rapport avec Vittement et les lia bientôt d'amitié et de confiance. Bidault venoit chez moi quelquefois et voyoit Vittement dans sa retraite. Effrayé des premiers rayons de la toute puissance de Fréjus, devenu tout nouvellement cardinal (de Fleury), il en parla à Vittement qui, sans surprise aucune, le laissa dire. Bidault, étonné du froid tranquille et silencieux dont il étoit écouté, pressa Vittement de lui en dire la cause : « Sa toute-puissance, » répondit-il tranquillement, durera autant que sa vie, et son » règne sera sans mesure et sans trouble. Il a su lier le Roi par » des liens si forts, que le Roi ne les peut jamais rompre. Ce » que je vous dis là, c'est que je le sais bien. Je ne puis vous en » dire davantage ; mais si le cardinal meurt avant moi, je vous » l'expliquerai, ce que je ne puis faire pendant sa vie. »

» Bidault me le conta quelques jours après et j'ai su depuis que Vittement avoit parlé en mêmes termes à d'autres. Malheureusement il est mort avant le cardinal et a emporté ce curieux secret avec lui. La suite n'a que trop montré combien Vittement avoit dit vrai. »

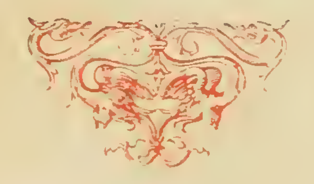
———

Babylas. — Ainsi, il faut renoncer au secret du cardinal?

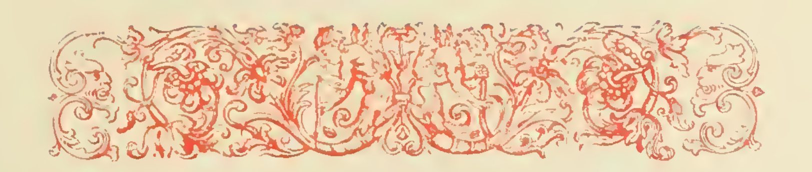
Le Toqué. — Aurais-tu l'idée d'instituer un prix pour encourager les recherches?

Babylas. — Pourquoi pas? Je l'institue. A qui nous rapportera ledit secret, je donne en toute propriété votre pot de vieux Delft doré, d'Adrian Pynaker, avec son couvercle. Qu'on se le dise!

En voici le fac-simile :







LAMENNAIS ET D'ORTIGUE.

Que jouait-on ce soir-là au Théâtre-Français? Il ne m'en souvient plus, après tant d'années. Mais ce que je n'oublierai jamais, c'est qu'on vendait à deux pas, à la salle Silvestre, les livres de Joseph d'Ortigue.

Pendant un entr'acte, je courus à la rue des Bons-Enfants. « Pourvu, me disais-je, qu'il soit encore temps! Maudit engagement! Comment n'ai-je pu trouver un prétexte pour rester maître de ma soirée! »

J'arrive haletant. O bonheur! le voici, et Potier va le « mettre sur table ».

Paroles d'un croyant,

Paris, Renduel,

1834.

In-8° ; préface de l'édition populaire in-12, ajoutée ; et, — page 186, — six paragraphes inédits, de la main de l'auteur, remplaçant les lignes de points de l'édition originale.

Sur le faux-titre :

« *A mon ami d'Ortigue.*

» LAMENNAIS. »

Comment ce pauvre d'Ortigue a-t-il pu, de son vivant, se séparer de cette relique, si bien enchâssée, en maroquin rouge, par Duru ? Il était pourtant resté, jusqu'au bout, l'ami le plus tendre, le plus fidèle du grand écrivain, si cordialement détesté par ses anciens admirateurs.

Espérait-il le convertir *in extremis?* Oui, s'il faut en croire le récit qu'on va lire, écrit pour un journal orthodoxe par un critique très-passionné — et très-dur pour l'auteur des *Paroles d'un croyant,* mais parfaitement renseigné :

« Habitué de La Chesnaye, particulièrement cher à l'abbé de Lamennais, qui, comme tous les esprits despotiques, aimait les natures douces et débonnaires, d'Ortigue, lorsqu'éclata la rupture du fondateur de l'*Avenir* avec la Cour de Rome, comprit que, seul peut-être de tous les disciples de Lamennais, il pouvait à la fois ne pas rompre avec lui et demeurer catholique romain. Il dut ce privilége à son caractère inoffensif et à sa

spécialité musicale qui le plaçait en-dehors des polémiques et à couvert des hérésies. Comme quelques autres belles âmes, il conserva jusqu'au bout l'espoir de ramener par sa douceur même et sa persévérante amitié un homme que, pour ma part, j'ai toujours trouvé extraordinairement *surfait* par ses admirateurs et ses adversaires. Ce fut, pendant les années qui vont des *Paroles d'un Croyant* aux dernières déchéances, un triste et attendrissant spectacle, que de voir ce maigre vieillard, en habit noir, le dos voûté, le teint bilieux, le regard injecté de haine, trop mécontent de soi pour aimer à réfléchir ou à parler, venir chercher quelques heures d'honnête refuge et de récréation innocente dans la maison de d'Ortigue, où il était accueilli avec une pitié respectueuse. Les rôles étaient changés : inébranlable dans ses croyances, le disciple d'autrefois aurait pu catéchiser son ancien maître. Quelle bonté et quelle grâce dans ces relations de d'Ortigue avec Lamennais! Tout était prévu pour qu'il se trouvât bien au coin de *ce feu paisible*, à cette table hospitalière, pour qu'aucun mot imprudent ou trop sincère ne vînt rouvrir sa blessure, pour que sa partie d'échecs le dispensât de faire face aux curieux et de répondre aux bavards. Ce rôle balsamique de la vertu auprès de l'erreur dura près de vingt ans. Quand vinrent les jours et les heures suprêmes, d'Ortigue ne négligea rien pour pénétrer jusqu'au moribond; lui seul aurait pu tenter un effort, opérer un miracle, mais les *solidaires* d'alors faisaient bonne garde. D'Ortigue ne fut pas reçu. »





UN LIVRE QUI N'EST PAS A VENDRE.



Vous souvient-il, mon cher Danel, d'un superbe in-folio que vous avez imprimé, sur papier vélin fort, en 1868 ?

A LA MÉMOIRE
DU
Baron James MAYER DE ROTHSCHILD,
PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION
DU
CHEMIN DE FER DU NORD.

Recueil des discours prononcés sur sa tombe
et des principaux articles de journaux
publiés à l'occasion
de sa mort et de ses funérailles.

Ce recueil, tiré à vingt-cinq exemplaires,
est offert
à Madame la Baronne James de Rothschild
et à sa famille
par
le Personnel du Chemin de Fer du Nord.

Un de nos amis communs, mon bien cher collègue, E. Castel, avait eu l'idée de cette publication, dont j'ai relu les épreuves, et c'est à ce titre que le Grenier en possède un exemplaire, en maroquin noir, que décorent les armes et la devise des Rothschild :



Je connais à Lille une vieille maison, plus que séculaire, qui pourrait aussi, à juste titre, s'attribuer cette noble devise.

Priez-la donc de réimprimer ici la meilleure page du recueil de 1868, signée de Prévost-Paradol :

« La mort de M. de Rothschild ne laisse pas seulement un grand vide dans le monde des affaires et dans la société parisienne : cette mort enlève à une génération qui commence à disparaître, après avoir brillé d'un vif éclat et rendu d'importants services, une de ses figures les plus originales et un de ses esprits les plus solides.

» Par la race et la religion, par les affaires immenses et variées dont il était chargé, M. de Rothschild échappait, jusqu'à un certain point, aux liens étroits de la nationalité, et pouvait être considéré plutôt comme un citoyen du monde que comme

appartenant en propre au pays de sa naissance ou à sa patrie d'adoption ; mais il était aisé de voir qu'il avait le cœur vraiment français, et que ce n'était pas seulement ses intérêts, étroitement unis à ceux de notre pays, qui enchaînaient sa destinée à la nôtre.

» L'espèce de royauté financière dont il était investi, la tendance de nos lois qui mettent dans la main de l'État le sort de tant d'affaires particulières, lui commandaient, au milieu de nos dissensions renaissantes, une neutralité sage, à laquelle son caractère modéré se pliait d'ailleurs sans peine. Il ressemblait un peu, de ce côté, à ces puissances pacifiques qui reconnaissent toujours le Gouvernement de fait de leurs voisins et évitent soigneusement de se donner l'apparence d'un tort. M. de Rothschild n'a jamais compromis, par sa faute, les grands intérêts qui reposaient sur sa tête, et nul ne peut lui reprocher de n'avoir pas, en tout temps, rendu fort exactement à César ce qui appartenait à César.

» Cependant, il avait ses préférences, qui ne lui venaient pas seulement de ses souvenirs personnels et de ses amitiés, mais encore et surtout de la nature même de son esprit. Certes, la Restauration était unie, dans sa mémoire, au plus agréable temps de sa vie et à la renaissance de la prospérité française, et le Gouvernement de Juillet lui était resté cher par des raisons du même genre ; mais, de plus, ses principes et ses goûts, en matière de finance et d'industrie, étaient d'accord avec ses attachements et le faisaient incliner du même côté que ses souvenirs. Ce n'était pas seulement chez lui affaire d'habitude : son ferme bon sens lui avait montré que la véritable sécurité est du côté des gouvernements libres. Enfin, il prenait au sérieux les affaires, se défiait des vaines théories et n'aimait pas les aventures. C'est encore ce qui le séparait du temps présent et lui donnait un certain air d'antiquité, au milieu d'une génération plus hasardeuse en affaires aussi bien qu'en politique.

» Il vécut d'ailleurs assez pour ne pas regretter sa sagesse et pour s'applaudir de n'avoir pas cédé aux nouvelles maximes. Sous des dehors auxquels on se trompait aisément (et il ne lui déplaisait pas qu'on s'y trompât), il avait le sens très-fin en

politique et portait dans ses jugements un esprit naturellement droit que l'expérience avait aiguisé. Enfin, il possédait une qualité toujours rare et partout précieuse, le don du commandement, qui est ordinairement le signe de l'empire qu'on exerce sur soi-même avant de l'exercer sur les autres.

» Mais ce qui mérite le plus d'être remarqué le jour où ses amis le perdent, c'est sa fidélité constante à ses amitiés anciennes et nouvelles, à travers tant de vicissitudes ; c'est aussi sa bienfaisance, qui fut toujours digne de sa fortune, et (ce qui n'est pas un mince éloge dans une situation semblable) exercée avec discernement. Il avait une bonté réelle, qu'il cachait volontiers sous la brusquerie, comme il aimait à recouvrir de bonhomie sa clairvoyante finesse. Mais nous nous apercevons que le louer de sa bienfaisance et de ses amitiés, ce n'est pas le louer seul, car une bonne part de ces deux mérites revient à la digne compagne de sa vie, qui trouvera, nous l'espérons, dans la sympathie générale, quelque allégement à sa douleur.

» Prévost-Paradol. »





UN MAUVAIS COUCHEUR.

« Mon cher Monsieur,

Vous me demandez si je connais M. de Rothschild ? Hélas ! ou plutôt, heureusement, non. Je ne me lie jamais avec les heureux de la terre, afin de garder mon libre arbitre. — Règle générale, je ne me lie avec personne afin d'être toujours à même de dire du mal de tout le monde.

» Salut empressé,

» Théodore Barrière. »

Mon cher Monsieur

Vous me demandez si je connais Mlle Rotschild ? Hélas ! ou plutôt, heureusement non — je ne me suis jamais mêlé de la bourse afin de garder mon libre arbitre — règle que j'ai adoptée de ne me lier avec personne afin d'être toujours à même de dire du mal de tout le monde !

Salutations empressées

Nicolas Aumont



LE RÉFECTOIRE.

« Aimez-vous la... faïence? on en a mis partout. »

au grand désespoir de « la Lorraine », chargée d'épousseter le Grenier. Et pourtant, parmi ce fouillis de soupières, d'écuelles, d'assiettes et de plats, accrochés aux murs ou posés sur les dressoirs, que de souvenirs de son pays!

C'est le canton qu'arrose le Rupt de Mad (*), le plus aimable des ruisseaux lorrains. Les coteaux dont il baigne le pied donnent le plus joli vin qui se récolte entre Metz et Nancy. Bourgs, villages, hameaux se pressent sur ses bords : Arnaville, Bayonville, Vandelainville, Onville,

(*) Prononcez Rû de Mâ. *(Note de Babylas.)*

Waville, le tout peuplé de rudes mâtins — c'est le nom que les mâles empruntent à leur ruisseau — et de rudes mâtines, cela va sans dire.

Tous, vignerons et vigneronnes, travaillant dur et gagnant peu : le fumier coûte cher et le raisin ne mûrit pas tous les ans. Lolo, vigneron d'Onville, s'en plaint amèrement ; et sa femme, la Lolotte, quand l'année est mauvaise, se félicite de n'avoir point d'enfants à nourrir : son porc lui suffit. Lolo gagne pourtant de bonnes journées : il rase les gens du village, chante au lutrin, raccommode les futailles et châtre les porcs. Aussi se donne-t-il parfois le luxe d'une « tournée » au cabaret voisin.

Cette petite débauche exaspère la Lolotte qui n'aime pas qu'on boive sans elle. A son retour au logis, le vigneron est accueilli par une bordée d'injures. Lolo se fâche et jette régulièrement sa femme par la fenêtre qui, heureusement, touche presque au sol de la rue ; on s'explique ensuite amicalement : ce sont les mœurs du village.

Il y a vingt ans, on pouvait encore dénicher aux bords du Rupt de Mad quelques vieilles faïences alsaciennes ou lorraines, et Lolo vous eût indiqué les bons coins. Dans plus d'une chaumière où le brocanteur n'avait pas pénétré, s'étalait encore, en face d'un vieux bahut de chêne noirci par les ans, un énorme buffet à trois vantaux, surmonté d'une triple étagère à colonnes torses, dont chaque rayon brillait des plus vives couleurs.

Quelle joie, alors, pour *le toqué*, d'offrir à la ménagère

innocente, en échange de ses faïences séculaires, de belles douzaines d'assiettes neuves en porcelaine de Creil ; et, pour son vieux bahut, épais d'un demi-pied, aux panneaux profondément fouillés, une belle armoire toute fraîche, plaquée de noyer ou d'acajou !

Elle était si lasse, la chère créature, de toujours voir à la même place ces fleurs si rouges et ces feuillages si verts ; ces coqs, ces Chinois toujours les mêmes, sous l'émail craquelé par la soupe au lard de plusieurs générations.

Plus lasse encore de l'énorme bahut, aux lourdes portes, aux ferrures massives, apporté en dot, tout plein de gros linge, par une aïeule enterrée depuis cent ans !

« Emportez-moi ça, mon bon Monsieur, emportez. J'aime mieux du neuf, ou de bon argent pour en acheter. » Et Lolo emportait en une matinée deux bahuts et un buffet tout chargé de son antique vaisselle. Quel plaisir de voir arriver dans notre maison des champs ces nouvelles richesses, et de mettre de côté, pour le Grenier de Paris, quelques pièces intactes, les plus anciennes et les plus fines de couleur et de dessin !

C'était le bon temps, Babylas. Mais que tiens-tu donc sous le bras ?

Babylas. — J'étais allé voir à la cuisine où en était notre déjeûner. « La Lorraine » ne nous attendait pas si tôt, et rien ne sera prêt avant dix minutes. Pour tuer le temps, je vous apporte un bouquin très-instructif, et dont je compte faire mon profit tout-à-l'heure.

Écoutez, s'il vous plaît, ces sages recommandations adressées aux « honnestes gens qui disnent en ville » :

« ... Estant assis, il faut se tenir le corps droit sur son siége et ne mettre jamais les coudes sur la table.

» De mesme, il ne faut point témoigner par aucun geste que l'on ait faim, ny regarder les viandes avec avidité, comme si on devoit tout dévorer.

» Quand on mange, il ne faut pas manger viste ni goulument, quelque faim que l'on ait, de peur de s'engoüer; il faut, en mangeant, joindre les lèvres, pour ne pas laper comme les bestes.

» Moins encore faut-il, en se servant, faire du bruit et racler les plats, ou râtisser son assiette en la desséchant jusqu'à la dernière goutte. Ce sont cliquetis d'armes qui découvrent, comme par un signal, notre gourmandise à ceux qui, sans cela, n'y prendroient peut-estre pas garde.

» Il ne faut pas manger le potage au plat, mais en mettre proprement sur son assiette; et, s'il étoit trop chaud, il est indécent de souffler à chaque cuillerée; il faut attendre qu'il soit refroidy.

» Il faut tailler ses morceaux petits, pour ne point se faire de poches aux jouës comme les singes.

» Il ne faut pas non plus se pencher trop sur son assiette, ni y laisser tomber, ou sur son rabat, la moitié de ce que l'on porte à la bouche.

» Il n'y a rien de plus mal appris que de lécher ses doigts, son couteau et sa fourchette; ny rien de plus vilain que de nettoyer ou essuyer avec les doigts son assiette ou le fond de quelque plat; ou, ce qui est encore pis, de boire à mesme le reste du bouillon, de la sauce ou du sirop, ou de le verser dans la cuillère; c'est s'exposer à la risée de toute la compagnie.

» Se moucher avec son mouchoir à découvert et sans se couvrir de sa serviette; en essuyer la sueur du visage; se gratter la teste ou autre part... »

Le Toqué. — Cet « autre part » fait rêver, Babylas.

Babylas, *reprenant :*

« Rotter et cracher avec cela, sont des saletés à faire soulever le cœur à tout le monde.

» Il faut observer aussi que c'est une chose très-malhonneste, quand on est à la table d'une personne que l'on veut honorer, de serrer du fruit ou autre chose dans sa poche ou dans une serviette, pour l'emporter. »

Le Toqué. — C'est un blâme à l'adresse de Babonnette. Mais elle ne tenait pas, sans doute, à « honorer » le buvetier dont elle emportait les serviettes. As-tu fini ta citation, Babylas ?

Babylas. — Vous ne me demandez pas le titre du bouquin. C'est la neuvième édition du

Nouveau Traité de la Civilité qui se pratique en France parmi les honnestes gens. Paris, Josset, 1680. Première reliure en vélin.

Le chapitre dont je viens de vous lire un extrait est le neuvième : il y en a vingt-deux, et l'on peut conclure de leurs titres que ce petit traité avait la prétention de s'adresser à la bonne compagnie.

Le Toqué. — La civilité n'était pas, paraît-il, en 1680, arrivée à sa perfection.

Babylas. — L'auteur le reconnaît dans son dernier chapitre.

« Il y a, dit-il, plusieurs lois de la civilité, qui ont déjà

changé, et je ne doute pas qu'il n'y ait quantité de celles-cy qui changeront de mesme à l'avenir.

» Autres fois, par exemple, il estoit permis de cracher à terre devant des personnes de qualité, et il suffisoit de mettre le pied dessus ; à présent, c'est une indécence.

» Autres fois, on pouvoit bâiller, et c'étoit assez, pourvu que l'on ne parlât pas en bâillant ; à présent, une personne de qualité s'en choqueroit.

» Autres fois, on pouvoit tremper son pain dans la sausse du plat, pourvu que l'on n'y eust pas mordu ; maintenant, ce seroit une espèce de rusticité.

» Autres fois, on pouvoit tirer de sa bouche ce que l'on ne pouvoit pas manger, et le jetter à terre, pourvu que cela se fist adroitement ; et maintenant, ce seroit une grande saleté, et ainsi de plusieurs autres. »

LE TOQUÉ. — L'auteur donne-t-il une définition de la civilité ?

BABYLAS. — Pas précisément : mais voici sa conclusion dernière :

« La civilité vient essentiellement de la modestie, et la modestie vient de l'humilité. On sera donc toujours civil quand on sera modeste, toujours modeste quand on sera humble.... »

LE TOQUÉ. — Puissamment raisonné ! Babylas.

BABYLAS, *continuant :*

« .... Et toujours humble quand on aura véritablement la charité chrestienne, qui nous porte à obliger tous ceux que nous pouvons, mesme contre nos propres intérests. »

LE TOQUÉ. — Amen !... Mais, Dieu merci ! voici

« la Lorraine ». Ne regarde pas ce perdreau « avec grande avidité », Babylas, « comme si tu voulois le dévorer », et laisse-m'en la moitié.

Babylas. — Déjà midi! Cette énorme pendule a un timbre terrible, et son premier coup me fait toujours sauter. Et quel rude tic-tac!

Le Toqué. — Nous ne l'userons pas, Babylas. Et pourtant, elle a sonné déjà la naissance et la mort de cinq ou six générations. Une belle dame, mûrie sous la Régence, a compté sur ce vaste cadran les heures trop lentes, en attendant quelque galant abbé retenu par une rivale. Ces bouquets de roses, sur fond vert clair, ces chicorées si touffues et si solidement dorées, ont amusé le regard des enfants dont les petits-fils prennent la Bastille — dans le fond de ce saladier révolutionnaire...

Babylas. — Ou Mantoue dans cet autre, accroché au-dessus d'une porte. Quel coloriage grossier et quels bonshommes de bois! — Et quels soleils d'almanach pour éclairer ces glorieuses journées!

Le Toqué. — Calme-toi, Babylas, et passe-moi du macaroni.

Babylas. — Filandreux comme mes descriptions, n'est-ce pas?... Vous me l'avez déjà dit.

Le Toqué. — Si je l'ai dit, c'est sans le penser, mon ami. Mais que regardes-tu là?

Babylas. — Ces fruits et ces fleurs, si finement peints à la gouache par Henstenburgh. Des quatre tableaux que

vous avez rapportés de la vieille maison de la grand'tante, c'est celui que j'aime le mieux. Ces pêches, ces raisins, ce chardonneret qui les picote ; ce carlin, ces papillons, tout ce petit monde si vivant, si gai, si lumineux, me ravit. C'est un chef-d'œuvre !

Le Toqué. — J'aime autant, pour le moins, le pendant : un déjeûner d'huîtres.

Babylas. — Préférence de métier, patron. On sait que votre dernière toquade est pour l'ostréiculture. — Mais laissons Henstenburgh et dites-moi ce que pourraient bien être ces deux meubles étranges en bois doré, dont l'un porte sur une tablette un huilier de vieux Rouen, et l'autre, qui lui fait face, une glace de Venise ?

Le Toqué. — C'est de Venise, précisément, que venait le Juif qui m'a infesté de ces bibelots. Figure honnête et prix modérés. Il avait établi ses pénates rue Lafayette, au-dessus du pont du chemin de fer de l'Est. Tu vois d'ici sa boutique, peu fréquentée des dilettanti du bric-à-brac. Il y avait de tout : des livres à cinq sous, des casseroles, des parfumeries d'occasion, des tournebroches, des clarinettes, des chiffons, du verre cassé, et surtout des céramiques invraisemblables. Au milieu de cet inextricable fouillis, sept mioches superbes et une belle femme allaitant le huitième. Ces Israélites sont une forte race, Babylas : ils font des enfants, sans compter, et ils les élèvent.

C'est pourtant dans ce capharnaüm que j'ai déniché cet autre saladier que tu guignes de l'œil : un vieux Rouen, celui-là, et dont je n'ai jamais rencontré le

pareil. Un premier essai de polychromie, comme tu peux voir. Tout est bleu, au premier coup-d'œil : lambrequins du pourtour et personnages du fond ; mais regarde cette vigne verte d'où les vendangeurs reviennent vers la cuve, précédés d'un violoneux, et, dans la cuve, le « fouleur » teinté de rouge. Sur la gauche, tous les instruments qui servent à la vendange et au tonnelier. C'est une idylle datée par les costumes, qui la font remonter au commencement du siècle dernier. Mon Juif vit bien, quand je portai la main sur cette pièce, qu'elle devait valoir quelque chose ; mais il m'en avait déjà dit le prix.

Quelques jours après, je le vis arriver avec un colis d'une forme extraordinaire. « Voici, me dit-il, deux » curiosités que je n'avais encore montrées à personne, » et que j'espérais placer dans une bonne vente ; mais » c'est demain le terme et je suis pressé. Elles sont à » vous pour ce que vous voudrez m'en donner. Cela » vient du palais d'un pacha. Voyez : ceci est un porte- » tarbouch, et voilà le miroir qui l'accompagne. »

J'avais le saladier sur la conscience, Babylas : je vis passer dans le miroir la femme et les huit enfants de mon Vénitien, et je le renvoyai content à son propriétaire. Mais que d'ennui pour trouver une place à ces monuments... d'une belle action.

Babylas. — Bah! au milieu de toutes ces *bricoles* — comme les appelle « la Lorraine » — cela passe inaperçu. Ces vieux bois dorés n'ont rien, d'ailleurs, que d'agréable. — Mais pourquoi laisser ici ces appliques

Louis XVI enrubannées et d'une ciselure si fine? C'est une fausse note dans votre concert, mon cher patron. Je ne puis approuver non plus le mélange de ces énormes plats bleus du Japon avec vos faïences de Delft, et sans le secours de ce fond lie-de-vin, ce serait bien risqué!

Le Toqué. — Que veux-tu, Babylas! il y en a trop. On ne sait plus où les mettre.

Babylas. — Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'aperçois là-haut? Vous m'aviez promis de les enlever. On ne les voit guère, c'est vrai; mais c'est encore trop.

Le Toqué. — Ces deux bannettes de vieux Rouen « à la Corne », que tu m'as solennellement offertes l'an dernier pour ma fête, généreux Babylas, sont parfaitement fausses — c'est incontestable : mais si bien contrefaites que de plus fins que nous s'y trompent tous les jours. Elles me servent d'éprouvettes : quand, au premier coup-d'œil, l'ami qui me visite reconnaît la fraude, je le tiens d'emblée pour un connaisseur....

Babylas. — Et vous lui dévoilez ma turpitude. Quelle humiliation!

Le Toqué. — Dans le cas contraire, je réserve mon jugement, et j'essaie d'autres éprouvettes.

Manges-tu la poire avec le fromage, Babylas?

Babylas. — L'une après l'autre, patron, si vous le permettez : comme tout le monde.

Le Toqué. — Tout le monde a tort, mon ami. Si

tu as en moi quelque confiance, fais-moi le plaisir de mâcher ensemble ce fragment de Gruyère et ce quartier de Doyenné.

(Babylas hésite, puis se décide.)

Le Toqué. — Eh bien ?...

Babylas. — Eh bien ! c'est tout simplement excellent.





AURÉLIO ET ISABELLE.

Voulez-vous savoir « lequel donne plus occasion de pécher, l'homme à la femme, ou la femme à l'homme », lisez, si vous pouvez,

« l'*Histoire d'Aurélio et d'Isabelle, fille du roi d'Escoce*, mieux corrigée que par cy-devant. »

Publiée à Paris, en l'an de grâce 1553 (avec le texte italien en regard), « par Charles l'Angelier, en la grande salle du Palais, au premier pillier. »

La traduction, d'après Juan de Florès, est de Gilles Corrozet, qui en donna la première édition en 1547.

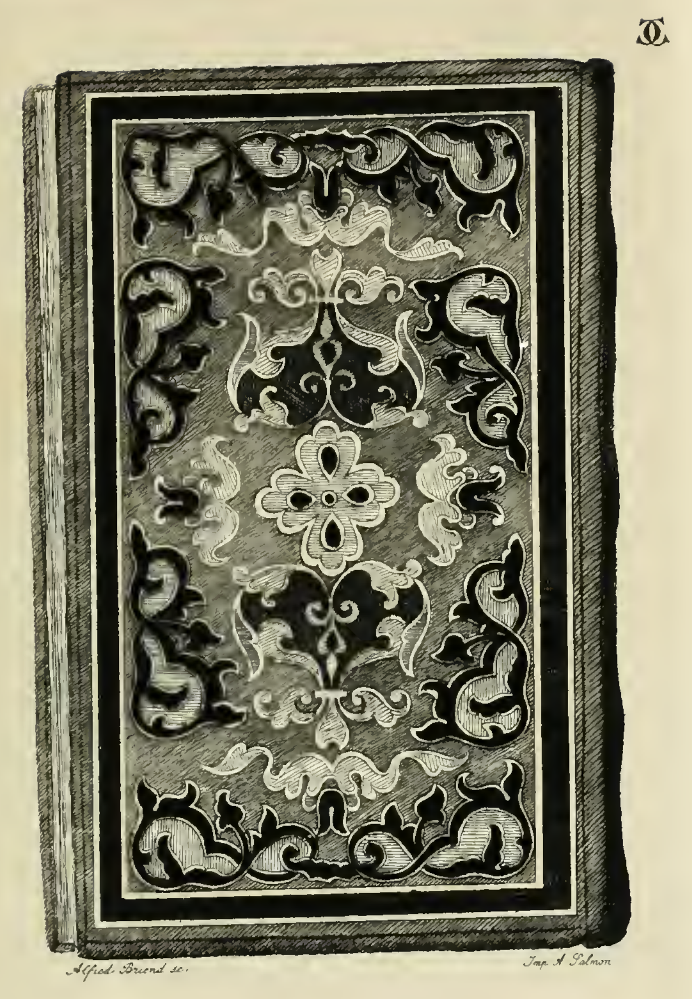
Ci-contre la reproduction à l'eau-forte, en sa grandeur naturelle, de ce très-petit in-8° dans sa première reliure du XVIe siècle, à compartiments d'argent, d'or et de couleurs.

Le croirait-on, cet aimable bouquin, si coquettement paré, exhale une vague odeur de sang et de chair grillée. La dernière scène du roman est d'une férocité incroyable. Isabelle, séduite par Aurélio, a été condamnée à mort pour avoir offert à son amant « trop d'occasions de pécher », — ce qu'a démontré, par raisons subtiles, un certain Affranio qui se donne le tort de plaider pour la plus laide moitié du genre humain. Affamée de vengeance, la royne d'Escoce, mère d'Isabelle, attire ce pauvre diable dans un affreux traquenard.

« Pendant qu'Hortensia (c'est l'avocate des dames) disoit ses raisons, la Royne qui, accompaignée de ses damoyselles, estoit cachée pour tourmenter Affranio, entra en la chambre où il parloit. Et soubdainement, tout d'une flotte, jectèrent le pauvre Affranio en terre, et tant estroictement lui lièrent les mains et les pieds, que il ne pouvoit faire aucune deffence. Et après qu'elles l'eurent lié, le despouillèrent de ses vestements, et à fin qu'il ne peust crier soubdainement, avec quelque chose lui estoupèrent la bouche. Ainsi tout nud fust Affranio à un pillier bien lié, là ou chascune d'elles cerchoit nouvelles inventions pour plus fort le tourmenter. Il y en eut qui avec tenailles toutes ardantes, autres avec les ongles et dents, comme enragées, le depeçoyent, cependant il estoit plus que demy mort. Et pour plus accroistre sa peine, ne le voulurent si soubdain occire, afin que les cruelles et dangereuses playes se refroidissent et plus de martyre lui donnassent quand elles recommenceroyent à lui en faire de nouvelles.

» En ceste sorte, elles estant lassées de l'affliger, la Royne





Alfred Bruend sc. Imp. A Salmon

et toutes ses damoyselles se meisrent à leur aise et souppèrent auprès de luy, à fin que mieux il les veist.

» . . . . . . Et dura cela jusqu'à ce que le soleil apparust le lendemain en Orient. Et après qu'elles eurent desrompu sa chair jusqu'aux os, elles jetèrent le reste dedans le feu. Ce qu'après qu'il fust du tout consummé, chascune d'elles print un peu de la cendre pour garder, comme relique, en mémoire de leur ennemy, et l'enchassèrent en petits vaisseaulx d'or à ce convenables. Et y en eut aulcunes d'elles qui la portoient au col en lieu de joyaulx, à fin qu'ayant plus souvent mémoire de la vengeance faicte, elles eussent plus de plaisir. »

Babylas. — Si nous avons la chance, patron, de retrouver un de ces petits « joyaulx », à qui l'offrirons-nous ?

Le Toqué. — A un « ennemy » des femmes, naturellement, pour lui servir de leçon et d'avertissement. Il le suspendra, en breloque, à sa chaîne de montre.

Babylas. — J'ai un candidat ! C'est l'auteur du petit billet que voici.

Le Toqué. — Voyons ton autographe.

« Je n'ai que le temps de t'écrire un mot, ma belle vierge. Comment vas-tu ? Écris-moi deux mots de ta jolie main droite que je baise, ne pouvant rien baiser d'autre.

» Je pars en chasse et je serai vendredi, à midi, à Paris. Sois sage.

» A toi,

» Al. D. f. »

Le Toqué. — Ce poulet, Babylas, ne décèle pas un « ennemy » bien décidé du beau sexe.

Babylas. — Mais voyez donc les initiales !

Le Toqué. — Oui, « Tue-la! » Les gens qui tuent les femmes, Babylas, ne sont pas ceux qui les aiment le moins. Cherchons un autre candidat.

Babylas. — Je vous en livre un second.

Le Toqué. — Encore un autographe!

Babylas, *lisant :*

« Romainville, 16 août 64.

» Mon cher ami,

» J'ai reçu ta lettre, qui m'a fait grand plaisir ; je te remercie de tes bonnes assurances d'amitié! Les amis sont si rares dans le temps où nous vivons, qu'on est bien heureux lorsqu'on peut en compter *un* ou *deux* parmi ses nombreuses connaissances. Quant aux femmes, il n'y faut pas compter plus que sur les hommes, c'est-à-dire qu'il faut même n'y pas compter du tout. J'ai étudié tout cela, et je suis persuadé que les femmes ne valent pas les hommes, à beaucoup près!

» Tu es redevenu patraque, il y a du temps pour cela, en général les grandes chaleurs ne conviennent pas aux gens nerveux. Moi, je ne suis pas non plus dans mon assiette. Outre les douleurs de goutte et de rhumatisme, je suis depuis une dizaine de jours entièrement privé d'appétit; j'éprouve un malaise qui tourne en mal de cœur, ça ne m'amuse pas du tout. Enfin, ça se remettra peut-être. En attendant, je dois te dire que je n'ai pas donné mon grand bal, qui devait avoir lieu le quinze. Il m'aurait manqué trop de monde. Si je l'avais donné, je t'aurais écrit pour que tu eusses le temps d'avertir tes dames. C'est donc partie remise, et remise à quand? Ma foi je n'en sais rien, et il est bien possible que ce ne soit que pour l'année prochaine. La santé avant tout! et comme je sais quel mal et quelle fatigue je me donne ce jour-là, je ne donnerai cette fête nocturne que lorsque je me sentirai en état de la bien mener.

» Nous avons eu ici la fête du pays; tous les saltimbanques étaient réunis contre mon bois. Juge de l'affreux bacchanal qu'il

a fallu endurer depuis quinze jours ! La grosse caisse, le tam-tam, la clarinette jouaient, sans s'arrêter, de midi à minuit. Moi qui n'aime ni le bruit, ni la foule, j'étais fort malheureux.

» Enfin, excepté un, qui est tenace et donne encore, le soir, des représentations, les autres sont partis.

» Je vais faire paraître un volume de chansons nouvelles ; je t'en garderai un exemplaire. Elles sont toutes sur des airs connus : tu les chanteras, cela te fera du bien. Rappelle-toi ces mots de Beaumarchais : « *Tout finit par des chansons.* » Amen !

» Fichu papier ! fichue plume ! fichue encre ! J'aurais dû en apporter de Paris.

» Au revoir. Prends de la distraction et de la chartreuse ; mais ne prends pas trop de fesses, c'est dangereux. Mille compliments chez toi et amitiés pour toi.

» Ch. Paul de Kock. »

Le Toqué. — Paul de Kock, un « ennemy » des femmes ! Tu n'y songes pas, Babylas. Cet aimable homme écrivait à son ami sous l'influence de la goutte, — comme il l'avoue, — du rhumatisme, de la grosse caisse et de la clarinette. Ce sont autant de circonstances atténuantes. — Cherchons encore, si tu m'en crois. Tu verras que nous aurons de la peine à placer notre joyau.





UN « *MACHETE* ».

I.

1871.
Ischl : Hotel Élisabeth.

On attend à l'hôtel l'arrivée d'un grand personnage. Au premier rang, des généraux en uniforme, des dames en grande toilette; au second, le personnel de la maison, « *in fiocchi* ».

Un gamin de six ans, en costume de marin, descend l'escalier, suivi d'un ecclésiastique, son précepteur.

« Qui donc attendez-vous? demande-t-il.

— C'est le Prince royal de Prusse, M. Raoul. Et tenez, le voici qui descend de voiture.

— Monsieur l'abbé, s'écrie Raoul, saisissant par le

bras son précepteur, je vous en prie, n'ôtez pas votre chapeau ! »

Et le gamin se campe fièrement, la tête couverte, sur le passage du Prince.

On s'étonne, on s'émeut de cette incartade.

« Et pourquoi donc, M. Raoul, n'avez-vous pas voulu saluer Son Altesse ?

— Ces Prussiens sont de méchantes gens. Ils ont brûlé Paris et volé la vache de Sarah ! Vous savez bien, Sarah, mon ancienne bonne : elle me l'a écrit de Pithiviers. »

—

Le père de Raoul a été, dans la campagne des *Mille,* le premier lieutenant et l'utile conseiller de Garibaldi. Le héros de Caprera a conquis avec lui les Deux-Siciles ; mais, sans l'énergique intervention du général Türr, il n'est pas certain que Victor-Emmanuel en eût pris tranquillement possession.

En 1866, 1867 et 1870, le général a été mêlé à de graves négociations diplomatiques. On en trouve la trace dans une curieuse lettre, publiée le 7 août 1870 par le journal hongrois « *Reform* ».

« Vienne, 2 août 1870.

» A Son Excellence Monsieur le Comte de Bismarck.

» Vous vous souvenez, sans doute, encore, des journées des 10 et 11 juillet 1866, époque à laquelle nous eûmes ensemble

de longues conversations sur les éventualités probables d'une guerre entre la Prusse et l'Autriche. Craignant, cependant, que les souvenirs de Votre Excellence ne soient un peu troublés, je me permettrai de lui venir en aide, en précisant tous les détails, et, entr'autres, ceux relatifs aux lieux mêmes où nous causâmes. Il n'y a rien de tel, pour la mémoire, que de rappeler à l'esprit les objets qui nous entouraient à un moment donné; des idées presque oubliées se retrouvent aisément, quand elles sont rapprochées du cadre au milieu duquel ces pensées, à moitié effacées, nous ont jadis occupés.

» Le 10 juin 1866, j'étais assez heureux pour pouvoir vous entretenir dans votre cabinet de travail; le 11 juin, j'ai passé une heure avec vous sous le grand arbre de votre jardin. Votre Excellence était très-inquiète au sujet de l'issue de la guerre qui devait bientôt commencer. Vous me disiez alors : « Ah! si
» Napoléon voulait, il nous serait aisé de faire la guerre;
» l'Empereur pourrait prendre la Belgique, le Lúxembourg
» même, et pourrait ainsi rectifier la frontière de la France.
» *J'ai proposé déjà tout cela à Napoléon, mais il n'a pas voulu*
» *accepter*. Quand vous irez à Paris, je vous prie de faire
» mention de tout ceci au prince Napoléon! »

» C'est ainsi que Votre Excellence s'est exprimée devant moi le 10 et le 11 juin 1866. Après la guerre, au mois de février 1867, quand je revenais d'une mission en Orient, j'eus encore l'honneur de vous entretenir; je développai, devant Votre Excellence, la conviction où j'étais que l'unité de l'Allemagne ne se réaliserait qu'à la condition de voir la Prusse se résoudre à suivre l'exemple donné par Charles-Albert. En 1848, ce souverain n'a pas agi au nom de la Savoie, mais a arboré franchement le drapeau national de l'Italie et a donné une constitution libre à son pays. A présent, cependant, ajoutai-je, nous voyons la Prusse ne déployer partout que le drapeau prussien et donner à la Confédération une constitution moins libérale que celle de n'importe quel autre état d'Allemagne.

» Votre Excellence m'a répondu que tout cela était vrai; que la politique *prussifiante* du roi Guillaume et de son Gouvernement était bien regrettable, mais qu'il n'était pas au

pouvoir de Votre Excellence de changer tout ce que le roi et le grand parti prussien avaient fait....

» Au sujet du langage violent des journaux français, Votre Excellence ajouta : « Je désire vivre amicalement avec la France » et ne veux point de guerre avec elle. C'est grâce à l'empereur » Napoléon que nos armées ont remporté la victoire en 1866. » La neutralité et la loyauté de l'Empereur ont facilité notre » plan de campagne; comme il n'a exigé aucune compensation, » je suis prêt à appuyer la France en tout. *Si l'empereur » Napoléon voulait exprimer un désir quelconque, je me charge » de sa réalisation en quelques mois. Par exemple, s'il voulait » s'annexer le Luxembourg, qu'il favorise la création ou le » développement d'un parti français demandant ouvertement » l'annexion à la France. Je n'examinerai pas même si c'est » la majorité de la population qui optera pour l'union ; j'accepterai, » sans mot dire, le fait accompli. Quant à la Belgique, j'ai » déclaré plusieurs fois, et je répète ici, que si l'empereur » Napoléon veut occuper la Belgique, nous opposerons nos » bayonnettes au Gouvernement qui chercherait à y mettre » obstacle.* »

» Vous savez parfaitement que j'ai communiqué textuellement ces paroles à l'empereur Napoléon, puisque je vous ai écrit à ce sujet, à l'adresse que vous avez bien voulu inscrire de vos propres mains dans mon carnet, adresse que je conserve précieusement, du reste. Dans cette lettre, j'ai appelé l'attention de Votre Excellence sur la nécessité, pour la Prusse, si elle voulait se faire des amis en France, de prouver, par son maintien, que l'objet de sa politique est de constituer une Allemagne libre et non pas de la soumettre au militarisme prussien.

. . . .

» Je n'avais pas l'intention de divulguer tout cela au public, mais Votre Excellence a pris l'initiative de révélations diplomatiques et cherche, par la publication du traité auquel le nom de M. Benedetti a été mêlé, à se faire passer, dans le monde entier, pour un innocent agneau : j'ai cru dès-lors, de bonne

guerre, de faire parvenir à Votre Excellence ces petites réminiscences, par la voie qu'elle a choisie elle-même : celle de la presse....

» Général E. Türr. »

II.

Novembre 1876.

—

Au Palais-Royal, dans un salon du *Grand-Véfour*.

—

La veille d'un départ. Vingt-cinq convives : géographes, marins, ingénieurs, banquiers, journalistes.

Au dessert, un des dîneurs se lève :

« Messieurs, dit-il, il y a seize ans environ, l'homme éminent dont je tiens ici la place, — non sans un vif regret pour vous et pour lui, comme pour moi, — le général Türr partait, avec quelques centaines d'amis courageux et dévoués, à la conquête d'un royaume.

» Quelques mois après, les Deux-Siciles étaient aux mains des *Mille* et se donnaient au représentant de l'Unité Italienne, à Victor-Emmanuel.

» L'expédition que nous venons d'organiser, Messieurs, et dont nous fêtons aujourd'hui le départ, a pour objet une conquête plus précieuse que celle d'un royaume. Et si cette conquête pacifique contrarie quelques intérêts particuliers qui

peuvent souffrir de la réalisation, par notre Société, de sa noble entreprise, la ligue de ces intérêts ne prévaudra point contre l'intérêt général du monde civilisé. Car il n'est pas au monde une nation commerçante qui ne soit d'accord, avec l'immense majorité des citoyens des États-Unis d'Amérique, pour réclamer énergiquement ce complément indispensable de l'œuvre grandiose de Ferdinand de Lesseps, cette jonction des deux Océans, ce canal dont le Darien seul peut fournir l'emplacement et dont nos explorateurs nous rapporteront avant six mois, j'en ai la ferme espérance, le tracé définitif et le devis complet.

» Les armes dont nous les avons munis sont plus sûres et plus puissantes que les engins destructeurs dont la multiplication quotidienne épuise les ressources des nations : des sondes, des baromètres, des boussoles, des tachéomètres, voilà leur arsenal. C'est la science qui l'a préparé ; la science, cette libératrice du monde moderne, guide leur marche patiente et courageuse ; car il faut à ces pionniers de la civilisation les plus nobles vertus du soldat, et non pas seulement le courage et la patience, mais l'esprit de discipline et de sacrifice, et cette persévérance à toute épreuve que donne la confiance dans le succès final.

» Tout leur présage, d'ailleurs, ce succès, et aucun encouragement ne leur aura manqué.

» La presse française et la presse étrangère, que nous sommes heureux de voir représentées dans cette réunion amicale, ont déjà signalé leurs travaux à la sympathie publique ; la Société de Géographie, par l'organe de ses représentants les plus éminents, leur souhaite et leur promet la victoire. L'illustre fondateur du canal de Suez donne sa haute approbation au programme tracé par notre Comité pour les chefs de l'expédition. Il fait plus, et dans la lettre qu'il vient d'adresser à notre délégué, Ferdinand de Lesseps rédige lui-même un supplément d'instructions pour nos explorateurs.

» Notre très-cher patron et *futur président* ne nous en voudra pas de compléter le dessert de ce dîner de famille par la lecture de cette lettre, dont le style aimable et familier a bien son éloquence.

» La voici :

« La Chênaie, par Vatan,
« 1er novembre 1876.

» Mon cher ami,

» .... Je regrette beaucoup de ne pouvoir me rendre à votre » réunion pour les adieux aux explorateurs du Darien. Dites le » à votre honorable Vice-Président, dont je viens de recevoir » une lettre très-gracieuse ; veuillez le remercier et dire à vos » courageux compagnons que je fais des vœux sincères pour » que leur mission nous rapporte la solution désirée.

» Je leur recommande de ne pas craindre de se couvrir, » surtout la nuit. C'est ce que l'on néglige souvent dans les » climats chauds. Beaucoup de sobriété ; se frotter, le matin, » le corps avec de l'eau-de-vie, *sans en boire*.

» Boire le moins possible dans la journée, un peu de café » si on a très-soif, et, de temps en temps, un caillou dans la » bouche.

» Se reposer de onze heures à deux heures ; ne pas se mettre » en marche avant le lever du soleil.

» Quant au reste, *gaieté*, bonne harmonie — activité — et, à » la grâce de Dieu ! sans jamais perdre de vue la grandeur » du but.

» Tout à vous,

» Ferd. DE LESSEPS. »

Cette lettre était adressée à l'oncle de Raoul : Lucien Wyse, lieutenant de vaisseau de la marine française, commandant l'expédition.

—

..... Trois des convives du 4 novembre 1876 n'ont pas revu leur pays : Brooks, géologue anglais ; O. Bixio, capitaine d'état-major ; Musso, ingénieur italien. Il faut des martyrs aux grandes œuvres.

Rentré à Paris, le 24 mai 1877, Lucien Wyse achève, en ce moment, une seconde exploration de l'Isthme Américain.

Le canal interocéanique se fera — et bientôt, — par le Darien. — Telle est la conclusion de son rapport sur les travaux de la première expédition, rapport d'un puissant intérêt que Ferdinand de Lesseps a résumé devant notre Académie des Sciences, en annonçant sa plus entière confiance dans le résultat final.

L'exemplaire de ce document (240 pages in-4°) déposé aux archives du Grenier est accompagné de nombreux autographes des promoteurs de l'expédition, du marin éminent qui l'a conduite, et de ses courageux compagnons.

Il est illustré d'un dessin à la plume, fait sur place et représentant un campement sur les bords du Pucro, une des rivières du Darien. Aux piquets qui soutiennent les hamacs de Bixio et de Musso sont suspendus leurs sacs de voyage marqués de leurs initiales.

Au premier plan, le cuisinier de l'escouade et deux « macheteros » indigènes. Ce sont ces hommes qui, avec un grand sabre droit, à lame large et tranchante, ouvrent, dans les forêts vierges, un passage aux explorateurs. Ils ont pris le nom de leur arme : le « machete ».

En voici un que le Grenier ne lâcherait pas pour son poids d'or : cet étrange bibelot est le cadeau de retour de Lucien Wyse.





UNE COMMUNICATION A L'INSTITUT.

Le Toqué. — Tu as promis, Babylas, une récompense honnête à qui nous rapporterait un secret perdu depuis la mort du sieur Vittement, sous-précepteur du roi Louis XV, le Bien-Aimé.

Babylas. — Oui, un pot de Delft doré, à prendre sur la commode du Dortoir.

Le Toqué. — Voici une assiette de même provenance. Elle n'est ni rare, ni dorée, mais le décor en est parfaitement assorti à celui de ton pot. Il serait fâcheux de séparer ces deux honorables spécimens d'une même

fabrique. Fais donc assavoir aux archéologues qui désireront concourir pour le « Prix Babylas », que le gagnant aura ladite assiette par dessus le marché.

BABYLAS. — C'est entendu. Je vais en informer l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et lui envoyer le « chromo ».







LES PRÉCIEUSES RIDICULES.

On peut avouer, à la rigueur, un « Molière » de 1682, première édition complète, donnée par deux lieutenants du grand homme, et reliée par Duru, en maroquin bleu, pour un amateur illustre qui n'en prit pas livraison, ayant trouvé les huit volumes en reliure ancienne. On pourrait même, dans un grenier, se contenter de la jolie édition de Lemerre, avec double suite des figures de Boucher, achetée, sous son habit de maroquin rouge, à un jeune relieur de bonne race — et riche d'espérances.

Mais quelle privation de ne pouvoir lire un seul de ces chefs-d'œuvre dans son texte original et son premier vêtement de simple parchemin !

Et pourtant, une de ces illustres plaquettes, à peine rognée, a failli me rester pour six sous.

Oui, six sous, en monnaie belge. C'est à ce prix que maître Ch. Ogis, « directeur de la vente » du feu comte d'Hinnesdael, mettait sur table un admirable exemplaire de l'édition originale des *Précieuses ridicules*.

La chose se passait le 29 janvier 1863, rue Vinave-d'Ile, à Liége, où j'étais venu de Paris tout exprès.

« *Les Pre-ti-euses*, en veut-on pour six sous ? »

Hélas ! j'en voulais bien ! Sans autre indication qu'une date : 1660, — j'étais venu — j'avais vu — et je croyais avoir vaincu.

Cinquante Belges, au moins, fumaient d'un air insouciant autour des volumes en montre, et personne ne lâchait les six sous.

« *Marchand !* » dit enfin une voix sortie du fond de la salle.

« Huit sous ! — Dix sous ! — Douze sous.... » Et le dialogue, de deux en deux, de cinq en cinq et de dix en dix, porta doucement à cent sous la *pretieuse* plaquette.

« Voyons, Messieurs ! dit maître Ogis, agréablement surpris, pressons un peu, savez-vous !

— Dix francs ! — Vingt francs ! — Cinquante francs ! — Cent francs ! ! ! »

Nouvel arrêt, et stupéfaction profonde du « directeur » de la vente.

« Mais, Monsieur, me dit un voisin, c'est sans doute une *plaisanterrie*.

— En tout cas, Monsieur, je la trouve mauvaise. »

Je venais de reconnaître, derrière un épais nuage de fumée, un libraire de Paris. J'ajoutai, pour l'honneur, une nouvelle enchère, et gardai de Conrart le silence prudent.

Après les *Pretieuses* venait un petit in-12 de la même date, également habillé en vélin : *Le grand Dictionnaire des Pretieuses, ou la Clef de la langue des ruelles*.

« Allons, Messieurs! cria maître Ogis, encore des *Pretieuses*. Y a-t-il marchand à cent francs ?... A quatre-vingts ?... A cinquante ?... Comment! pas même à vingt francs ?...

— Je le prends à six sous, » lui dis-je. C'était ma vengeance.

Il me resta pour un louis, le haut des marges ayant un peu souffert de l'humidité du château d'Hinnesdael.

Vigna l'a réparé, et Lortic l'a revêtu d'un maroquin bleu clair tout-à-fait engageant. Mais son titre me rappelait trop durement ma déconvenue : nous nous sommes séparés. Est-il allé rejoindre son voisin de Liége ? Peut-être...

Et voilà pourquoi, Babylas, je te priais de me cacher le gros Sénèque de Plantin!





UN PORTRAIT DE VOLTAIRE.

Mais oui, c'est bien lui! Le costume indique à peu près la date de 1750. Or, il est mort à 84 ans, en 1778. De 1750 à 1778, c'est 28 ans; 28 de 84, restent 56 ans : c'est bien l'âge que devait avoir l'original du portrait qu'on m'offre pour trente francs!

La peinture est excellente, la ressemblance parfaite : quelle trouvaille, dieux et déesses! et qu'il fait bon se lever matin. Car c'est certain, ce portrait n'était pas là hier soir, et le marchand l'aura acheté à la brune, sans le bien voir. Il ne se doute pas, le malheureux! du cadeau qu'il me fait. Quand je pense qu'un quart-d'heure plus

tard, cette toile précieuse pouvait m'être enlevée par un passant. Courons maintenant chez le doreur.

Chez le Doreur.

« Il me faudrait, Monsieur, pour cette toile, un cadre du temps; ancien, bien entendu, en bois sculpté. Il me semble avoir vu chez vous dernièrement une bordure qui ferait mon affaire.

— Ah! Monsieur, le beau portrait! il est parlant. Mais — je connais cette tête-là. Eh parbleu! c'est un Voltaire.

— Précisément, Monsieur. Et je viens d'acheter cela pour trente francs!

LE DOREUR, *après avoir mesuré la toile.* — Eh bien! Monsieur, c'est justement la moitié de ce que vous coûtera cette vieille bordure, redorée à l'eau. Voyez, on la dirait faite exprès pour votre tableau. Décidément, il est superbe. »

Le Toqué, rentré chez lui au pas de course, accroche Voltaire au-dessus de son lit. Le soir venu, il le contemple amoureusement avant de s'endormir; il en rêve et se relève pour le revoir.

Une semaine, deux semaines se passent. Notre homme a rapporté chaque jour au logis une estampe nouvelle. Ce sont autant de portraits de maître Arouet, jeune,

mûr, vieux, archi-vieux, y compris l'eau-forte, très-curieuse, publiée à la veille de sa mort et datée de 1778.

A force de comparer ces images plus ou moins authentiques à la toile de 1750, le pauvre homme commence à reconnaître qu'il a été le jouet d'une hallucination. Ce n'est pas sa bouche, non. — Mais ce n'est pas non plus son nez ; — ni ses yeux. — Comment ai-je pu m'y tromper ? Le front surtout ! ce front est étroit : c'est le front d'un imbécile !

Que le diable l'emporte !... Eh bien, non. Il restera là, triple sot, comme un monument de ta toquade !





OTHELLO CHEZ ISABEY.

—

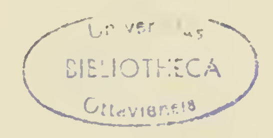
PHÈDRE EN VOYAGE.

I.

Une feuille double pliée en trois ; billet fermé par un pain à cacheter, avec cette adresse :

La citoyenne Talma,
N° 6
, rue Chanterenne *(sic)*
vis à vis les Charrois.

« Ma bonne petite, nous avons passé la séance ce matin avec Isabey à raisonner dans quel costume il feroit mon portrait, nous l'avons reprise à une heure pour jusqu'à trois. Comme il fait chaud et qu'il sera tard quand la séance sera finie, je dînerai



chez Isabey. Tu diras à Alexandrine qu'elle donne à René mon paquet d'*Othello*, et de plus un petit paquet dans lequel sont toutes mes ceintures, avec mon sabre d'argent et le ceinturon. Que René soit de bonne heure à la loge, qu'il m'aille chercher de la couleur pour ma figure et qu'il passe chez David pour prendre le paquet que j'y ai laissé parce qu'il y a dedans des choses qui me sont nécessaires dans *Othello*.

» Qu'il soit à 4 heures et demie au plus tard à ma loge.

» Je baise bien vous... Tu ne m'en veux pas n'est-ce pas?

» Les clefs de l'armoire aux sabres sont sur mon bureau.

» J'oubliais aussi mon poignard turc à deux couteaux, qui est avec le sabre et dont j'ai besoin. »

(ADRESSE.)

la Citoyenne Talma
no 6
rue Chantereine
vis-a-vis les charrois

ma bonne petite, nous avons
passé la séance ce matin avec Isabey
à raisonner dans quel costume il
ferait mon portrait, nous l'avons
reprise à une heure pour jusqu'à
trois. comme il fait chaud et qu'il
sera tard quand la séance sera
finie, je dinerai chez Isabey. tu
diras a Alexandrine qu'elle donne à René
mon paquet d'Othello, et deplus
un petit paquet dans lequel sont
toutes mes ceintures, avec mon
sabre d'argent et la ceinture —
que René soit de bonne heure à
la loge, qu'il m'aille chercher
de la couleur pour ma figure
et qu'il passe chez David pour prendre
~~mon~~ le paquet que j'y ai laissé,
parcequ'il y a dedans des choses qui
me sont necessaires dans Othello.

. . . .

II.

Un double feuillet plié en quatre.

» Enfin cette soirée tant désirée et pourtant qui ne me laissait pas sans crainte est passée fort heureusement de la manière la plus flatteuse. C'était un beau spectacle je vous assure que de voir réuni dans la plus jolie salle de spectacle qu'il y ait, cette aristhocratie anglaise si richement vêtue. Mon succès a été complet rien n'y a manqué après la chute du rideau le rappel d'ordinaire et les fleurs les plus éclatantes sont venues tomber à mes pieds. Demain je jouerai *Phèdre*.

» Adieu mon cher Monsieur L..... me voilà rétablie grâce à vos bons soins que je n'oublierai jamais ainsi que ceux de Monsieur M......

» RACHEL. »

Enfin cette soirée tant désirée
et pourtant qui ne me laissait
pas sans crainte est passée
fort heureusement de la manière
la plus flatteuse c'était un beau
spectacle je vous assure que de voir
réunie dans la plus jolie salle de
spectacle qu'il y ait, cette aristocratie
anglaise si richement vêtue; mon
succès a été complet rien n'y a manqué
après la chute du rideau le rappel
d'ordinaire et les fleurs les plus
éclatantes sont venues tomber à mes
pieds, Demain je jouerai Phèdre

Adieu mon cher Monsieur Léonard
me voilà rétablie grace a vos bons
soins que je n'oublierai jamais
ainsi que ceux de Monsieur Mallet

Rachel



CINQ FEMMES A . . . NOURRIR.

I.

Deux billets sans date.

« Mon cher Millaud,

Vous avez vu le Marbrier, vous avez trouvé tout naturellement que c'était une chose charmante. 6 feuilletons et un service rendu vous vont-ils pour neuf cents francs?

» Frottez votre ventre à celui de Brunswick : et que ce soit fait.

» A vous,

» Alex. Dumas. »

—

« Cher Millaud,

» Voici 95 pages.

» Vous seriez bien bon, comme c'est demain le terme, de ne prendre que 100 fr.

» Restent cent dernières pages que vous aurez samedi et sur lesquelles vous prendrez 200 fr.

» Je vous aurai donné 500 fr. en tout.

» Je vais me mettre à un roman de 800 pages sur lequel vous aurez à recevoir de 1,000 à 1,500 fr.

» Et puis, sauf le bon et cher souvenir, nous nous acquitterons petit à petit.

» A vous, cher ami.

» Al. Dumas. »

II.

Une lettre de Bruxelles (datée).

« Mon cher A . . .

» J'ai oublié de vous recommander, ainsi qu'à M. J . . . , de ne pas dire que j'avais fait une fugue à Paris.

» Mon personnel s'est augmenté d'une cinquième femme, de sorte que j'en suis arrivé à des combinaisons fantastiques.

» Dites la même chose à votre chef de gare, je vous prie. Il y a trois semaines que l'on ne m'a vu, surtout pour la dame en noir qui va venir passer huit jours avec moi et qui ne manquera point de vous interroger.

» A vous,

» Alex. Dumas. »





UN DOCUMENT AUTHENTIQUE.

« Harponville, 7 mars 1863

» Monsieur le Préfet,

Un voile de pudeur nous interdirait, avec les mœurs trop ulcérées du siècle, de colorer les images dégoûtantes d'un fait dont les détails oppriment l'âme bien née d'un honnête homme, appelant le bras de la justice d'accord avec les lois. Mais, Monsieur le Préfet, le crime est trop manifeste, et sa liaison avec le caractère le plus dépravé me force à recourir à votre munificence.

» Le nommé Durand, de ma commune, homme assez nul, du moins par les facultés intellectuelles et les qualités distinguées de l'âme, fourbe dans le fond, audacieux en paroles et reconnu par ses gestes continuels envers le sexe timide, le 25 du mois dernier, entraîné par la violence de ses passions les plus effrénées, a tenté *(sic)* à la virginité d'une jeune fille, qui rejeta bien loin ses manifestations.

» La fille s'en étant allée, il l'abandonna pour l'instant, puis est allé, en se repaissant de l'image de son forfait, à côté d'une charrette qui barrait le chemin. Placé sur le derrière de la charrette, il sort de son antre comme d'une tanière à bêtes fauves, se précipite sur sa proie, qui s'en revenait de garder tranquillement son troupeau (car elle était bergère) et la serra dans ses bras en lui disant : « Ah ! mignonne, tu ne sais pas ce » qu'il en est de l'amour, je te le montrerai, je te le montrerai. » Au même instant, il lui commet des voies interpellées devant les tribunaux de la qualité de viol.

» Après cette action, il s'est revêtu du masque trompeur de l'humanité, et voyant des passants, a ajouté à sa difformité de dire qu'il était venu au secours d'une jeune fille qu'on assassinait.

» Les témoins clairvoyants de l'individu n'eurent pas de peine à distinguer le vermifuge du coupable, dont le désordre de ses habits et du mouchoir de la victime sens dessus dessous annonçait des manifestations insipides. Il l'a maltraitée, même dont il lui resta des signes visibles sur des parties invisibles à l'extérieur, que nous avons vues, investi de notre caractère légal. Quant à la victime, la figure de l'innocence était peinte dans ses yeux, dont le nez et les joues étaient meurtries du contact contondant du ravisseur.

» La fille, après bien des questions subalternes et interrogatives, nous a rapporté ce que j'expose, lequel est transféré dans un procès-verbal que vous recevrez par le prochain courrier.

» Tel est mon rapport préliminaire, fondé sur mon exactitude.

» Signé : F......,
« Maire d'Harponville (Somme). »





SUR LA ROUTE DU FUMOIR.

UN COIN DU GYNÉCÉE.

Le Toqué. — Rien à faire ici, Babylas. Nous ne sommes plus sur nos terres. Passons.

Babylas. — Ah bah! il n'y a personne. Un coup-d'œil seulement, par cette porte entr'ouverte. Sur ces affreux panneaux blancs, encadrés de moulures dorées, je retrouve de vieilles connaissances, que je suis bien aise de revoir. Deux bons dessins d'abord : cette idylle de Charles Jacque, — berger et bergère causant au coin d'un bois, pendant que le chien veille sur le troupeau ; et cette jeune ingénue de Greuze, à la sanguine, jolie à croquer. Voici maintenant mes amours d'autrefois — Rioult *pinxit;* — ce n'est pas un maître : mais où trouver une blonde plus piquante que cette belle fille qui nous présente si gentîment sa gorge naissante? Et ces paysages lumineux de Ciceri, — et ce Longuet de l'ami

Castel, — une belle dame que l'Amour conduit au bois. A sa place, je sais bien ce que je ferais !

Le Toqué. — Que ferais-tu, Babylas ?

Babylas. — J'irais bien loin, — tout au fond de la forêt, — et j'y resterais pour ne plus revenir ici. Mais, voyez donc sa robe, couleur de crême : n'est-ce pas un meurtre de la laisser accrochée le long de ce chien de mur blanc !

Le Toqué. — Tu ne connais pas, Babylas, le fin du fin. Sur ce fond blanc, précisément, rien n'était possible que des tons clairs et légers, et, si nous avions des Corot, c'est ici qu'il les faudrait mettre. Aussi, presque pas de faïences ; rien que du Chine, vert et rose, et tout au plus quelques Japons d'un bleu pâle et finement dorés.

Babylas. — Voici pourtant deux fameuses potiches de Delft, richement peintes au grand feu, qui devraient bien remonter un étage !

Le Toqué. — Elles sont retenues ici, Babylas, par ordre supérieur, avec cette potiche chinoise, rouge et verte, tout enguirlandée de chicorées d'or, que tu ne voulais pas laisser descendre.

Babylas. — Et cette pauvre *Asie*, une si jolie statuette de Marseille, qui tenait si bien sa place là-haut, entre deux *Amours*.

Le Toqué. — On vient, Babylas. Mets l'Asie dans ta poche et sauvons-nous ! Tu la feras copier par Briend.

P.-S. de Babylas. — La voici :




Alfred Briond sc
Imp. A. Salmon



EMBARRAS DE MENAGE.

28 mars 1867.

» Mon cher Monsieur,

Je viens vous prier de m'aider de vos conseils dans une affaire qui m'arrive que voici. Je vis à Paris en garçon : mon ménage est ailleurs et je n'ai ici qu'un pied-à-terre, mon domicile politique est par le fait dans l'Oise, canton de Chaumont, arrondissement de Beauvais.

» J'avais à mon service depuis des années une bonne femme que ses infirmités ont fait me quitter et j'ai eu depuis moins de quatre mois deux femmes de ménage. La première est restée cinq jours elle en a profité pour enlever la laine de mes matelats ainsi que divers bibelots. Je l'ai mise à la porte.

» La seconde arrivait à onze heures et s'en allait à midi.

» Et la troisième, la régnante, m'a volé huit chaussettes neuves sur deux douzaines : deux sur six, etc. Puis, il y a deux jours en rentrant à la suite d'une excursion de 3 semaines, de quatre paires neuves de draps sans compter l'unique qui orne mon lit quatre sont parties et elle, elle seule a eu les clés de mon

appartement que lui a confiées *(sic)* mes portiers les gens les plus honorables et qui jamais ne se seraient permis de venir chez moi, bien que je leur en eusse donné le droit.

» Cette femme a prétendu que les dits drap était *(sic)* au blanchissage, oncques de ma vie quand je suis seul je n'en donne plus d'un à la fois.

» Voici ce que je voudrais et le service que vous pouvez me rendre.

» Que vous la fassiez venir à votre bureau l'interroger et tâcher de lui tirer les vers du nez. Je ne veux point porter plainte : elle a *dit-elle* un enfant qu'elle vient de faire entrer dans un refuge.

» *Je ne veux pas porter plainte.* Seulement elle peut me citer devant le juge-de-paix pour le paiement de son mois que je ne veux point acquitter.

» Je sais que si tout le monde en faisait autant, les voleurs auraient beau jeu mais toujours est-il que je ne veux pas la mort du coupable mais que le coupable sache bien que je ne suis pas sa dupe.

» Il demeure rue du Petit-Lion 38 et répond au nom de dame L'Archevêque, bon nom, que vous en semble ?

» Bien à vous toujours

» Henry Monnier.

6, rue Ventadour

» *P.-S.* Je ne veux porter plainte ni la faire arrêter, seulement monester *(sic).* »





LES NOUVELLES FLEURS DU PARNASSE.

A Lyon, chez Daniel Gayet, *A l'Épée Royale.* — 1677.

Dédicace très-plate, signée A. Noël, à Monsieur Lanchenu, seigneur de la Barollière, etc. — Un « prélude de l'autheur à Iris » exprime une inquiétude fâcheuse :

> . . . Maintenant, si par cas fortuit,
> On va porter mes vers aux Hâles,
> Qu'on s'en vienne à servir pour quelques graisses sales,
> Ou pour envelopper un lopin de lard cuit ;
> Alors votre face riante,
> Toute dégoûtante de lard,
> Au lieu d'une beauté charmante,
> Ne sera plus qu'une beauté de fard.

Page 69 (le volume en a 154, outre six feuillets

liminaires), Noël adresse aux hannetons des stances amoureuses :

Petite canaille de l'air,
. . . .
Allez sur le sein de Cloris,
Au travers du point de Paris,
N'épargnez point cette cruelle!
Pour la punir de sa rigueur,
Du moins picquez-lui la mamelle,
Ne pouvant lui blesser le cœur.

Ce recueil *précieux* se termine par un poëme pharmaceutique intitulé :

« *Métamorphose de la médecine en lavement.* » (*)

Le tout en maroquin bleu, par Duru, qui a semé aux quatre coins et sur le dos de ce bouquin les fleurs annoncées par le titre.

(*) Recommandé par l'indiscret Babylas au très-aimable et très-savant docteur Cusco, traducteur anonyme du *Traité de clysteribus*.





RÈGLEMENT POUR L'OPERA.

A Monsieur Halanzier,
dans sa baignoire,
à l'Académie nationale de musique,
à Paris.

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous présenter mon « Règlement pour l'Opera avec des nottes historiques ».

Votre très-humble serviteur,
De Querlon,
Fauteuil d'orchestre N°. . .

P.-S. — Permettez-moi de vous en recommander quelques extraits :

« Art. XI. On ne recevra point à l'Opera de femmes mariées, à moins qu'elles n'aient encore assez de jeunesse pour soutenir les fatigues de leur emploi, et qu'il n'y ait séparation, au moins

volontaire, entre elles et leurs maris, auquel cas elles seront réputées, comme nous les réputons dès à présent, filles ou veuves à leur choix, et voulons que toutes lettres à ce nécessaires leur soyent expédiées à leur première réquisition par les commissaires au Châtelet de Paris.

» Art. XIV. Défendons très-expressément tous enlèvemens quoique volontaires, et voulons que les Parisiens soient sujets aux peines portées par les Édits et les Ordonnances contre ceux qui font sortir du Royaume des espèces monnoyées ou des marchandises dont le transport est défendu. Voulons que les filles enlevées soient réintégrées à l'Opera, comme choses publiques et inaliénables . . .

» Art. XXXI. Maintenons les filles de l'Opera dans tous les priviléges et toutes les distinctions de leur état, notamment dans la possession immémoriale où elles sont de prendre à la Comédie les premières places et de figurer avec les femmes de condition. Faisons défense à ces dernières, de quelque rang et vertu qu'elles soient, de les y troubler, sous peine, pour éviter le scandale, d'être réduites aux loges grillées, à l'instar des Prélats, nouvelles veuves et autres.... »

—

Note de Babylas. — Ledit règlement est daté de Ratopolis. Beaucoup de noms propres cités en toutes lettres ou par initiales. Joli scandale, un peu éventé depuis la publication, sans nom d'auteur, à Utopie, chez Thomas Morus, en 1743.

Petit in-12 de 68 pages, plus 2 pages de clef manuscrites. Maroquin rouge. — Padeloup.

Titre encadré d'une très-jolie vignette de Gravelot — non signée.





LES ÉCUREUILS DE FOUQUET.

« Quò non ascendam ? »

Le Toqué. — J'avais seize ans, je crois, Babylas, et je passais mes vacances chez un oncle, conservateur des plus belles forêts de France, dans un de nos départements de l'Est, qui est resté Français. Nous étions en pleine campagne, dans les bois. A deux pas de la maison, une sapinière, entremêlée de noisetiers, était peuplée d'innombrables écureuils : j'en tuais un chaque matin pour le déjeûner de ma tante, qui ne détestait pas la saveur musquée de ces pauvres petites bêtes.

Les tuer, passe encore : mais les enfermer à perpétuité dans ces prisons tournantes dont les enfants s'amusent, n'est-ce pas un raffinement de cruauté ?

Babylas. — Ah ! je vous vois venir. A la place du grand Roi, vous auriez, par humanité, abrégé la vie de Fouquet !

Le Toqué. — A la place de Fouquet, j'eusse certainement mieux aimé la mort que vingt ans de prison. Et, cependant, ce petit bouquin sur le dos duquel grimpent les écureuils héraldiques du surintendant, a dû être pour le prisonnier une consolation plus efficace que l'araignée de Pellisson.

Les Morales d'Épictète, de Socrate, de Plutarque et de Senèque, imprimées, dit-on, en caractères d'argent, *au Chasteau de Richelieu*, ont paru en 1653, dans l'année même où Fouquet prit le titre qui devait lui porter malheur. Ce petit in-8°, habillé du plus solide veau fauve que j'aie jamais rencontré, n'est pas un exemplaire ordinaire, Babylas. Je l'ai comparé notamment avec celui que j'avais acheté à la vente de Labédoyère. Le papier de celui-ci est beaucoup plus fort et le dernier cul-de-lampe tout-à-fait différent.

Babylas. — Pauvre Fouquet ! a-t-il eu le temps, le 5 septembre 1661, en partant avec les gens du Roi, de glisser dans sa poche cet abrégé de la sagesse humaine ?

Le Toqué. — En douterais-tu, Babylas? Pour moi, c'est une certitude d'intuition. Et vois un peu quelle leçon il a pu y trouver, dès la première page :

« De toutes les choses qui sont, partie sont en notre puissance et partie n'y sont pas.... Les choses qui ne sont pas en notre puissance sont le corps, les richesses, la réputation, les dignitez.... »



Babylas. — Les bouquins, les bibelots, les faïences, qu'un incendie peut détruire, ou qu'une catastrophe peut conduire à l'Hôtel-des-Ventes.

Le Toqué. — Tu dis vrai, Babylas, et ta sincérité mérite une récompense. Tu désires, depuis longtemps, pour en faire un vide-poches, cette petite coupe à deux anses, un vieux Rouen bleu : je te la donne. Mais, je t'en préviens, si tu la casses, tu ne trouveras pas facilement à la remplacer. Je la crois encore plus rare que le tirage spécial du livre de Fouquet.





UN CRISS MALAIS.

*A M. ***, ancien élève du collège Louis-le-Grand,*
Membre de l'Académie-Française.

Paris, 22 février 1878

Te souvient-il, cher ami, de nos soirées de la rue Saint-Jacques? Un criss malais, de forme bizarre, qui me tombe sous la main, me reporte à trente ans en arrière, à la nuit du 22 février 1848. Tu nous donnais un raout costumé, et cette arme empoisonnée (?) était l'accessoire principal de mon travestissement. M***, le graveur, en « cuisinière bourgeoise », eut les honneurs de cette nuit fantaisiste, suivie d'un si dramatique réveil.

Je le vois et l'entends encore, couché sur ton lit

d'étudiant, se réveillant en sursaut, étirant ses bras, se frottant les yeux et récapitulant ses corvées du matin.

« Et d'abord j'vas me lever, et puis faudra que j'allume » le feu de Monsieur — portrait de Monsieur — ; et » puis que j'aille tirer les rideaux de Madame — portrait » de Madame — ; et puis je lèverai le petit — croquis » du petit. — Et puis faudra que j'aille au marché — » description du marché et des marchandes — ; et puis » faudra que je fasse le café de Monsieur et le chocolat » de Madame. — Ah mais ! auparavant *(se levant* » *brusquement)*, il faut que je faise !... »

C'est au château de Nohant que je retrouve, dans les racontars d'un ami, le rival d'Henri Monnier monté en grade et devenu l'impresario du théâtre de George Sand.

Te rappelles-tu le récit, par Paul Bocage, de son arrivée chez l'illustre châtelaine, par une affreuse nuit d'hiver, à deux heures du matin ? Transi, moulu, la barbe hérissée de glaçons, le pauvre voyageur ose à peine sonner, à cette heure indue. Il se risque pourtant. La porte s'ouvre : deux écuyers, en pourpoint de satin abricot, viennent à sa rencontre et l'introduisent en cérémonie dans un salon splendidement éclairé, où il est invité à jouer le rôle du public absent. Toute la maisonnée, M*** en tête, se donnait le régal d'une féerie, représentée en grand gala, où chacun tenait son emploi, si bien qu'il ne restait plus de spectateurs...

Le surlendemain de ton raout, cher ami, un de tes invités me rapportait mon criss qu'il m'avait emprunté en nous quittant, pour se défendre en cas d'attaque nocturne entre la rue Saint-Jacques et la barrière des Ternes, où il avait son logis.

« Tenez, me dit-il, voici, je crois, quelque chose de curieux. C'est un papier que je viens de ramasser aux Tuileries. Lisez et dites-moi ce que vous en pensez. »

« Merci, mon cher ami, de tes bonnes lettres, qui nous tiennent parfaitement au courant de la situation délicate dans laquelle vous êtes à Paris. Nous attendons les nouvelles du 22 avec grande impatience. Je ne doute pas que s'il y a eu désordre on ne l'ait réprimé énergiquement. Tu sais ce que je pense des mouvements populaires. Quel que soit le motif, il faut toujours les réprimer énergiquement, et on y réussit toujours quand on ne craint pas de payer de sa personne.

» Mais un désordre réprimé, le danger ne sera ni moins grand, ni moins imminent. Et c'est sur la situation qui suivra la crise actuelle que je crois essentiel qu'on ne s'abuse pas. Tous les esprits, en France, s'ennuient en ce moment; il leur faut une pâture : la guerre ou la révolution. C'est une triste alternative, mais je crois qu'il faut en passer par là. Pour moi le choix n'est pas douteux.

» Je ne veux pas t'ennuyer davantage de mon verbiage, et je termine ici mes réflexions politiques.

» Nous avons beau temps ici et nous nous remuons de notre mieux. Nous avons fait avant-hier une belle chasse de sanglier, du côté de Staouëli; Aumale désire que je te dise que nous avons tué un *vieil hermite contreminé*.

» Tu t'amuserais bien de la vie tranquille que nous menons ici; vie douce, que le courrier de France a seul le don d'agiter. Adieu, mon cher ami, amitiés à Vic

» J'espère avoir bientôt de toi des lettres moins tristes.

» Fr O. »

Je pense, lui dis-je après avoir lu, que le Duc de N***, à qui cette lettre est adressée, n'a pas eu le temps de la lire. Car, s'il eût suivi le conseil de son frère, ce n'est pas avec mon criss que vous auriez pris les Tuileries.

Je fais ensuite un rapprochement qui n'est pas à l'honneur des Parisiens de la rue Saint-Jacques : c'est que, tout en traquant, là-bas, en Algérie, leur « vieil hermite contreminé », les deux chasseurs se préoccupaient sérieusement des nouvelles de Paris, tandis que nous autres, à Paris même, à la veille d'une révolution que nous eussions dû voir venir, nous nous amusions, sans inquiétude — et sans vergogne — aux lazzis de la « cuisinière bourgeoise ».

. . . .

Eh bien, mon cher vieux, après trente ans, je m'en veux encore d'avoir tant ri chez toi dans la nuit du 22 février 1848 !

Rougis toi-même de ton raout intempestif, en lisant cet autographe que je t'envoie, — un peu jauni par le temps, — et dis-moi quel était, à ton avis, le choix si bien arrêté dans l'esprit du Prince de J***.

La Guerre

ou

La Révolution ?

Merci, mon cher ami de tes bonnes lettres qui nous tiennent parfaitement au courant de la situation délicate dans laquelle vous êtes à Paris. Nous attendons les nouvelles du 22 avec grande impatience. Je ne doute pas que s'il y a eu désordre on ne l'ait réprimé énergiquement. Tu sais ce que je pense des mouvements populaires. Quelque soit le motif il faut toujours les réprimer énergiquement et on y réussit toujours quand on ne craint pas de payer de sa personne. Mais un désordre réprimé, le

danger ne sera ni moins
grand ni moins imminent.
Et c'est sur la situation
que viendra la crise actuelle
pour je crois essentiel qu'on ne
s'abuse pas. Tous les esprits
en France s'inquiètent en ce
moment, il leur faut une
pâture. La guerre ou la
révolution c'est une triste
alternative mais je crois qu'il
faut en passer par là. Pour
moi la chose n'est pas douteuse
Je ne veux pas t'ennuyer
davantage de mon verbiage
et je termine ici mes réflexions

politique
Nous avons beau temps ici
et nous nous remuons de
notre mieux. Nous avons
fait avant-hier une belle
chasse de sangliers du côté
de Stouvelle. Aumale désire que
je te dise que nous avons
tué un <u>vrai hermite contraire</u>
Je t'embrasse bien de la
vie tranquille que nous
menons ici, vie douce que la
naissance de France a seule
la dose d'agitation. Adieu mon
cher ami, amitiés à V.
J'espère avoir bientôt de toi
des lettres moins tristes. F. O.

Babylas. — Une question indiscrete, patron. L'ancien camarade, à qui vous envoyez cet autographe, ne serait-il pas l'auteur de celui-ci, que je viens de copier sur le premier *feuillet* du *Roman d'un jeune homme pauvre*?

« J'offre bien tardivement, mais bien cordialement, cette collection de mes œuvres à Charles C..... Depuis nos douces relations et nos rivalités chevaleresques du collége, j'ai été souvent loin de ses yeux, jamais loin de son cœur. Je veux l'en remercier sur cette page, et lui dire combien cette fidélité d'affection était et sera toujours méritée par son vieil ami

» O. F....... »

Le Toqué. — Toujours perspicace, Babylas. Et sais-tu comment il a été reçu, ce cher compagnon de ma jeunesse, lorsqu'il est venu m'apporter, avec cette dédicace affectueuse, ses dix-huit volumes, tous signés de sa main?

Babylas. — Vous l'avez, j'imagine, embrassé de bon cœur.

Le Toqué. — J'ai failli le battre. « Va! — me suis-je écrié sur un ton tragique — va dire à Calmann Levy que je le voue aux dieux infernaux!... Sur papier de fil, honnêtement collé, cette page que tu viens d'écrire pour ton *Pylade* eût honoré ma postérité la plus reculée : sur cet infâme coton, je la vois déjà moisir; avant dix ans, elle sera pourrie! »

Babylas. — *Oreste* a-t-il transmis à son éditeur cette éloquente imprécation?

Le Toqué. — Probablement : car, un mois après, arrivaient au Grenier *les Amours de Philippe*, sur papier de Hollande.



UNE RECOMMANDATION DE BOSSUET.

Dieu seul, ou l'association pour l'interest de Dieu seul,

par Henri-Marie Boudon, docteur en Théologie, grand Archidiacre de l'église d'Évreux.

Sixième édition.

A Bruxelles,
chez Jean-Baptiste de Leeneer,
1700.

Petit in-12, *broché*.

« Nous soussignés, Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris, certifions avoir leu attentivement le Livre intitulé : *Dieu seul, etc.*, dans lequel nous n'avons rien trouvé qui ne soit très-conforme aux Règles de la Foy Catholique, Apostolique et Romaine, et des bonnes mœurs, et qui ne soit digne d'être donné aux Fidèles, pour réchauffer et purifier leur zèle par

une sérieuse lecture, et une profonde méditation des véritez qu'il contient. Fait à Paris ce 18 novembre 1662.

» I.-B. Bossuet.

» Guil. de la Brunetière. »

Note de Babylas. — Méditons en particulier les veritez ci-après (pages 95, 96 et 97) :

« ... Sommes-nous, vivons-nous parmi des chrétiens? Hélas! l'on est sensible à tout, pour un peu de bien l'on fait de grands procez, et quelquefois un si misérable sujet porte la division, le bruit, et l'inimitié entre les meilleurs amis, entre les pères et enfans. L'on fait des combats pour un poinct d'honneur, on leve des troupes, on fait des armées pour empêcher qu'une ville soit prise, mais quand il s'agit de détruire le péché, et d'empêcher qu'une Majesté infinie ne soit offensée, personne ne dit mot. O chrétiens, apprenez ce que toute la Théologie nous enseigne, qu'il vaudroit bien mieux que tous les biens des hommes fussent perdus, que toutes les villes fussent saccagées, que toutes les Monarchies fussent détruites, que tout le monde ensemble fut brûlé, que tous les Anges et les Saints fussent anéantis, — qu'un seul péché véniel fut commis. Ces veritez nous sont enseignées, on les prèche, on les dit, mais quelle en est la pratique? Pensez-y, voiez ce que vous faites. J'entendois un jour une personne touchée vivement du pur amour, qui s'écrioit lamentablement : O grand Dieu des éternitez, l'on oublie bien (et d'une maniere tres-étrange) vos sacrez interêts. Ah! que ne vous connoît-on, que ne sçait-on qui vous êtes? Sans doute (oui la chose est très-certaine si Dieu étoit connu, et qu'on vint dire aux fidèles Amans : Il y a une personne au monde qui est en dessein de faire un peché veniel, aussi-tôt on se mettroit en prieres, on feroit des processions, le jeûne seroit commandé, les prieres publiques ordonnées, le cilice serviroit d'habit,

on ne coucheroit que sur la cendre, on crieroit pitoiablement de toutes parts, misericorde, misericorde, la fraieur se saisiroit de tous les cœurs, on répandroit des torrens de larmes; les Princes s'armeroient, on leveroit des troupes, on iroit jusqu'au bout du monde, s'il étoit nécessaire, pour se saisir de cette personne, on exposeroit mille vies, on passeroit mille mers, pour tâcher d'empêcher que ce peché veniel ne fut commis. Celui qui aime entend bien ce langage, et il sçait, s'il a le pur amour, que l'on choisiroit plutôt tous les tourmens des Diables, que de commettre le peché veniel. Si cela est à l'égard du peché veniel et d'un seul, que doit-on faire pour en empêcher plusieurs? Mais que fera-t-on pas *(sic)* pour empêcher un peché mortel, mais pour en empêcher les millions! La plume me tremble, ecrivant ces choses, et voiant la dureté des cœurs des hommes.... »

Seconde note de Babylas. — Il y avait en ce temps-là un Roi très-puissant qui avait commis quelques péchés véniels. Voyant la dureté du cœur de ses sujets et ayant médité les charitables enseignemens de l'archidiacre d'Évreux, ce grand roi « s'arma, leva des troupes » contre les Calvinistes de son Royaume et « tâcha de les empêcher de pécher ».





ADAM ET ÈVE.

SOUVENIRS DE FAMILLE.

Reçois un avis salutaire :
En traitant aujourd'huy Voltaire,
Cher Duchesne, si tu m'en crois,
Sers un dîner splendide, offre mainte bouteille :
Il pourroit bien boire et manger pour trois ;
Car tu régales à la fois
Xénophon, Virgile et Corneille.

Ce madrigal est adressé « à M. Duchesne, chef du Gobelet du Roy », qui riposte aussitôt :

Grande chère et bon vin sont l'âme du repas;
Mais pour bien régaler Voltaire,
Tel appareil ne suffit pas.
J'ay, du moins je le crois, prévu le nécessaire.
Amis d'élite, esprits fins, délicats
Sont invitez. Blamont, Tanevot et Calvière,
A ce triple Apollon offriront chère entière.

Le petit in-12, coquettement relié par Derome, d'où sont extraits ces vers anodins, est intitulé :

Poësies diverses,

par M. Tanevot.

et a paru chez Collombat en 1732.

Comme tout rimailleur honnète de son temps, Tanevot avait commis une tragédie :

Adam et Ève,

dédiée à l'Académie-Françoise.

Paris, Garnier, 1752.

—

Prix : 24 sols, broché.

C'était déjà cher : mais, en la payant à ce prix, un de nos amis eût encore économisé quatre cent quarante-huit francs quatre-vingt centimes.

Il est vrai que l'exemplaire qu'il vient de s'offrir est celui-là même que l'auteur avait fait habiller par Padeloup pour son patron, le comte de Boulongne, contrôleur des finances, et que cet habit, richement doré, est d'une fraîcheur inouïe.

Recueillis d'abord par Méon et par Soleinne, nos premiers parents avaient ensuite pris domicile chez le comte de Labédoyère.

Voici le fac-simile de leur feuille de figuier :



Adam et Ève devaient nécessairement, un jour ou l'autre, se fixer au Grenier. Ils y sont en famille et rappellent au Toqué une arrière-grand-mère qui, avant d'épouser, à Château-Thierry, le petit-neveu du poète Tanevot, portait le nom du «bonhomme»...

Babylas. — A qui vous avez emprunté, pour notre *ex-libris*, le premier vers de son épitaphe.

Le Toqué. — Tu le feras graver sur ma tombe, Babylas, avec le second et le troisième :

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.

Babylas, *achevant la citation :*

Quant à son temps, bien sut le dispenser ;
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Hélas! le brave homme!... Voilà le patron qu'il me fallait!





LE CANON DES INVALIDES.

I.

« A Monsieur
» Monsieur d'Arnaud, général, baron,
» commandant l'Hôtel des Invalides
» à Paris.

« Paris le 3 mai à deux heures 3/4 l'an 1814

» Monsieur le Baron d'après les ordres de Son Excellence le Ministre de la Guerre il sera tiré des invalides quatre salves d'artillerie aujourd'hui

» La 1ere lors de l'entrée du roi dans Paris

» La 2eme lors de son entrée à notre dame

» La 3eme lors de son depart de cette église

» La 4eme lors de son arrivée aux tuilleries

» Je vous prie de donner les ordres pour que ces quatre salves soient exécutés *(sic)* exactement aux époques designées

» Chaque salve devra être de soixante coups de canon, au total deux cent quarante

» Il est essentiel d'être exacte *(sic)* aux époques désignées.

» J'ai l'honneur de vous saluer,
» *Le M^{al} gouv^{r} des Inv^{des}*
» Serurier »

(en marge)
« Monsieur le colonel-major voudra bien faire exécuter très-ponctuellement les dispositions mentionnées en la présente
» Le g^{al} Darnaux »

II.

DU MÊME AU MÊME.

« Paris le 20 mars 1815

» Monsieur le Général commandant

» Je vous prie de donner des ordres pour que l'on soit pret à tirer cent cinquante coups de canon au premier avis; à cet effet il faut que tout ce qui a rapport aux pièces soit rendu ainsi que les gargousses nécessaires afin qu'a l'instant que je recevrai l'ordre il soit exécuté sans retard.

» Malgré l'ordre donné pour la nuit, l'adjudant-major de garde ou de service gardera les clefs de la grille pour recevoir les différens ordres qui pourroient m'arriver, il me fera transmettre tout ce qui pourroit m'arriver.

» *Le Mal gouvr des Invdes*

» SERURIER

» *P. S.* Les canonniers ne devront pas être deshabillés. »

Note de Babylas. — Le premier autographe, ordonnant des salves pour le Roi, est sur très-beau papier fort, portant dans sa pâte deux grands écussons : un remarquable portrait de « Napoléon le Grand, Empereur, 1812 » et un Aigle avec la devise : « Dieu protége son Empire ».

Le second, sur papier à chandelles, oublie de dire en l'honneur de qui le général — qui n'est plus baron — doit préparer ses gargousses. Le Maréchal aurait-il vu, sans plaisir, la floraison du fameux marronnier?





UN BRETON BRETONNANT.

« Paris, le 9 janvier 1862.

» Monsieur,

Je ne puis trop vous remercier du bon souvenir que vous m'avez gardé, à moi et aux miens, bien qu'un long temps et beaucoup d'évènemens nous séparent aujourd'hui des jours de vacance que vous avez passés parmi nous à Belle-Ile.

» C'est que les sentimens vrais et desintéressés qui ne sont pas obligés, qui naissent librement dans les bons cœurs, sont indépendants du temps et des évènemens. Ils ont une valeur qui leur est propre, et c'est par ce côté, Monsieur, que les votres me touchent.

» J'ai pu, à la mort de mon vénéré père, mettre entre les mains d'Armand l'héritage qu'il nous laissait. Il est aujourd'hui le digne continuateur de ses efforts et de ses exemples. J'ai toujours été persuadé que la possession et la culture du sol, de générations en générations, était le véritable lien moral et comme la perpétuité des familles. J'ai assuré ce bienfait à la

mienne, en voulant que le plus jeune d'entre nous, père lui-même de deux petits enfants qui seront des cultivateurs, reçût la modeste maison où nous sommes tous nés, et les champs paternels. A présent, je ne possède plus rien et ne posséderai jamais rien, mais le centre commun subsiste et nous nous y réunissons comme autrefois dans des habitudes qui nous sont chères et des sentimens qui dureront. Ma vieille mère presque octogénaire demeure investie, avec ma collaboration, de la direction de ce patriarchat breton. J'y vais fidèlement chercher chaque année des impressions qui sont l'antidote de celles que je reçois du monde de convention, tout chargé de clinquant et mal famé à côté duquel je vis à Paris.

» .... Voilà, Monsieur, toute notre histoire....

» Général Trochu. »

Le Toqué. — Lui as-tu pardonné, Babylas, de ne t'avoir pas fait tuer pendant le siége de Paris?

Babylas. — Non. Et vous?

Le Toqué. — Pas plus que toi. Mais cette lettre est très-belle.





AU FUMOIR.

Ustensiles de chasse et de voyage. — Catalogues des musées de France, de Belgique, de Hollande, d'Angleterre et d'Italie. — Collection complète des Guides Joanne, amicalement offerts par l'auteur, Fondateur et Président du Club Alpin, voyageur émérite, poète et romancier.

Le Toqué. — Tu nous as fait perdre notre temps, Babylas, à la porte du Gynécée. Vite, allumons un des cigares que nous offre ce sucrier — ou sucrière — de vieux Rouen.

Babylas. — Vous savez, patron, ce que vous m'avez promis?

Le Toqué. — Je te renouvelle ma promesse, Babylas. Si tu parviens, de mon vivant, à retrouver le couvercle de ce bibelot, je te lèguerai le sucrier par un codicille spécial. En attendant, et pour stimuler ton zèle, je te prie d'en accepter l'image, que M. Weber, le très-habile directeur de la chromo-typie Danel, m'a fait remettre ce matin.

Babylas. — Vous m'aviez encore promis autre chose, patron : l'histoire de ce grand bâton ferré qui a fait avec vous dix voyages en Suisse.

Le Toqué. — A tes ordres, Babylas.

« Quand vous passerez à Saas, m'avait dit mon ami
» Joanne, — et il faut absolument y passer, — n'ou-
» bliez pas de vous arrêter à l'auberge du curé Imseng.
» Curé honoraire, bien entendu, et même, en raison
» de ses anciennes fonctions, il ne dirige pas ostensi-
» blement son hôtellerie et ne se laisse voir que par les
» voyageurs présentés. Voici, pour ce grimpeur modèle,
» un mot d'introduction qui vous vaudra j'espère un
» bon accueil. »

Quinze jours après, je grimpais, en compagnie du curé, un petit sentier, glaise et rocaille, que la pluie de la veille avait rendu plus que glissant. Une pente terrible : à mille mètres environ sous nos pieds, un torrent entrevu aux premières lueurs du matin. Nous étions en route pour certain châlet où le curé me ménageait une surprise.

Quel robuste gaillard, Babylas, et comme il portait allègrement la soixantaine ! Carré d'épaules, râblé comme un chasseur d'Afrique, — et quels mollets !

Babylas. — Voyons la surprise.

Le Toqué. — Arrivés au châlet : « Nous allons
» d'abord casser une croûte, » me dit le curé, « et si ce
» chien de brouillard que je n'avais pas prévu se dissipe,
» nous serons en trois-quarts d'heure au bon endroit.
» Voilà ma carabine, et voici la vôtre. »



Sur ce, mon compagnon de voyage me tendit une espèce de fusil de rempart dont le canon seul pesait au moins trente livres. Nous allions chasser le chamois.

Babylas. — Quelle chance !

Le Toqué. — Oui, quelle chance pour se rompre dix fois le cou, avec une pareille charge sur l'épaule, dans les zig-zags abominables qui devaient nous conduire au bon endroit ! Heureux brouillard, me disais-je, s'il pouvait durer ! Car, vois-tu, Babylas, je ne croyais pas aux chamois du curé : la veille même, nous avions causé de ses chasses, et il m'avait avoué qu'il ne trouvait pas, deux fois en un an, l'occasion de tirer. Aussi ses couleuvrines étaient-elles chargées depuis plus de six mois et nous promettaient, en cas de rencontre, le plus beau raté... Impossible pourtant de décliner honorablement la corvée. Encore, pensais-je, si j'avais au lieu de cette arquebuse, le vieux Lefaucheux qui est resté accroché au fumoir, — avec quelques bonnes cartouches de double zéro ! Et je me souvenais du premier lièvre que j'avais tué, moitié à tir et moitié à courre, avec ce fusil.

Babylas. — Vous m'expliquerez tout-à-l'heure...

Le Toqué. — Tout de suite, Babylas, car ma chasse au chamois est finie, — le brouillard ayant eu la complaisance de s'épaissir. Nous ne voyions plus le bout de notre nez en rentrant à l'auberge et, comme j'avais pris rendez-vous à Zermatt pour le lendemain, nous ne pûmes recommencer la partie. J'allais oublier de te dire qu'en attendant au châlet le départ pour la remise aux

chamois, le curé Imseng avait bien voulu, sur ma demande, graver son nom, à la pointe du couteau, sur ce bâton, très-solide, comme tu vois, et grossièrement ferré. C'est un autographe sur bois auquel je tiens beaucoup, en souvenir du montagnard qui a escaladé le premier le sommet du Dom par le glacier de Hochbalm.

Le lendemain j'arrivais à Zermatt où l'épouvantable accident du mont Cervin avait répandu la consternation. Je t'ai conté dans le temps, il m'en souvient, la chute et la mort de lord Francis Douglas, de MM. Hadow et Hudson, et de Michel Croz, le meilleur guide de Chamouny, à la descente de ce terrible Matterhorn dont personne avant eux n'avait gravi le faîte. Tu trouveras, d'ailleurs, le récit illustré de la catastrophe dans ce beau volume de Joanne : *Les Escalades dans les Alpes*, traduit de l'anglais, d'Édouard Whymper, un des compagnons de Douglas.

BABYLAS. — Je n'avais pas oublié votre rencontre à Zermatt avec ce touriste intrépide. Ce petit sac vert que je vois suspendu au-dessus de l'Alpenstock du curé, ne vous vient-il pas d'un des guides sauvés avec Whymper ?

LE TOQUÉ. — Oui : de Peter Zum Taugwald, qui joua, dans cette tragédie, un rôle un peu louche. Il y a, dans le compte-rendu, que je t'engage à relire, une histoire de corde rompue *à propos*, qui fait frémir...





LA POIRE A POUDRE DE HENRI IV.

Mon ami D***, grand chasseur, il y a quarante ans, méprisait les inventions nouvelles : on a eu beaucoup de peine à le convertir au fusil se chargeant par la culasse.

Il boîtait un peu, et il lui manquait la moitié d'un doigt de la main droite.

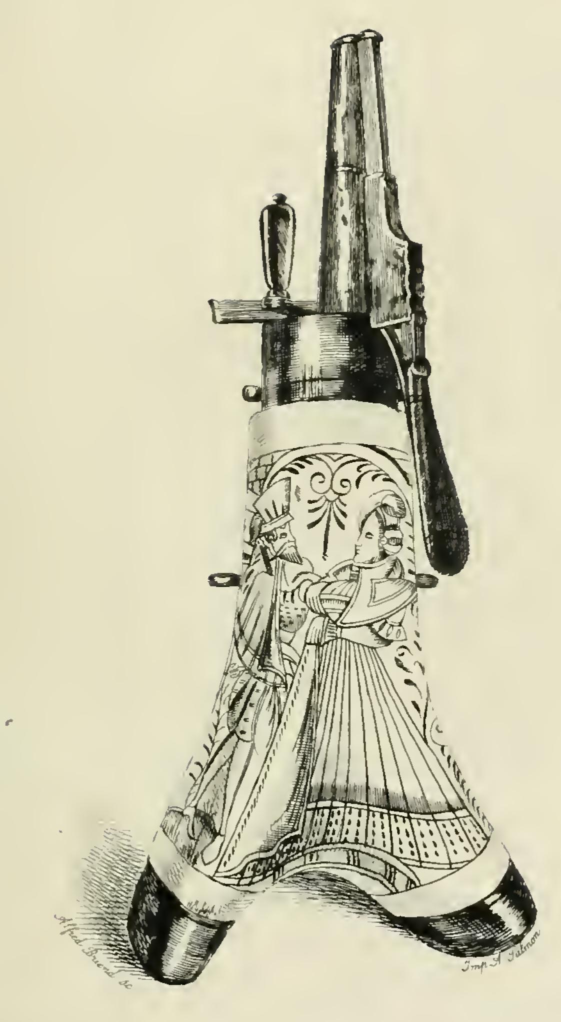
Un jour qu'il chassait en battue, coiffé de son éternelle casquette de loutre et vêtu d'un habit de velours marron, rutilant comme le poil d'un fauve, une sommation pressante de dame Nature l'avait contraint de rentrer sous bois, un peu en arrière de son poste. Au même moment, les rabatteurs se rapprochaient de la ligne de tir. Un chevreuil, bondissant au-dessus du chemin, passa comme un éclair à deux pas du chasseur accroupi

contre un buisson et, du poste voisin, un coup de feu partit, dirigé au juger sur la casquette de loutre. On avait heureusement tiré un peu bas, et si l'un de ses jarrets, plié pour la circonstance, n'eût retenu au passage un des gros plombs qui criblaient les *alentours*, mon ami D*** en eût été quitte pour ne pas s'asseoir pendant un mois.

Il n'aimait pas à narrer cette aventure. Sa blessure à la main lui semblait plus honorable et il racontait souvent les détails de ce second accident. On se servait encore en ce temps-là de poires à poudre versant directement leur contenu dans le canon : un brin de bourre resté dans le fusil pouvait enflammer la charge et par suite le contenu de la poudrière : c'est ce qui était arrivé à notre ami. En terminant son récit, il ajoutait invariablement : « Le petit Chose — vous savez — était » avec moi; il me pansa très-proprement et, ma foi, » comme l'index était intact, je me remis en chasse. » Le lendemain, je découvris chez un marchand de » ferraille le bijou que voici. » La poire à poudre de Henri IV : c'est le nom que nous donnions à cet engin dont le lecteur bénévole trouvera ci-contre la « pourtraicture ».

Les personnages, mâle et femelle, qui figurent sur le récipient en corne de cerf sont, en effet, des contemporains du Vert-Galant. Le système à double pédale, qui isole le contenu de la poudrière du cylindre destiné à contenir la charge, est d'une simplicité parfaite et se manœuvre aisément d'une seule main. L'ami D*** en trouvait




Alfred Brend sc
Imp. A. Salmon

l'agencement tout-à-fait heureux et se plaisait à en faire jouer les ressorts, d'une souplesse vraiment étonnante pour leur âge. « On ne travaille plus aussi » bien aujourd'hui, nous disait-il : vive le vieux, en » toutes choses! »

Le cher homme aimait trop le *vieux* kirsch : c'est ce qui m'a fait hériter prématurément de sa poire à poudre.

Un « cordon bleu » qui, par vingt ans d'un service irréprochable, avait gagné son entière confiance, accéléra par la plus noire trahison la fin de notre ami. La chaste Antoinette touchait à la cinquantaine lorsque son cœur parla pour la première fois. Que de temps perdu à rattraper!

Le « rattrapage » fut terrible. Pendant une assez longue absence du vieux chasseur, sa maison fut au pillage : cuisine, cave et cellier. Le cellier surtout, dont le vainqueur d'Antoinette, le plus beau brosseur de la caserne voisine, avait entendu parler aux dîners du colonel. Vingt bonbonnes de kirsch, des provenances les plus authentiques, y étalaient leurs étiquettes calligraphiées par le maître de la maison. C'était sa joie et son honneur, aux grands jours, d'offrir à des convives choisis la fine fleur de cette collection, commencée par son grand-père.

A son retour au logis, le malheureux réunit dans une agape solennelle ses plus vieux amis. Dîner plantureux, vins exquis, café délectable : puis vint le tour du kirsch.

On devine la fin. Le brosseur et ses camarades s'étaient naturellement attaqués aux plus vieilles amphores. S'ils

se fussent contentés d'y puiser ! Mais non ; les misérables, à chaque visite au cellier, remplaçaient, par son équivalent d'eau claire, le liquide absorbé.

Ce fut un désastre. La physionomie des dégustateurs faisait peine à voir. Quant à l'amphitryon, lorsqu'Antoinette, pressée de questions, eut avoué son crime et le baptême irréparable des bonbonnes, le pauvre homme s'affaissa lourdement, comme assommé par un coup de merlin. Le lendemain, il était mort.





DEUX EXILÉS.

Charles Beslay (*), à Charles C . . . . .

« Neufchâtel (Suisse), 30 octobre 72.

« Cher Monsieur C . . . . . ,

» Notre ami B. . . . me demande pour vous une lettre de P.-J. Proudhon ; malgré tout le prix que j'attache à tout ce que j'ai de cet ami, je me fais un grand plaisir de vous envoyer la lettre que vous avez d'autre part.

» Veuillez, je vous prie, m'envoyer une copie certifiée par vous, de cette lettre quc je classerai dans le vide que laisse l'originale que je vous donne.

» Et recevez l'expression de mes meilleurs sentiments et les plus sympathiques.

» Ch. Beslay. »

(*) Envoyé, en 1830, à la Chambre des Députés par l'arrondissement électoral de M. le Comte de Mun ; Représentant du Morbihan, en 1848. Engagé volontaire en 1870, à 75 ans ; puis doyen d'âge de la Commune et délégué à la Banque de France, qu'il a énergiquement défendue en avril et mai 1871. Vient de souscrire, dit-on, au profit de quelques bonnes œuvres, une assurance aux termes de laquelle une forte prime doit lui être payée à l'âge de cent ans. Espérons qu'il la touchera à Paris.

Neuchâtel Suisse
30 Octobre 7[illegible]

Cher Monsieur C......

Notre ami B.......... me demande pour vous une lettre de P J Proudhon, malgré tout le prix que j'attache à tout ce que j'ai de cet ami, je me fais un grand plaisir de vous envoyer la lettre que vous avez d'autre part.

Veuillez, je vous prie, m'envoyer une copie, certifiée par vous, de cette lettre que je classerai dans le vide que laisse l'originale que je vous donne

Et recevez l'expression de mes meilleurs sentiments et les plus sympathiques —

Ch. Beslay

P.-J. Proudhon à Charles Beslay.

« Ixelles lez-Bruxelles,
rue du Conseil, 8, 7 avril 1860

» Mon cher ami,

» Je reçois votre seconde, datée du 6 courant, et je vous demande bien pardon de ma négligence.

» J'ai reçu votre traite de fr. 250; elle est encaissée, et je vous remercie. Inclus, vous trouverez mon mandat, ou plutôt récépissé, pour Garnier frères, cette fois signé.

» Travaillez, travaillez, j'en fais autant. Gagnez de l'argent; si je puis, je vous imiterai, bien que je n'aie pas la prétention de rivaliser sur ce point avec vous.

» La 2e livraison de mon livre a paru. Cela va assez bien. Les braves Belges me sont assez hospitaliers, ils lisent, ils sont attentifs, ce qu'on n'est plus en France, où l'on croit tout savoir, où l'on a la prétention de tout deviner sur un mot, et où l'on retombe en enfance. Dans six mois, je compte que je me serai fait une assez belle place dans le monde belge, flamand, hollandais, allemand et suisse. Enfin, je me dénationalise; que voulez-vous? Là où l'homme trouve justice, là est sa patrie.

» Cependant, je ne négligerai pas pour cela mes compatriotes. Tout ce que je pourrai faire en dehors de la susceptibilité de l'Église et du gouvernement, je le destine à Garnier. En ce moment, je mets la dernière main à un manuscrit qui m'a coûté bien de la peine, et dont je ne voudrais pas moins

d'une vingtaine de mille francs, si j'en devais céder la propriété. Vous voyez que je deviens aussi faiseur d'affaires. C'est que, cher ami, je suis percé si bas, que je ne peux pas m'empêcher de rêver d'or et d'argent.

» Je reçois *la Presse*, et je vois que les fonds sont en *hausse*. Cela prouve d'abord que le gouvernement veut la hausse ; maintenant qu'il n'y a plus de coulissiers, la baisse ne saurait jamais aller bien loin. Mais cela prouve aussi que le gouvernement, las de ses campagnes, de ses triomphes, de ses annexions, veut prendre un peu de répit : ce à quoi je m'attendais depuis longtemps.

» Pauvre nation française! Apostate au 18 brumaire, apostate au 2 décembre 1851 ; insolente vis-à-vis de ses rois constitutionnels, rampante avec ses despotes ; sans principe, sans dignité, sans conscience : ingrate envers une république héroïque ; calomniatrice de la république la plus modérée qui fût jamais, que dirai-je encore? hostile à tout ce qui est suspect d'avoir une foi, une loi, une opinion, de l'honneur.

» Si je n'avais que 25 ans j'irais en Amérique.

» Si je n'en avais que 35 je demanderais ma naturalisation en Belgique.

» Vos bourgeois, vos faubouriens, vos chauvins, vos tourlourous, vos policiers, vos jésuites, vos avocats, vos journalistes, votre bohême, tout cela m'est odieux. Oh! s'il ne me restait pas parmi vous quelques douzaines d'amis, des amis qu'à mon âge on ne remplace plus, comme je vous enverrais à tous les diables.

» Je vous serre la main, et vous aime à la vie et à la mort!

» Tout vôtre

» P.-J. Proudhon. »

Ixelles lez Bruxelles, rue du Conseil, 5, 7 avril 1860.

Mon cher ami

Je reçois cette seconde datée du 5, et je vous demande bien pardon de ma négligence.

J'ai reçu votre traite de fr. 170, elle est acceptée et je vous renvoie. Inclus vous trouverez mon mandat, ou plutôt récépissé, pour Garnier frères, cette fois signé.

Travaillez, travaillez, jeune homme, autant. Gagnez de l'argent, et si j'en gagne je vous imiterai, bien que je n'aie pas la prétention de rivaliser sur ce point avec vous.

La 5e livraison de mon livre a paru. Cela va assez bien. Les braves Belges me sont assez hospitaliers, ils lisent, ils sont attentifs, ce qu'on n'est plus en France, où l'on croit tout savoir, où l'on a la prétention d'avoir tout deviné sur un mot, où l'on retombe en enfance. — Dans dix mois, je compte que je me serai fait une assez belle place dans le monde belge, flamand, hollandais, allemand et suisse. Enfin je me dénationalise, que voulez-vous? Là où l'homme trouve justice, là est sa patrie.

Cependant, je ne négligerai pas pour cela mes compatriotes. Tout ce que je pourrai faire, en dehors de la susceptibilité de l'Empire et du gouvernement, je le destine à Garnier. Maintenant je mets la dernière main à un manuscrit qui m'a coûté bien de la peine et dont je ne voudrais pas moins d'une vingtaine de

mille francs, si j'en devais céder la propriété. — Vous voyez que je deviens aussi pauvre d'affaires. C'est que, cher ami, je suis pressé d'écus, que je ne peux pas m'empêcher de rêver d'or et d'argent.

Je reviens à la France, et je dis que les fonds sont en hausse. Cela prouve d'abord que le gouvernement tient la hausse; maintenant qu'il n'y a plus de coalition, la baisse ne saurait jamais aller bien loin. — Mais cela prouve aussi que le Gouvernement, las de ses campagnes, de ses triomphes, de ses armements, veut prendre un peu de répit : ce à quoi je m'attendais depuis longtemps.

Pauvre nation française! apostate au 18 brumaire; apostate au 2 Xbre 1851 : insolente servile de ses rois constitutionnels, rampante avec ses despotes; sans principes, sans dignité, sans conscience; ingrate envers une république libérale; calomniatrice de la république la plus modérée qui fut jamais, que dirai-je encore? rétive à tout ce qui est respect de soi-même, mœurs, une opinion de l'homme.

Si je n'avais que 25 ans, j'irais en Amérique.

Si je n'avais que 35, je demanderais ma naturalisation en Belgique.

Vos bourgeois, vos faubouriens, vos chauvins, vos tourlourous, vos publicistes, vos jésuites, vos avocats, vos journalistes, votre bohème, tout cela m'est odieux. Oh! s'il ne me restait pas parmi vous quelques douzaines d'amis, des amis qu'à mon âge on ne remplace plus, comme je vous enverrais à tous les diables.

Je vous serre la main, et vous aime à la vie et à la mort.

Tout vôtre

P.-J. Proudhon



LA « CLÉMENTE-AMITIÉ ».

C'EST le nom d'une vieille Loge maçonnique, fondée à Paris en 1805. Pourquoi « Clémente » ? On ne le saura jamais. « Sincère » eût mieux valu : mais l'adjectif était sans doute déjà pris par un autre groupe.

Celui-ci compte deux cent cinquante membres environ : académiciens, sénateurs, députés, publicistes, avocats, médecins, peintres, architectes, musiciens, industriels, négociants, employés et artisans. C'est une École Mutuelle : école de philosophie morale et de bienfaisance.

On y travaille, et, parfois, on s'y amuse : mais sérieusement. Les petites fêtes de la Loge, dit-on, n'ont rien de banal. Quand elles ont réussi, le compte-rendu

de la « tenue » s'imprime, et quelques exemplaires de choix sont réservés aux bibliophiles. Car il y en a partout, et la manie des « grands papiers » a gagné jusqu'aux « enfants de la Veuve ».

Exemple :

« *Une Fête maçonnique à Paris.* »

« 16 juillet 1873. »

In-4°, grand papier vélin fort

(avec autographes des Frères Persans).

Cette fête était offerte, non pas au Shah de Perse, mais à quelques-uns de ses compagnons de voyage. Trois d'entre eux : Malcolm-Khan, ministre *ad interim* des affaires étrangères; Mirza Reza-Khan et Neriman-Khan, généraux aides-de-camp de Nasser-ed-Din, avaient été élevés en France et, de plus, « initiés », à la fin de leurs études, dans une Loge parisienne.

La « Clémente-Amitié » ne pouvait se dispenser de fêter leur passage. On leur offrit donc, un beau soir, des sorbets, des cigares et des « diplômes d'honneur » : c'est le terme consacré.

Or, une remise de diplômes ne se fait pas sans un « morceau d'architecture » — en langue profane et courante : un discours.

« Mes Frères, leur dit le Président de la Loge, vous aimez la France, notre chère et malheureuse patrie, — vous parlez

sa langue, — vous avez reçu l'enseignement de ses écoles et, pour le compléter, vous avez demandé à notre Orient l'initiation maçonnique.

» Investis de la confiance du Souverain, dont l'odyssée civilisatrice a conquis les sympathies de l'Europe, — absorbés par les devoirs de votre charge, — accablés à la fois de plaisirs un peu fatigants et de sollicitations importunes, vous avez su pourtant trouver une heure pour renouer avec nous les liens de la fraternité et en goûter les paisibles douceurs.

» Soyez donc les bienvenus dans cette assemblée d'hommes libres : « Amis du riche comme du pauvre, s'ils sont vertueux », — dans cette démocratie maçonnique passionnée pour l'Égalité, mais toujours prête à comprendre et à honorer tout ce qui est véritablement grand et respectable, toutes les supériorités qu'engendrent et justifient les services rendus à la patrie et au genre humain !

» Ce ne sont point, mes Frères, les titres et les dignités éminentes dont vous êtes revêtus qui ont attiré ce soir, autour de vous, l'élite de la Maçonnerie parisienne : c'est votre attachement filial à l'Orient de France, dont votre présence est le témoignage, — c'est votre fidélité au serment maçonnique et vos nobles efforts pour la propagation de nos principes, qui ont conquis nos cœurs et mérité nos applaudissements !

» Et permettez-moi, mes Frères, une réflexion que je crois ici à sa vraie place et qui, j'en ai l'espoir, ne pourra surprendre ni blesser aucun des Maçons qui m'écoutent.

» La respectueuse cordialité de l'accueil fait à notre hôte royal, — notre empressement sur son passage et nos joyeuses acclamations ont motivé d'étranges commentaires : on a été jusqu'à voir dans notre loyale sympathie pour Nasser-ed-Din un secret désir de retourner aux institutions du passé.

» Ce sont là, mes Frères, des insinuations intéressées dont votre haute intelligence n'a pas besoin qu'on lui démontre l'insigne fausseté.

» Ce pauvre Paris, si souvent calomnié, n'est pas si frivole qu'on vous l'a dépeint, ni si mal instruit par ses désastres !

» Sans déserter nos convictions, sans faillir à la noble devise (*) qui décore ce temple et brille *encore* sur nos monuments, nous pouvons, nous devons même applaudir cet héritier de Xerxès qui, au lieu de fouetter la mer rebelle à son caprice, la traverse sans crainte et brave ses orages pour rapporter à ses peuples les bienfaits de la civilisation !

» Vous êtes, très-chers Frères, les promoteurs intelligents, les collaborateurs dévoués de cette noble entreprise, et c'est pourquoi la Clémente-Amitié s'honore elle-même aujourd'hui en gravant vos noms au tableau d'honneur, sur lequel les plus illustres Maçons des deux hémisphères n'ont pas dédaigné de s'inscrire.

» Recevez avec cordialité ces modestes diplômes, fraternellement offerts par de bons et fidèles enfants de la Veuve ! Puissent-ils vous rappeler quelquefois cette soirée dont le souvenir, tracé sur la plus belle page de notre Livre d'or, ne s'effacera pas de nos cœurs ! »

Les Francs-Maçons, comme on sait, ne détestent pas la République. L'allusion fut comprise et chaudement accueillie. De mauvaises langues insinuèrent même que la petite fête n'était qu'un prétexte pour débiter avec quelque solennité ledit morceau d'architecture.

Honni soit qui mal y pense. Les sorbets étaient excellents et les cigares choisis avec soin au Grand-Hôtel. Les invités de la Loge furent charmants de simplicité, de modestie affable et de courtoisie.

Et la « Clémente-Amitié » marqua cette soirée d'une pierre blanche.

(*) « *Liberté — Égalité — Fraternité* ». C'est la devise empruntée à la Franc-Maçonnerie par la République, qui ne se portait pas trop bien durant le séjour en France de Nasser-ed-Din. « Voyez, écrivait-on tous les matins, voyez ces Parisiens ! Comme ils ont l'air heureux ! Comme ils s'amusent de toutes ces pompes monarchiques ! « *Panem et circenses* » voilà décidément ce qu'il leur faut, et non pas le brouet noir. »

Autres exemples : « *Paulo majora canamus !* »

I.

INITIATION DES FRÈRES

ÉMILE LITTRÉ,
JULES FERRY,
H. CHAVÉE,

par la Loge la « Clémente-Amitié »
dans sa tenue solennelle du 8 juillet 1875.

—

Petit in-16, tiré in-4°, sur papier de Hollande,
à 12 exemplaires.

II.

FÊTE ANNIVERSAIRE

DE LA RÉCEPTION DE

LITTRÉ,

9 juillet 1876.

—

Petit in-16, grand papier de Hollande.
Tirage à 200 exemplaires.

—

Avec les autographes des discours et des vers lus dans ces deux solennités, et cent lettres environ des notables personnages qui ont accepté ou décliné les invitations de la Loge.

Quelques pages d'Edmond About servent d'introduction au premier compte-rendu ; les voici :

UNE SOLENNITÉ MAÇONNIQUE.

« Excommuniée par Pie IX, anathématisée par M. Dupanloup,

injuriée sur tous les tons par l'*Univers*, la franc-maçonnerie se porte bien. Elle serait assurément moins florissante, si le pape, les évêques et les serpents du chœur clérical la laissaient philosopher en paix.

» Moi, qui suis franc-maçon, et qui m'en fais honneur, je déclare *coram populo* que la maçonnerie pourrait être enterrée depuis longtemps. Son acte mortuaire serait daté de 1789, si la Révolution française avait sorti son plein effet.

» Qu'est-ce que la maçonnerie du vieux temps ? Une société secrète formée par les esprits les plus éclairés et les caractères les plus mâles, contre les dogmes mensongers, les lois iniques, les sottises, les brutalités, les crimes et tous les fléaux d'origine humaine qui opprimaient l'humanité. Les premiers francs-maçons ont été les apôtres farouches et cachés de la civilisation moderne. Lorsque la tolérance s'appelait hérésie, la liberté révolte et l'égalité jacquerie, quelques hommes plus sensés, plus honnêtes et plus courageux que les autres, se faufilaient, sous un déguisement, dans quelque lieu ténébreux et conspiraient, comme des malfaiteurs, l'émancipation du genre humain. Ils parlaient une langue intelligible aux seuls initiés, se liaient réciproquement par des serments terribles, et restaient toujours armés pour repousser la force et punir la trahison. Tel fut, si la légende dit vrai (*), l'étrange laboratoire des idées et des institutions qui courent le monde aujourd'hui.

» Quand la Révolution française éclata avec un bruit de tonnerre et un éblouissement de soleil, la petite lanterne sourde des francs-maçons devint un meuble assez inutile ; on la relégua au grenier, et si elle ne fut pas mise en morceaux, ce fut grâce à je ne sais quel sentiment complexe, où l'archéologie avait autant de part que la reconnaissance.

» Mais le génie du despotisme religieux et politique se releva si brusque et si menaçant, dès les premiers jours de ce siècle, que la maçonnerie reprit faveur. Telle était son autorité dans le monde, et la mémoire de ses services et la vénération du genre

---

(*) Vous la « dorez » un peu, mon *frère*. (Note du *Vénérable*)

humain, que cette ligue des bons esprits put traiter de puissance à puissance avec les empereurs et les rois. Napoléon, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe et le vainqueur nocturne du Deux-Décembre, s'inclinent tour-à-tour devant une association qui n'a pas de mystères pour eux et qui, à leurs yeux comme aux nôtres, est le conservatoire des idées modernes. Aucun prince n'a osé la détruire ; tous l'ont amadouée et ont fait avec elle aussi bon ménage qu'ils ont pu.

» Non ! nous n'avons pas de secret, mais nous avons un dépôt sacré que nous gardons pieusement. C'est le trésor des idées justes, des droits inviolables, des sentiments humains ; c'est le culte de la science, l'amour du progrès, le respect de la liberté, la pratique de la tolérance. Chaque fois qu'un principe de la grande Révolution sera battu en brèche par la fureur des fous et des méchants, il trouvera un asile assuré dans nos loges, qui ce jour-là, seront des temples.

» Voilà pourquoi la franc-maçonnerie, depuis deux ou trois ans, a vu venir à elle tant d'hommes qui jamais, sous un autre régime, n'eussent éprouvé la fantaisie de ceindre sur leur pantalon noir un petit tablier de cuir. Lorsqu'un Littré, illustre entre tous les hommes de son temps, objet de la vénération universelle comme savant, comme écrivain, comme politicien, comme travailleur austère et désintéressé, comme type accompli de l'honnête homme, vient, à l'âge de 74 ans, s'inscrire sur la liste des apprentis dans la maçonnerie, tous ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre comprendront qu'il ne cède point à une fantaisie de vieillard. Littré, avec Ferry, notre cher et vaillant orateur, avec Chavée, le savant et spirituel conférencier, a senti qu'il était opportun de protester, par une manifestation solennelle, contre ce débordement d'intolérance qui menace la grandeur, la force et l'esprit même de la France. Il invite, par cet exemple, tous les Français qui n'ont pas perdu le souci de l'avenir national à se retremper aux sources vives de la révolution pacifique, philosophique, légale. Ce grand acte remue profondément Paris, Versailles et la province ; il fait courir au temple du Grand-Orient des milliers d'hommes de bon vouloir, l'élite du parti républicain, la fleur du libéralisme

français, les plus grands orateurs de l'Assemblée (*), les plus brillants écrivains de la presse, les meilleurs de partout. Les uns étaient maçons de vieille date, mais avaient oublié le chemin de la loge ; les autres ont vécu à cent lieues de ce monde intelligent et patriotique de la maçonnerie, qu'ils connaissaient à peine par ouï-dire et dont la fonction sociale ne leur paraissait pas bien utile : ils s'y feront incorporer demain.

» About. »

Les règlements maçonniques permettant de recevoir à la fois cinq « profanes », la Loge avait, jusqu'au dernier moment, réservé deux *sellettes* qui ne furent pas occupées. Les victimes désignées se refusèrent opiniâtrément au sacrifice.

Voici les réponses adressées par ces deux réfractaires, publicistes très-éminents, à leur persécuteur :

« Mon cher Monsieur,

» Vous m'avez mis à une rude épreuve et j'ai cru un moment que j'allais me laisser entraîner par ma sympathie pour vous et par votre ardeur de propagande. Réflexion faite, je tiens bon.

» J'ai toujours eu une grande répugnance à entrer dans une Société quelconque, soit privée, soit publique, même la plus estimable par son but ou sa composition. Cette répugnance n'a fait que croître avec l'âge, et puisque je résiste à vos instances, soyez sûr qu'elle est insurmontable.

» Je n'ai pas l'habitude des réunions, je m'y sens déplacé, mal à mon aise. Plus je vais en avant, plus j'aime l'isolement où j'ai toujours vécu, et ce n'est pas à mon âge et avec mon

---

(*) Le discours de Littré fut suivi d'une improvisation magistrale du F.·. L. Gambetta.

caractère qu'on change ses habitudes. Ne trouvez pas mauvais que je garde les miennes, et veuillez, en m'excusant, agréer l'assurance de mon estime et de ma cordiale sympathie.

» A. P. » (*)

—

« Monsieur,

» N'attribuez mon long retard à répondre à vos offres obligeantes qu'à l'hésitation d'un homme qui ne veut pas prendre une détermination grave sans avoir longtemps pesé le pour et le contre.

» Je me suis promis, le jour où j'ai mis le pied hors de l'Université, de n'être jamais d'aucune association, de ne posséder jamais aucun titre, de n'ambitionner jamais aucune place, de faire mon trou seul et de rester seul et libre. Je me suis tenu parole jusqu'à ce jour. M'engager dans la maçonnerie, ce serait changer ma vie du tout au tout; car, une fois la première brèche faite, tout l'édifice des résolutions premières ne tarderait pas à crouler. L'idée me viendrait peut-être d'être ou député, ou sénateur, ou académicien, ou vénérable, ou décoré, ou n'importe quoi tenant à quelque chose.

» Ce sont autant de liens dont on charge sa plume.

» Il me semble qu'un journaliste ne doit rien être que journaliste.

» Le public en a plus de confiance en lui. Il me croira davantage, quand je lui parlerai de la maçonnerie, si je n'y appartiens pas.

» C'est une grande force que de se tenir en dehors de tout.

» Je vous prie d'agréer, Monsieur, avec l'expression de mes remerciements, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

» F. S. » (**)

(*) Salut, en passant, cher Sénateur. Vous voyez que je ne vous ai pas encore pardonné.

(**) Bonjour, cher maître. Vous aurez beau dire nous vous enverrons aussi, malgré vous, au Sénat.

Voici maintenant le discours de Littré, fidèlement copié sur le manuscrit autographe :

« Messieurs,

» J'ai à exposer quels sont les devoirs de l'homme envers Dieu. Un sage de l'antiquité, qu'un roi interrogeait sur la notion de Dieu, lui demanda un délai qu'il prolongea de jour en jour, reculant ainsi une réponse qu'il ne se sentit jamais en mesure de donner. Ma réponse, à moi, ne tardera pas aussi longtemps; réponse que j'ai tort de dire mienne, car elle est celle d'une philosophie dont je suis disciple, et qui a élaboré pour moi, comme pour tous ceux qui voudront en user, le jugement à porter sur les doctrines de cause première et d'origine.

» Ceux qui connaissent la philosophie positive, ceux qui ont lu quelques pages venues de ma plume, savent d'avance ce que je vais dire, et n'attendent ni une affirmation ni une négation. Quoi donc! diront ceux, en bien plus grand nombre, à qui les principes de cette philosophie sont demeurés inconnus, est-il possible de n'affirmer ni de nier? Oui, cela est possible, et, à notre point de vue, cela est sage, cela est salutaire.

» Permettez-moi donc d'entrer dans le cœur de la question, non sans ménagement, mais sans réticence et avec la plénitude de la liberté philosophique.

» On a accusé la Franc-Maçonnerie de je ne sais quelles clandestines et mauvaises conspirations. Je lui en connais une dont je la loue sans réserve; c'est, au milieu des aigreurs ou des violences du fanatisme, la conspiration de la tolérance.

» Il est clair que la question proposée, remise à la doctrine que je nomme positive, va changer d'aspect. Du moment que l'un des termes est reculé dans les régions inaccessibles à notre intelligence, et que l'autre subsiste, vu que l'homme est un être essentiellement relatif, il reste à déterminer où sont placées les relations souveraines qui décident de la destinée morale.

» La notion des dieux ou de Dieu nous vient des anciens temps. Ce que les hommes ont pensé là-dessus dans les époques pré-historiques, nous ne le savons; mais les livres primitifs,

ceux qui contiennent ou les plus vieilles annales, ou les plus vieux préceptes, ou les chants les plus vieux, sont consacrés à informer les hommes de la grande et mystérieuse souveraineté qui les gouverne.

» En se simplifiant et s'épurant de plus en plus, cette notion est arrivée jusqu'à nous, et aujourd'hui elle s'impose aux intelligences sous deux formes, l'une historique, l'autre philosophique. Sous la forme historique, Dieu a parlé aux hommes, il s'est révélé, c'est un fait. Sous la forme philosophique, le monde est un effet, un ouvrage ; il a une cause, un ouvrier.

» Que faut-il penser du fait historique ? La critique, qui pèse les documents et qui compare les cas semblables, a trouvé, en parcourant les annales de l'humanité, plusieurs révélations ; et, pour aucune, les témoignages qui la certifient ne lui ont paru, dans leur antique innocence, capables de contrebalancer la doctrine expérimentale de la stabilité des lois naturelles. Une révélation est un miracle; or, il n'est pas de science qui, dans le domaine qu'elle cultive, reçoive le miracle; ni l'astronomie dans les cieux, ni la physique sur la terre, ni la chimie dans les combinaisons élémentaires, ni la biologie dans les phénomènes vitaux. Non pas qu'aucune science le nie en principe; mais aucune ne l'a jamais rencontré en fait.

» De rechef, que faut-il penser, quittant l'ordre historique pour l'ordre philosophique, de la notion de cause première, de causalité suprême ? Aucune science ne nie une cause première, n'ayant jamais rien rencontré qui la lui démentît; mais aucune ne l'affirme, n'ayant jamais rien rencontré qui la lui montrât. Toute science est enfermée dans le relatif ; partout on arrive à des existences et à des lois irréductibles, dont on ne connaît pas l'essence. On ne nie pas qu'une cause ultérieure ne soit derrière ; mais on n'a jamais passé de l'autre côté. L'expérience n'y atteignant pas, chaque science, quelque créance qu'un savant en particulier puisse accorder au fait historique ou au dogme philosophique, chaque science, dis-je, se refuse à introduire, dans l'enchaînement des lois et des théories qui lui sont propres, rien qui soit emprunté à la conception d'une causalité première. Cela est toujours laissé à la théologie et à la métaphysique.

» A ce point, chacun voit, et j'ai à peine besoin de l'indiquer, ce qu'a fait la philosophie positive. Ces absences d'affirmation et de négation, fragmentaires, il est vrai, et que personne n'avait songé à réunir, elle les a rangées en un ordre hiérarchique; et, quand elle les eut tenues ainsi sous son regard, dans leur ensemble, qui embrasse la connaissance du monde, de l'homme et des sociétés, elle a énoncé que sa doctrine totale, résultant de leurs doctrines partielles, n'affirmait rien, ne niait rien sur une cause première et sur un surnaturel; mais elle a déclaré en même temps que cette doctrine, par cela même qu'elle est totale, exclut rigoureusement de la trame des choses une cause première, qui ne se montre plus, si elle s'est jamais montrée, et un surnaturel qui fuit devant l'observation sérieuse et précise.

» Quoi que je fasse, je ne peux, tel que je suis, me mouvoir dans le cercle de la question qui m'est proposée, sans m'appuyer sur les dogmes essentiels de la philosophie positive. Depuis près de quarante ans, je la prends pour guide de mon intelligence et de ma conduite. Vous me pardonnerez donc mon langage convaincu; mais ce que vous ne me pardonneriez pas, ce que je ne me pardonnerais pas non plus, ce serait de ne pas rappeler le nom d'Auguste Comte, qui a inauguré lemouvement philosophique positif. La reconnaissance, d'accord en ceci avec la vraie sagesse et la saine ambition, veut que le disciple ne se montre que derrière le maître.

» Entre les mains de la philosophie positive, la notion de cause suprême se transforme, et, d'absolue qu'elle était, devient relative. Mais cette transformation ne change rien à l'ordre de nos devoirs et à leur rapport. Ils restent aussi liés à la conception substituée qu'ils l'étaient à la conception primitive. Le mode de penser que suit cette philosophie l'oblige à reconnaître que les opinions qui ont dirigé le monde jusqu'à nos jours ont été, en somme, hautement favorables à l'évolution morale de l'humanité; mais le même mode de penser l'oblige à reconnaître, par connexité historique, que le régime scientifique ajoute une nouvelle force à cette impulsion, et que nos devoirs y gagnent en affermissement et en étendue.

» Les faire dépendre de ce que l'on ne connaît point, comme

il fallut dans les différentes périodes de l'humanité, est efficace, tant que l'on croit connaître. Mais, dès que cette croyance faiblit, tout ce qui s'y rattache faiblit aussi. Alors, dans cet état des intelligences et des cœurs, qui est celui de beaucoup parmi les hommes de notre temps, où chercher la règle des devoirs, si ce n'est dans la règle des choses? Et où apprendre la règle des choses, si ce n'est dans les sciences expérimentales, positives, qui nous enseignent ce qu'est l'univers et ses lois, je veux dire la portion d'univers et de lois qui nous est accessible?

» Les choses nous parleront sévèrement, sans doute, selon leur nature rigide et indifférente. Mais elles ne nous laisseront pas ignorer ce qui nous concerne, et elles nous diront en quoi elles nous seront obéissantes, et en quoi elles nous opposeront une résistance insurmontable. C'est une des plus précieuses instructions que nous puissions recevoir.

» Un mot sur les choses. Nous sommes placés dans une nébuleuse composée de millions de soleils. Le nôtre, même avec son cortége, y occupe un très-petit coin. Un coin plus petit encore est tenu par la terre qui nous porte. Sur cette terre, à un certain moment de sa durée, la vie apparut en mille formes, toutes enchaînées par une série de types, depuis le végétal jusqu'au vertébré le plus compliqué. Au sein de cette vie, à un moment différent de la production des organismes plus simples, l'homme, sans que, jusqu'aujourd'hui, on ait rien que des hypothèses sur son origine, comme au reste sur celle des autres animaux et des végétaux, l'homme, dis-je, vint prendre sa place aux rayons du soleil et sa part aux fruits de la terre.

» Un être ainsi lié à toute sorte d'existences et assujéti à un mode organique qu'il partage avec les autres habitants de la planète n'est point un être abandonné. Seulement, les rapports qui le maintiennent et le dirigent ne se découvrent, sauf en ce qu'ils ont d'élémentaire et de spontané, qu'avec lenteur et par le travail assidu. Les devoirs découlent de ce qu'il est, en tant que créature appartenant à un ensemble. Là est la force vive qui les fait prévaloir à travers toutes les mutations sociales et malgré tous les assauts. Elle a été revêtue de bien des noms et de bien des formes, tant qu'on la connut mal : mais cela ne l'a point

empêchée d'être toujours la même et toujours présente, et d'imprimer à son œuvre le caractère de la continuité et du développement.

» Il importe d'indiquer quelques linéaments très-généraux de cette réaction du monde sur l'homme, laquelle, de plus en plus, détermine la vie collective et individuelle.

» Le monde, désormais, est ouvert devant nous, ciel et terre. Une curiosité active, que rien n'arrête plus, nous porte à le sonder dans ses lointains, dans ses profondeurs, dans son passé. En même temps, la nécessité impérieuse nous force à lui demander, non-seulement notre pain quotidien, mais encore une multitude de satisfactions qui se perfectionnent tous les jours. Étude et travail, savoir et exploitation, voilà les deux grandes directions où nous sommes engagés, sans pouvoir ni vouloir rebrousser chemin.

» Une autre face du monde, je veux dire une autre face de ces choses que nous ne faisons pas, mais qui nous font, se montre dans le groupement des sociétés et le dynamisme qui les travaille. Il s'est trouvé que des annales, recueillies d'abord sans aucune vue d'assurer la continuité de l'Histoire, ont fourni des documents qui révèlent le développement social, le progrès des civilisations et l'idée de l'humanité. Tandis que les chrétiens damnent leurs aïeux païens, et que les révolutionnaires méprisent leurs aïeux chrétiens, une reconnaissance plus éclairée et meilleure embrasse tout le passé humain. Rien n'est à scinder dans l'immense héritage qui nous a été transmis. Il n'est point de piété profonde pour les ancêtres, ni de souci sérieux pour les descendants, quand des préjugés dogmatiques classent les hommes, non selon leurs services, mais selon leurs croyances.

» Si, d'un côté, ce que les lois naturelles ont de modifiable excite l'activité de l'homme, par le profit qu'il tire de ces modifications, de l'autre, ce qu'elles ont d'immuable, pleinement reconnu, lui enseigne la résignation consciente et voulue, grande vertu pour un être aussi chétif et aussi assailli. Le juste balancement entre l'activité et la résignation est l'attribut de la conception positive du monde.

» L'extension de la tolérance, non pas seulement de cette

tolérance passive qui se contente de souffrir les autres, mais de cette tolérance active qui rend pleine justice à toutes les forces sociales dans le passé, cette extension grandiose est due à la philosophie positive montrant que l'évolution humaine est un enchaînement sans solution de continuité. Et cela n'a pu être conçu et ratifié que, parce que, dans toutes les constructions intellectuelles et morales, un contingent a toujours été fourni, sans que nous en eussions conscience, par l'ensemble des conditions qui nous régissent au dehors et au dedans ; contingent d'autant plus petit que cet ensemble est moins connu, d'autant plus considérable que cet ensemble est connu davantage.

» C'est en cette sorte que l'évolution morale est si étroitement liée à l'évolution scientifique. Le fait a été nié par plusieurs, qui, arguant, ce qui est vrai, que savoir et moralité sont choses distinctes, n'ont voulu voir qu'une simple coïncidence dans le rapport dont l'histoire témoigne entre ces deux développements. La vérité est que l'homme ne pénètre avant dans les devoirs réels qu'à mesure qu'il écarte davantage les faux milieux que la nature a mis autour de lui.

» Ces faux milieux (l'expression est du fabuliste) sont partout. Ils courbent le bâton mis dans l'eau, *que la raison redresse*, dit au même endroit La Fontaine. Ils nous montrent obstinément le soleil se levant à l'orient et se couchant à l'occident. Soyez-en sûrs, il n'y a pas moins de faux milieux dans l'ordre moral que dans l'ordre physique, nous imposant certains devoirs imaginaires ou mauvais et nous masquant d'autres devoirs réels et salutaires. Ainsi le veulent les combinaisons entre les choses et notre sensibilité.

» Quiconque déclare avec fermeté qu'il n'est ni déiste ni athée fait aveu de son ignorance sur l'origine des choses et sur leur fin, et en même temps il humilie toute superbe. Aucune humilité ne peut être assez profonde devant l'immensité de temps, d'espace et de substance qui s'offre à notre regard et à notre esprit, devant nous et derrière nous. En présence de ces horizons lointains découverts par la science, je n'hésite pas à répéter les fortes paroles de Bossuet qui, ravi dans une contemplation illimitée, bien que tout autre, s'écriait : taisez-vous, mes pensées !

» La sanction non plus ne fait pas défaut. Comment en pourrait-il être autrement, puisque la règle morale émane de cela même qui constitue notre vie individuelle et collective? Et comment celui qui la viole ne se trouverait-il pas exposé à toutes sortes de punitions? Mais, comme ces punitions visibles n'atteignent pas tous les coupables, et que des maux semblables à des punitions frappent des innocents, il faut s'élever plus haut et arriver au tribunal du juge qui condamne et qui absout. Ce juge est la conscience. Elle résulte de la somme de règles morales que chaque civilisation, chaque époque fait prévaloir dans les milieux sociaux. Elle est nécessairement transformable et perfectible. Mais, à chaque étape, elle exerce sur les hommes une action puissante. Elle ne manque son efficacité que sur quelques organisations malheureuses, qui, d'ailleurs, ne sont pas moins réfractaires à la doctrine des peines et des récompenses après la mort, comme le montrent et le passé et le présent. Que si l'on demande davantage, c'est-à-dire une pénalité effective après que l'homme a subi le trépas, nous n'avons rien à répondre, rien à nier, rien à affirmer, ignorant absolument et ce qui est après le tombeau et ce qui est avant la vie; mais nous constatons que la conscience, développée selon le degré de culture collective et individuelle, est l'œil vigilant toujours ouvert, même sur les actes les plus secrets.

» Homère représente les vieillards troyens assis aux portes Scées, pendant que les guerriers vaillants soutiennent le poids du combat, et il les compare, s'entretenant des prouesses passées, à des cigales oisives dont la voix grêle résonne dans la forêt touffue. En effet, les vieillards, touchant au terme de la carrière, se reposent; leur voix faible ne se fait pas entendre au loin, et ils laissent aux jeunes les grands travaux et les vastes pensées. Mais, quand l'inévitable vieillir ne les a pas trop atteints et qu'ils gardent, sinon le feu, du moins la lumière, alors il leur reste, pour les accompagner jusqu'au bout, la satisfaction de prêter leur parole et leur expérience à ce qui peut être utile; satisfaction d'autant mieux ressentie qu'il ne s'y mêle plus d'autre souci que celui qui occupait le vieillard de La Fontaine. »



TOUT AU FOND DU GRENIER.

Le Toqué. — Voyons, Babylas, ta description du *Musée*. (*)

Babylas. — La voici : mais, je vous en prie, ne dormez pas avant la fin.

Un réduit un peu sombre, couleur de tabac. Rideaux rougeâtres, meubles en vieux chêne et poirier noirci. Fauteuils bizarres, mais incommodes, recouverts de velours vert râpé ou de tapisseries plus ou moins anciennes.

Le Toqué. — Merci pour le *plus*, Babylas.

Babylas. — En face de la cheminée, au centre d'un grand diable de panneau qu'on a eu bien de la peine à

(*) !!! (*Note du Toqué.*)

garnir, deux femmes nues, très-appétissantes. L'une, debout, puise de l'eau dans une fontaine; l'autre, assise sur le gazon, tient une flûte. Auprès de cette muse, deux cavaliers, élégamment vêtus, se préparent à chanter et se donnent le *la*. Dans le fond, de grands arbres; à droite, un troupeau conduit par un berger. Ciel superbe.

Le Toqué. — Le Paradis terrestre, comme dit « la Lorraine ». C'est une bonne vieille copie du *Concert champêtre* du Giorgione.

Babylas. — Au-dessus du Paradis, un énorme plat de vieux Rouen, « à la Corne », entre deux potiches cotelées de Delft gros bleu.

A droite et à gauche, deux Ostade, de forme ovale, plus ou moins authentiques...

Le Toqué. — « Plus! » Babylas.

Babylas. — *Joueurs de boule* et *Bal rustique*, surmontés chacun d'une demi-couronne d'assiettes, en faïence de Hollande, représentant les *Sacrements*.

Le Toqué. — En voici une dont je te fais hommage, Babylas. C'est *la Confession*.

Babylas. — Croyez-vous, patron, que l'on ait jamais mangé la soupe dans de pareilles assiettes?

Le Toqué. — J'en doute et, pour ma part, je n'y trouverais aucun plaisir.

Babylas - Au-dessus des *Sacrements*, deux grands Delft polychromes: l'un à six compartiments de bouquets encadrant une corbeille de fleurs; l'autre semé de fleurs et d'oiseaux.



Sous le Giorgione, une guirlande de six pièces : *la Forge de Vulcain au bord de la mer,* plat italien du XVIe siècle, à quatre personnages, flanqué de deux plaques....

Le Toqué. — ... de fabrication moderne, avouons-le, Babylas. Ce sont les seules nouveautés *volontairement* admises au Grenier. Mais il n'en rougit pas. Bourg-la-Reine n'a rien produit qui puisse mieux supporter le voisinage dangereux de nos vieilleries. Et même, il faut bien en convenir, ces paysans qui jouent avec leurs chèvres dans un paysage rutilant, ont une autre tournure que leurs voisins qui se promènent sous les grands arbres, assez monotones, de la vieille fabrique de Castelli.

Babylas. — A chaque extrémité du panneau, deux gouaches, de 1615, sur vélin : *Un Campement de Bohémiens* et des *Cavaliers au repos* — paysages fuyants sous un ciel très-léger; au-dessus de chaque gouache, une corbeille de Strasbourg : bouquet de roses et *marli* à jours; comme cache-clous, deux grands plats bleus de Savone.

Le Toqué. — Aimes-tu le vieux vin d'Espagne, Babylas ?

Babylas. — Passionnément, patron. En auriez-vous sous la main quelque bouteille ?

Le Toqué. — Il y en avait de fameux dans le château périgourdin d'où ces gouaches m'ont été rapportées par mon ami de Marcillac. Un jour qu'il visitait ses caves, en compagnie de son architecte, pour quelques menues

réparations, une cloison sonna le creux et, derrière une porte murée depuis plus de cent ans, sur le sable fin d'un petit caveau, ignoré de plusieurs générations, on découvrit...

Babylas. — Un trésor ?

Le Toqué. — Mieux que cela! Cinquante bouteilles de vin d'Alicante, au long col, à la panse rebondie, comme celles des déjeûners de chasse de Van Loo. Quel nectar, Babylas !

Babylas. — Digne apparemment d'être versé à Jupiter par cette *Léda* qu'il caresse au coin de la cheminée, ou par la *Vénus Anadyomène* qui lui sert de pendant : deux belles épreuves de Saint-Aubin, d'après Véronèse et Titien, l'une aux armes d'Orléans et l'autre avant la Coquille. La Léda, enguirlandée de neuf pièces : un grand plat de Savone en camaieu bleu — des amours Watteau se jouant autour du char de Vénus traîné par une licorne; deux Delft bleus, deux paysages de Castelli, deux danseuses en faïence de Naples polychrome, deux assiettes de Rouen « au Carquois » et, dans son vieux cadre sculpté, un émail « biblique » du XVIIe siècle.

Le Toqué. — Quel pot-pourri, Babylas !

Babylas. — Le tout surmontant une tablette où deux bergers enrubannés, en faïence Lorraine, caquettent, entre un vase indigo du XVIe siècle et un broc hollandais dont le couvercle, prodigieusement inconvenant, rappelle la Léda.

Au-dessus de Vénus, le pendant du Savone : des amours voltigeant sous de grands arbres; au-dessous,

un second émail biblique ; puis une tablette portant, entre deux sabots de vieux Rouen polychrome, un grand pot de *Creussen*, daté de 1687, autour duquel se promènent gravement les douze Apôtres.

Le Toqué. — Demande-leur, Babylas, du tabac de caporal et permets-moi de bourrer une forte pipe... Bien. Me voilà prêt aux plus grands efforts de patience. Continue, si tu l'oses !

Babylas. — *Item* : Une cheminée recouverte d'une vieille tapisserie lorraine trouvée aux environs du Rupt de Mad. Si le grand plat bleu du Japon qui occupe le milieu de la glace....

Le Toqué. — Trois belles dames, cueillant des fleurs dans un jardin ; *marli* quadrillé d'une extrême finesse !

Babylas. — Si ce plat — très-fin — et le septième Sacrement qui le surmonte, en cache-clou, se décrochent un jour sous le plumeau de « la Lorraine », ils viendront se briser sur une coupe, assez insignifiante, accostée de deux groupes d'enfants, l'un portant l'autre, en vieux bronze d'une très-belle patine, d'après Clodion.

Le mal ne serait pas grand....

Le Toqué. — Malheureux ! tu ne sais donc pas que j'ai cherché dix ans cette septième assiette qui manquait à notre collection.

Babylas. — Mais je serais inconsolable si les trois Japonaises se laissaient tomber sur ces petits *Amours* si finement modelés en faïence par Robert, de Marseille, l'un porté par un aigle, et l'autre par une écrevisse qui lui pince les doigts.

Le Toqué. — Inconsolable est le mot, Babylas. Tu me fais frémir. Briend raffole de *l'Amour à l'aigle* et ne voulait plus s'en séparer, après l'avoir copié. L'eau-forte nous en donne le galbe et les contours élégants — mais — la couleur! As-tu jamais vu, Babylas, des tons de chair plus vrais, plus délicatement nuancés, plus....

Babylas. — Calmez-vous, patron, et passons, s'il vous plaît, au troisième panneau.

Item : En face des fenêtres, deux grandes armoires, très-profondes, en chêne brun, enjolivées à l'extérieur de faïences diverses, et bondées de bouquins.

Le Toqué. — Les plus beaux devant....

Babylas. — Et les plus laids derrière, nous savons cela. On en pourrait citer une centaine....

Le Toqué. — Une douzaine seulement pour aujourd'hui, Babylas. Je te donnerai, par testament olographe, ceux que tu vas choisir. Mais...

Babylas. — Il y a un « mais ».

Le Toqué. — Mais je ne te concède qu'un seul rayon.

Babylas. — Vous m'embarrassez fort. Douze seulement, dites-vous?

Le Toqué. — Pas un de plus.

Babylas. — Eh bien! je demande à réfléchir.

Le Toqué. — Refusé, Babylas. Tiens, je vais t'aider. Il y a un peu de tout sur la troisième tablette de l'armoire de gauche. Veux-tu d'abord un « incunable »?





Alfred Friend sc.
Imp. A. Salmon

Babylas. — Je prends ce vieux *Pogge*, in-folio, *broché*, sans date, réclames ni signatures, imprimé à Venise vers 1470. Ses majuscules peintes en rouge m'amusent, et c'est une lecture très-désopilante pour les jours mélancoliques. J'ai toujours supposé que quelque abbé peu scrupuleux l'avait jadis fait relier à la suite d'un livre d'église dont l'ampleur aura sauvé les marges du vieux conteur.

Le Toqué. — Passons au XVIe siècle. Cinq volumes à choisir : deux de vers, deux de prose et un livre d'images. Cela te va-t-il ?

Babylas. — Il le faut bien. Voyons : Commines, Rabelais, Montaigne....

Le Toqué. — *Deux* prosateurs seulement, Babylas.

Babylas. — Eh bien, je prends le *Commines*, in-folio, de 1525, en vieux maroquin citron, et, dussiez-vous en rire, ce petit *Rabelais*, — soi-disant imprimé en 1558, à Lyon, par Jean Martin, — parce que je n'en connais pas de plus portatif, et que sa reliure, par Duru, est d'une souplesse parfaite. J'y joindrai ce *Clément Marot*, par Jean de Tournes, — 1553, en lettres rondes, — si commode à lire et si agréable à mettre en poche, habillé par le même Duru à la mode du XVIe siècle, et, ma foi, — moquez-vous encore de moi si vous voulez — ce *Joachim Du Bellay*, presque non rogné, donné à Rouen, en 1592, par George L'Oyselet. Je connais un toqué qui ferait casser sa reliure, toute fraîche qu'elle est, pour le faire rhabiller par maître Trautz; mais je saurai me contenter de sa robe bleue,

agrémentée de filets courbes, par ce brave Muller qui n'a rien fait de mieux.

Et puisque vous m'accordez un livre d'images, je choisis, ne vous en déplaise, les *Vrais Pourtraicts* des illustres protestants, gravés sur bois, avec les « descriptions de leur vie et de leurs faits plus mémorables », traduites du latin de Th. de Besze par Simon Goulard.

J'ai remarqué que ce petit in-4°, imprimé à Genève en 1581, était relié sur brochure en maroquin Lavallière par Thibaron.

Le Toqué. — Ce dernier choix n'est pas mauvais, Babylas. L'exemplaire d'Ambroise Firmin-Didot, que son catalogue qualifie de « précieux », était loin de valoir celui-ci. Voyons, encore six volumes.

Babylas. — Quel bizarre caprice! Mais, dites-moi, puis-je compter deux tomes pour *un* volume seulement?

Le Toqué. — Tu me triches, Babylas.

Babylas. — Vous consentez. Donc, prenons, pour un volume chacun, ce *Racine* de 1697, ce *Boileau* de 1701, ce *Télémaque* de 1717, tous les trois in-12, de belle taille et d'un beau bleu. Un peu de rouge, maintenant : les *Contes de La Fontaine*, des Fermiers-Généraux, premier tirage, témoins — un Derome très-fin — cela fait quatre; *les Cris de Paris*, par Bouchardon, 1737-1746, exemplaire splendide des cinq séries complètes, la cinquième avant les numéros. Nous sommes à onze, et il me reste un bouquin à choisir. Pour celui-là, patron, me donnez-vous le temps de la réflexion?

Le Toqué. — Soit, j'y consens. As-tu fait le compte de nos vieilles reliures, Babylas ?

Babylas. — Deux cents environ, moitié en maroquin et moitié en veau fauve : autant à peu près, de chaque espèce, en reliures modernes. Parmi les anciennes (sans parler du XVIe siècle, pour lequel nous n'avons pas d'indications), un bon nombre par Boyet, Du Seuil, Padeloup, Dubuisson, Derome. Quant aux habits modernes, voici, par ordre alphabétique, les noms de tailleurs que je me suis amusé à recueillir :

Bauzonnet et Trautz-Bauzonnet.
Bozerian.
Brany.
Capé.
Cuzin.
David.
Duru.
Gaillard.
Guédon.
Hardy.
Hering et Muller.
Ihrig.
Kœhler.
Lortic.
Niédrée et veuve Niédrée.
Petit (R.).
Petit, successeur de Simier.
Purgold.
Renhoës.
Reymann.
Simier.
Thibaron-Échaubard.
Thompson.
Thouvenin.
Tripon.
Vogel.

LE TOQUÉ. — Combien de Bauzonnet, Babylas?

BABYLAS. — Dix-huit seulement, et dix-sept Duru.

LE TOQUÉ. — Hélas! nous en aurions davantage sans cette gueuse de céramique. Les plus beaux sont partis! Tiens, ma pipe est éteinte et je me sens morose. Nous reviendrons un autre jour à nos bouquins.

BABYLAS. — En attendant, j'achève rapidement mon croquis.

Item : Entre les fenètres, une glace Louis XVI, en bois sculpté et doré...

LE TOQUÉ. — Et d'une finesse remarquable, mais qui n'est pas à sa place...

BABYLAS. — Mais qui n'est pas à sa place, décore les battants d'une armoire cachée dans le mur et remplie de livres et de faïences qui n'ont pas encore obtenu les honneurs de l'exhibition. Ce sont des prisonniers destinés aux échanges. Dans cette glace se mire un buste en bronze de Voltaire, qui se prélasse entre les deux bibliothèques, entouré d'une couronne éclatante de vieux Japons, décorés en bleu, rouge et or. Au-dessous, une coupe d'Urbino étincelle de toutes les couleurs du prisme.

LE TOQUÉ. — Note, en passant, Babylas, ce point essentiel : les « Japons » dorés et les « Italiens » à reflets doivent toujours s'accrocher en face des fenètres. Si tu les places de côté, tout l'effet est perdu.

BABYLAS. — Le Voltaire, de grandeur naturelle, est la

reproduction, par Barbedienne, du fameux marbre du foyer de la Comédie-Française.

Une inscription gravée sur le socle rappelle certaine soirée, chère aux Francs-Maçons, qui ont offert ce « testimonial » à un habitant du Grenier, avec un portrait sur émail du Frère Littré.





ENCORE (*) LA « CLÉMENTE-AMITIÉ ».

UNE indisposition douloureuse ne permit pas au Frère Littré d'assister à la fête anniversaire de sa réception.

« La maladie, nous écrivait-il, est un cas de force majeure. Il n'a fallu rien de moins pour m'empêcher d'être fidèle au rendez-vous que vous m'aviez donné et que j'avais accepté. Exprimez à l'assemblée, je vous prie, tout le chagrin que je ressens de ce contre-temps.

» Mais ma présence physique n'est pas l'essentiel. Ce qui l'est, c'est ma présence morale. En effet, je serai moralement présent par le discours que j'ai écrit pour cette journée et que vous voulez bien vous charger de lire. Je vous serre la main.

» E. LITTRÉ. »

Un exposé lumineux, par le F∴ Wyrouboff, du projet d'une École à fonder pour l'enseignement des

(*) Cet « encore » est de Babylas, qui ne mord pas à la Philosophie positive. (*Note du Toqué.*)

sciences positives, école entièrement nouvelle par son but, par son programme et par son organisation ; une chaleureuse improvisation du F.·. Jules Ferry en l'honneur de la Maçonnerie ; quatre sonnets du F.·. Auguste Creissels ; et enfin une causerie très-aimable du F.·. Crémieux : tel fut, après la substantielle étude de Littré, le menu de la fête offerte à ses admirateurs.

Les Tendresses viriles : c'est le titre du recueil dont Creissels nous donnait la primeur. Le livre presque tout entier de la main de l'auteur, accompagnant l'imprimé sur papier de Chine, n'est pas la moindre perle du Grenier : *dulce decus meum*.

Voici les quatre sonnets, lus par le poète, d'une voix grave et pénétrante, aux invités de la « Clémente-Amitié » :

LE CHÊNE.

L'arbre géant se plaît, loin des murs citadins,
Sur les rocs où le vent du Nord souffle avec force.
Sa verte chevelure et sa rugueuse écorce
Languiraient au zéphyr des paisibles jardins.

Quand, le front dans les cieux, les pieds sur les gradins,
Il présente à l'abîme un large et rude torse,
Il ne regrette rien, car il a fait divorce
Avec la fange humaine et les plaisirs mondains.

Que l'orage l'attaque et passe sur sa tête,
En jetant soufre et feu, l'éclair de la tempête
Ne fait qu'illuminer l'inflexible lutteur.

La foudre peut l'abattre ; il l'attend sans faiblesse.
Ainsi l'homme au grand cœur rêve cette noblesse
D'être, s'il est vaincu, frappé sur la hauteur.

A L'AUTEUR DU GROUPE : « *LE DÉPART* ».

Rude, — quel nom choisi pour tailler dans la pierre,
Le granit ou le marbre, un groupe de titans ! —
Ton *Départ* fait frémir, car ces grands combattants
Marchent contre l'Europe, en lui criant : « Arrière ! »

Il n'est mont ni rempart, précipice ou rivière
Qui les puisse arrêter ; ils vont, drapeaux flottants,
Humant la poudre, au bruit des clairons éclatants,
Qui font des fiers chevaux se dresser la crinière.

Au-dessus de leur tête, en un vol irrité,
S'élance, glaive au poing, la fille Liberté,
Sein gonflé, cuisse nue, indomptable et farouche.

Un souffle d'ouragan semble la diriger,
Et, dans les chants de mort qui sortent de sa bouche,
On entend sangloter la patrie en danger.

LES BŒUFS.

Sous le joug accouplés, l'œil morne, le front bas,
Ils suivaient sur la glace une étroite chaussée,
Tandis que, de sa main brutale et courroucée,
Le maître les frappait pour le moindre faux pas.

Hommes, chair à canon, et bœufs, chair à repas,
Vous accusez le sort, bétail, foule insensée,
Quand le bœuf a la corne et l'homme la pensée !
Qui ne conquiert ses droits, ne les mérite pas.

Sachez-le bien ; vos maux sont les fruits de vos fautes.
Levez la face au ciel, tenez vos armes hautes,
Et, sans peur des tyrans, regardez l'horizon.

Mais, tremblants, résignés, vaincus par lassitude,
Quand Dieu dit : « Liberté ! » vous dites : « Servitude ! »
Soyez flétris : Césars et bouchers ont raison.

LA MOISSON.

Dans les rangs des épis couvrant la plaine vaste
Du domaine éternel où vit l'humanité,
Je dois tomber obscur, car j'ai vécu sans faste,
Et je vois le faucheur venir de mon côté.

Couchant le fier pavot avec le bluet chaste
Parmi les tiges d'or et les grains de l'été,
La mort semble montrer, dans ce riant contraste,
La douce vierge et l'homme en sa virilité.

Le faucheur suit la ligne où la gerbe est tombée.
Encore un tour de bras, encore une enjambée,
Ce sera fait de nous. En serais-tu troublé,

Mon cœur ? Sachons finir sans plainte et sans murmure;
Quand le tranchant du fer coupe la moisson mûre,
Heureux est l'humble épi qui meurt chargé de blé.





ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ.

UNE BONNE FORTUNE.

OYEZ donc, voisin, s'il y aurait quelque chose de passable dans ce tas de bouquins. — Volontiers, chère voisine. »

Ma voisine collectionne des médailles et des coquilles ; mon voisin G. L***, qui partage sa double toquade, fait en outre provision d'autographes et de curiosités préhistoriques.

Leur grenier touche au mien. Babylas abuse souvent de la parfaite obligeance de mes vieux amis, aussi

savants que modestes, et je le soupçonne de farfouiller dans leurs autographes....

Babylas. — Et pourquoi pas, si j'en ai obtenu la permission?

Le Toqué. — Sais-tu ce que je trouvai dans ce tas de bouquins de ma voisine?

Babylas, *d'un ton sec.* — Quand vous me l'aurez dit, je le saurai.

Le Toqué. — Le matin même, un jeune bibliophile, très-instruit, très-passionné, grand connaisseur — et fort riche — ce qui ne gâte rien, m'avait fait voir, entr'autres perles d'une collection qui n'admet plus que d'exquises raretés, un *Clément Marot* qu'il venait de se donner, — pour deux cents louis. On le croyait unique, et la Bibliothèque de la rue Richelieu avait tenté, pour l'obtenir par voie d'échange, une démarche inutile.

Babylas. — Le nom de l'acquéreur, s'il vous plaît?

Le Toqué. — Tu ne l'as pas deviné? Je vais te donner les deux premières lettres de son nom : R.o.

Babylas, *toujours piqué.* — Ro..xburghe?

Le Toqué. — Tu retardes, Babylas. C'est en 1812 que le marquis de Blandford paya cinquante-six mille francs le fameux *Décaméron* du duc de Roxburghe.

Si l'heureux propriétaire de l'introuvable *Marot* eût vécu en ces temps reculés, le *Boccace* de Wardarfer aurait

peut-être passé le détroit. Car deux ou trois mille livres sterling ne sont, pour un bibliophile de sa trempe, qu'une bagatelle, *a mere trifle*, comme disent les Anglais. Mais la mode a changé, et quand il envoie Morgand à Londres, les poches bourrées de banknotes, ce n'est pas, j'imagine, pour rapporter à l'avenue de Friedland des incunables italiens.

Je reviens aux bouquins de ma voisine. Il ne m'en restait plus qu'un à examiner. Quelle mine piteuse, Babylas, sous son vieil habit usé jusqu'à la corde et troué aux coudes — c'est-à-dire aux quatre coins. Un maroquin citron, pourtant, — dont la pluie, le soleil et la poussière n'avaient pas entièrement détruit la couleur.

BABYLAS. — Il y a toujours quelque chose sous les maroquins citron.

LE TOQUÉ. — J'ouvre le volume. Juge de mon ébahissement devant ce titre, rouge et noir, dont j'avais admiré le matin, sous une superbe reliure de Trautz, la gothique ordonnance!

Deux mots grecs d'abord : « *Agathê tuchê* ».

BABYLAS, *encore grognon*. — Vieille prononciation qui n'est plus admise.

LE TOQUÉ. — De mon temps, Babylas, c'est ainsi qu'on prononçait au collége. Vu la circonstance, on peut traduire :

Une bonne fortune.

Puis, en français :

LADOLE
SCENCE CLE
MENTINE.

Ce sont les oeuvres de CLE
MENT MAROT *nouvellement*
imprimees avecque plus de
soixãte nouvelles composi
tiõs, lesquelles jamais ne fu
rent Imprimees, cõme pour
rez veoir à la fin du livre

M.D.XXXV

On les vend à *Lyon* en la
maison de *Françoys Juste*
demourant devant nostre
Dame de Confort.

« Me faites-vous cadeau de celui-ci? » demandai-je à ma voisine?

« Bien volontiers, mon cher voisin.

— Vous avez tort. Savez-vous ce qu'il vaudrait s'il était plus haut et plus large de deux ou trois lignes? Une demi-douzaine, au moins, de vos plus belles médailles.

— Vous voulez rire. Deux ou trois mille francs, cet affreux bouquin!

— Parfaitement. On ne connaissait ce matin qu'un exemplaire de ce *Marot* : vous avez le second. »

Babylas. — J'en connais au moins un troisième.

Le Toqué. — Moi aussi : mais il n'est pas à vendre.

Babylas. — Et le numéro 2, qu'est-il devenu ?

Le Toqué. — Il n'a pas rencontré un second Ro..xburghe, paraît-il, et je crois qu'il est encore au pays des coquilles, des silex, des médailles...

Babylas. — Et des autographes. Vous verrez tout-à-l'heure si j'ai perdu mon temps à y « *farfouiller* ».





UN TREIZIÈME APOTRE.

BABYLAS. — Vous voyez, patron, un homme très-intrigué. C'est votre pot-à-tabac qui en est cause.

LE TOQUÉ. — Lequel, Babylas? nous en avons une demi-douzaine.

BABYLAS. — Le grand pot de *Creussen*, « aux Apôtres ». Figurez-vous que l'idée m'est venue de les compter. Il y en a treize.

LE TOQUÉ. — Quelle plaisanterie !

BABYLAS. — Comptez vous-même. Voici le bibelot.

LE TOQUÉ. — C'est pourtant vrai.

BABYLAS. — Cette découverte imprévue m'a jeté, comme vous pouvez croire, dans une terrible perplexité. Je n'avais jamais entendu parler que de douze apôtres : mais je n'étais pas bien sûr d'avoir exactement retenu

leurs noms. J'ai consulté immédiatement trois éditions du *Nouveau Testament* que j'ai trouvées là-haut :

1° La version latine de l'Imprimerie royale, 1649, deux volumes in-12, double réglure, maroquin bleu, doublé de maroquin rouge, par Boyet ;

2° La traduction française imprimée à Mons chez Gaspard Migeot, en 1667, édition originale, double réglure, 2 vol. in-12, maroquin rouge, reliure janséniste ancienne ;

3° Une autre traduction, éditée en 1677, chez Muguet, non moins réglée, vieille reliure en maroquin rouge, à la Du Seuil, 2 vol. in-12 de la bibliothèque des Religieux Solitaires de la forêt de Sénart.

LE TOQUÉ. — Tu abuses de ma patience, Babylas.

BABYLAS. — Et j'ai retrouvé sans variantes, dans ces trois éditions, une même liste des apôtres :

Pierre,
Jacques, fils de Zébédée,
Jean,
André,
Philippe,
Barthélemy,
Mathieu,
Thomas,
Jacques le Mineur,
Simon,
Jude,
Judas Iscariote.

Après quoi, j'ai vérifié de nouveau les noms inscrits sur ce vieux pot, au-dessus de chaque figure, et voici mon relevé :

Saint Pierre,
Saint André,
Saint Jacques Majeur,
Saint Jean,
Saint Philippe,
Saint Barthélemy,
Saint Gall,

LE TOQUÉ. — Saint Gall ! C'est inouï !

BABYLAS, *poursuivant* :

Saint Thomas,
Saint Mathieu,
Saint Jacques Mineur,
Saint Simon,
Saint Jude,

Cela fait douze. Et ne voulant pas déshonorer son œuvre par l'image du traître Judas, l'artiste, qui avait trop serré ses personnages, a imaginé un second saint Mathieu.

LE TOQUÉ. — Ce potier est un hérétique, Babylas. Il faut le livrer au bras séculier.

BABYLAS. — Il serait un peu tard. Je prends la liberté de vous rappeler que son grès est daté de 1687.

LE TOQUÉ. — Le second Mathieu est évidemment un simple remplissage. Mais saint Gall ! Saint Gall, treizième apôtre !

BABYLAS. — Il y a ici un mystère qui nécessite un éclaircissement. Il faut absolument que nous en ayons le cœur net. Existerait-il une version spéciale du *Nouveau Testament*, à l'usage des potiers de Creussen ?

LE TOQUÉ. — Encore une question à mettre au concours, Babylas. Que donnerons-nous en prix au gagnant ? Un bouquin ou une pièce de faïence ?

BABYLAS. — C'est une question théologique. Si je parviens à la résoudre, je m'offrirais assez volontiers votre *Imitation* de Curmer, en vélin blanc, ou votre

Introduction à la Vie dévote, en maroquin Lavallière, par Lortic, avec compartiments en maroquin vert et dorure à petits fers, de l'Imprimerie Royale, 1651 ; ou bien encore *les Confessions* de saint Augustin, Coignard, 1687, dans une délicieuse reliure janséniste de Boyet, en maroquin citron. A moins que vous n'aimiez mieux sacrifier, dans l'intérêt de la science, *les Caractères de l'honnête homme chrestien*, Paris, 1697, un maroquin rouge qui a l'air d'être sorti ce matin de l'atelier de Du Seuil ; *le Psautier de David*, habillé par le même ; *les Prières pour la Consécration d'un Évêque*, à la croix couronnée de Saint-Cyr ; *la Conduite chrestienne*, édition originale de 1675...

Le Toqué. — Babylas ! je vais me fâcher. Tes nomenclatures sont assommantes. C'est trop de maroquin, mon ami. Tu me rappelles la « tannerie » de La Bruyère.

Babylas. — Eh bien ! je choisis une faïence. Si vous me laissez faire, je sais bien où je la prendrai !

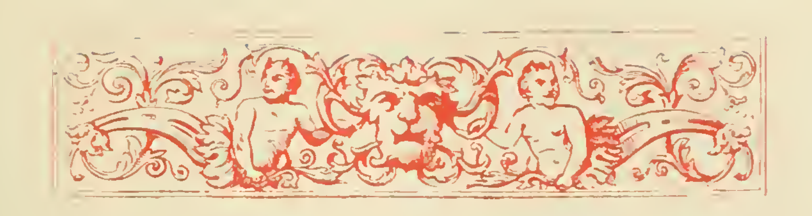
Le Toqué. — Dans le Dortoir, n'est-ce pas ? Refusé, Babylas. Tous les ornements de ce réduit, où j'ai réuni ce que j'ai de meilleur, ont leur place marquée, dans un ensemble que j'ai tâché de rendre harmonieux : c'est un concert de couleurs que troublerait la suppression d'une seule note.

Babylas. — Quoi, pas même une pauvre assiette ! Vous colleriez à sa place son fac-simile, par Danel. Celle-ci, par exemple ?



Le Toqué. — Ce vieux Rouen au *marli* quadrillé, avec son faisan doré, perché sur un arbuste fleuri, et causant avec un énorme papillon? Tu n'es pas dégoûté, Babylas. Mais ce treizième apôtre me préoccupe et si tu parviens à me l'expliquer, je te promets ton assiette.





LE CHEVALIER DE L'ÉPARGNE.

C'est un sobriquet. Le gentilhomme qui s'en affuble s'est ruiné au service des dames. Trouvant partout visage de bois, depuis sa débine, il se venge par des épîtres assez piquantes, adressées sous son nouveau nom aux ingrates qui ont oublié ses anciennes largesses.

Voici un échantillon de son style :

« Comment, Agrippine? Quel casuiste est-ce qui vous a depuis hier inculqué ce devot stile? Quelle mortification vous a si soudainement touché le cœur? Pour moy, quand je considère la lettre que vous m'avez envoyée ce matin, je ne sçay si je rêve où si je suis en mon bon sens. Le temps est saint, dites-vous maintenant? Vos voisines murmurent : vostre Mère et vostre Tante vous querelent jour et nuit, vostre sœur vous blâme à mon occasion, et puis venant aux remontrances vous me dites que je me pouvais bien imaginer que nos plaisirs ne

devaient pas être perdurables, et ensuite de cela vous me priez de ne plus prendre la peine de venir chez vous, et qu'il est bien raisonnable de donner quelque portion de votre vie à Dieu. Qu'est-ce cela Agrippine ? Le demon est-il devenu prêcheur ? Et quoy, après m'avoir succé tout le sang, rongé jusques aux os, et tiré la quinte essence de ma bourse, vous me tenez cet amoureux langage ? Hé, friponne que vous êtes, quand j'avais de quoy fournir aux excez de vos débauches et de vos gourmandises vous ne disiez pas que le temps fust saint, au contraire il étoit pêcheur, et lors il n'y avoit rien de plus muet que vos voisines, ny rien de plus complaisant que cette infâme tante, et cette diablesse fardée de sœur, lesquelles il me falloit toutes nourrir, et entretenir à grand frais pour vous posséder plus librement, etc., etc. »

Les lettres du Chevalier de l'Épargne font suite à « l'*Histoire facecieuse de l'Aventurier Buscon*, composée » en espagnol par don Francisco de Quevedo. »

L'édition originale de cette traduction, attribuée par Barbier au sieur de la Geneste, a paru chez Billaine en 1633. Celle-ci (un très-petit in-8°, maroquin rouge, par Niedrée) a été imprimée à Évreux en 1699, et se vendait à Paris chez Jean Musier.

Les gens du Roy ne paraissent pas avoir goûté cette publication ; Voici leur apostille :

« Je n'empêche pour le Roy l'impression de ce livre.

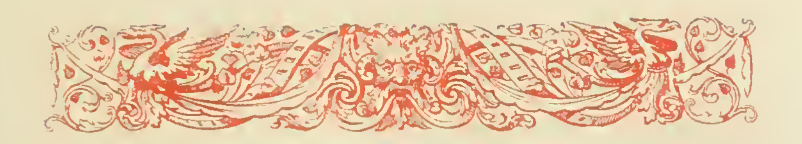
» Fait à Évreux, ce seizième mars 1699.

» Le Doulx. »

« Soit fait ainsi qu'il est conclu par le Procureur du Roy, ce » jour et an.

» Langlade. »





ENCORE (*) *UN DOCUMENT AUTHENTIQUE.*

(SUR L'ENVELOPPE)

« A Monsieur le Ministre de Linstruction
» a Neuilly ou a paris
» directement très pressé. »

(EN MARGE DE LA LETTRE)

« PLANÈS Etienne Martin de la commune de St-Jullien
canton d'Olargues arrondissement de St-Pons
département de Lhérault. »

A Neuilly le 6 juin 1843.

» A son Exelence Monseigr le ministre de l'Instruction.

» Monsieur le Ministre,

» Pardonnès-moi si je prend la Liberté de vous écrire pour vous donner la connaissance que je me suis disposé de venir à paris pour présenter un petit livre à sa majesté le roi des

(*) Cet « encore » est du Patron. (*Note de Babylas.*)

Français, à la famille Royalle a vous M^rs nos ministres, à M^rs nos pairs, et aux M^rs nos députés supérieurs de notre sage Gouvernement.

» Ce petit livre renferme le sacre de sa majesté philippe premier Roi des françois en qualité du Roi très Chrétien fils ainé de notre Sainte Eglise, une prière de Conservation pour la famille Royalle, l'Elévation du Buste du Christ au dessus de Tuilleries, accompagne d'un grand fanal qui éclérera pendant la nuit presque tout paris. Je demande pour M^rs nos Ministres, nos députés supérieurs de notre sage Gouvernement, M^rs nos pairs et M^rs nos maréchaux de camp de france une belle décoration à Gratuit à sa majesté le Roi des françois, qu'elle est appliquée dans le Genre dans mon livre, cette décoration que je demande pour vous sera pour vous de la plus haute considération.

» Monsieur le Ministre J'ai déposé mon petit livre accompagné d'une lettre à la boite aux lettres de Neuilly le haut, boite pour déposer les lettres de la commune et autres, je avez adresse mon livre et ma lettre sous enveloppe, non des bandes. à M. Soul notre ancien maréchal Je crois qui ne l'a point Reçeu Je vous prie M^r le Ministre de la demandé à sa majesté le Roi à Mr Soul, à Messieurs nos députés supérieurs de notre sage Gouvernement et autres administrations dont sont envoyées les lettres mal adressées pour être vérifiées. Si vous avez le bonheur de vous en emparer je vous prie M^r le Ministre de la présenter vous même à M^rs nos députés, à Sa Majesté le Roi des françois et à Monsieur notre ancien maréchal Soul que Dieu vous récompensera de ce bienfaits.

» Monsieur le Ministre si vous avez le bonheur de pouvoir déclarer dont cest égaree mon livre avec la lettre si juinte je vous prie de nen donner connoissance à Mr Soul ou a moi Planès que je serai dimanche a la messe et a vepres a Leglise de Neuilly, je serais pres la porte de Léglise pres de leau benitier, je suis homme de petite taille portant un chapeau asses fin un habit un peu cort ayant de Boutons jaunes mon pantalon vert dolive mes cheveux blans ma figure et mes mains asses Brulés du soleil comme un laboureur de campagne. Monsieur le Ministre, je suis un homme Tres devoué pour le service de Dieu j'ai quitte

mon epouse mes enfans mes terres pour venir a paris vous apporter des choses agreables a notre sauveur jesus christ puisque la france maintenant se trouve tant heureuse que sous dautres souverains a été malheureuse pourquoi ne fairions nous pas quelque chose agreable pour Dieu, puisque la paix règne entre les princes chrétiens que L'heurope est si heureuse et tranquille que Labondance de Largent est dans tous les bureaux. que Lospitalité est pour les étrangers et surtout pour les pauvres françois, puisque le commerce et notre sainte religion Catholique est assez florissante ne faut point ce fatiguer de demander à Dieu qui nous fasse la grâce de nous conserver dans le bonheur que nous sommes et Dieu désire que vous soyez mentionnés dans son église comme est écrit dans mon livre que j'ai déposé à la boite aux lettres de Neuilly

» et suis avec le plus profond respect Monsieur le Ministre votre très humble obéissant serviteur

Planès aimé de Dieu

» Je parle très peu françois puisque je suis né d'une campagne que nous parlons que patois.





LA « SAINT-THÉOPHILE ».

« Mon cher Pharamond,

Sais-tu que c'est ma fete le 5 mars? Tu serais bien gentil de venir la celebrer et me couronner de fleurs mardi prochain à Neuilly avec quelques compagnons littéraires et pittoresques qui sont devots à cause de moi à ce saint grec assez rare sur les almanachs. On tâchera de s'amuser et de jaboter sur les étranges pays en engloutissant des nourritures grossières mais salubres, telles que peut les fournir la banlieue boueuse où je vis enterré à mi-corps. Viens de bonne heure et que Dieu te tienne en joie, ô mon exotique ami.

» Tuus,
» Théophile Gautier.

» Neuilly, rue de Longchamp, N° 32 »

(sur l'enveloppe)

« Monsieur
» Monsieur Pharamond Blanchard,
» 37, rue Jacob, Paris. »

(Timbre de la poste du 1er mars 1861.)

Mon cher Pharamond

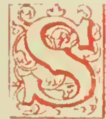
Sais tu que c'est ma fête le 5 mars?
Tu serais bien gentil de venir la célébrer
et me couronner de fleurs mardi prochain
à Neuilly avec quelques compagnons
littéraires et pittoresques qui sont
dévots à cause de moi à ce saint grec
assez rare sur les Almanachs on
tâchera de s'amuser et de jaboter
sur les étranges pays en engloutissant
des nourritures grossières mais
salubres telles que peut les fournir
la banlieue bourgeoise où je vis enterré
à mi-corps — viens de bonne heure
et que Dieu te tienne en joie, ô mon
exotique ami

tout
Théophile Gautier

Neuilly rue de Longchamp n° 32



UN CHEF-D'OEUVRE INCONNU.



Si vous ne le connaissez pas, c'est la faute de l'auteur, Philippe d'Angoumois, capucin indigne, qui lui a donné cette mauvaise étiquette :

Les Triomphes de l'amour de Dieu en la conversion d'Hermogène.

Douze cent cinquante-six pages in-quarto, s'il vous plaît, sans compter le titre, les préfaces, avertissements, approbations du clergé régulier et séculier, tables et priviléges. Cent exemplaires de ce formidable bouquin devaient remplir la boutique de la veuve Nicolas Buon, qui le mit au jour en 1631.

Sous le titre, dans un joli cartouche entouré de la légende : *Omnia mea mecum porto*, on voit une ville incendiée, dont les habitants s'enfuient chargés d'énormes paquets.

Au premier plan, le sage Bias, les mains vides, se retire d'un pas majestueux. Pas un seul bibelot à sauver : quelle leçon pour les collectionneurs !

Au-dessous de la préface et du nom de l'auteur, cette note, d'une fine écriture :

« En quelques mains que tombe ce livre après ma mort, ou autrement, qu'on s'abstienne de rire, parce qu'il est l'ouvrage d'un capucin. Il l'a composé, il est vrai, dans l'esprit de son Ordre : mais quelle peinture plus fidèle des maux qui assiégent la vie des gens du monde; quelle subtile analyse du cœur humain ! et quelle vaste connaissance des choses, des professions, des arts et de l'industrie sociale. Les orateurs les plus célèbres y trouveroient des trésors d'éloquence, et qui sait la valeur des mots en rencontrera ici à profusion, et de la plus piquante originalité. Montaigne n'a pas plus d'imagination dans le style ; c'est le même nerf dans l'expression, la même naïveté dans l'élocution. Moraliste aimable, le frère Philippe vous fait rire par la familiarité de ses douces remontrances. Vous vous sentez convaincu et disposé à mieux faire. Il vous montre ce que vous êtes et, s'il vous fait peur de vous-même, bientôt il vous rassure, il vous purifie par l'onction de ses paroles et, bien différent de ces prédicateurs intolérants, qui insultent au pécheur plongé dans l'abîme, celui-ci vous tend un bras charitable, et quand il vous a sauvé, vous montre, avec une touchante douceur, l'étendue du péril que vous avez couru. »

Complétons cet éloge anonyme.

Philippe d'Angoumois a divisé son œuvre en dix-huit chapitres :

De la Race et Généalogie.
De la Guerre.
Des Rangs, Honneurs et Dignitez.
De la Fortune.
Des Passions.
De la Vénerie.
De l'Impureté du temps.
De l'Inquiétude du courtisan.
De la Volerie.
De la Magie.
Du Manège.
De la Marine.
Des Fortifications.
Des Fleurs.
Des Duels.
Du Mariage.
De l'Amour honneste.
Des Festins.

Sur la Vénerie, la Volerie, le Manège, les Duels, les Festins, notre capucin est inépuisable. On voit bien qu'il a vécu à la Cour : c'est un « sportsman » accompli.

A lire ses chapitres de la Guerre et de la Marine, on croirait qu'il a commandé des armées et des flottes, et trafiqué avec toutes les nations du globe.

Il sait tout ; il a tout vu, tout retenu ; et ses descriptions sont d'une abondance, d'une richesse inouïes.

Mais laissons-lui la parole. Il va vous raconter lui-même une visite qui a décidé sa conversion, visite rendue au Père Ange de Joyeuse, cet illustre favori, ce

Duc et Pair, ce Maréchal de France, Gouverneur du Languedoc, qui venait de quitter la Cour et le monde pour un couvent de capucins.

« Où ſont, s'écrie le frère Philippe, ſes Caſtors, ſes pannaches, & ſes enſeignes de pierreries : ſes habits qui brilloient comme des Soleils, ſes colliers de l'Ordre, & ſes écharpes couuertes de fleurs : Où ſes beaux pendans d'épée, ſes manteaux doublez de panne, & ſes robes de chambre fourrées de marte ?

» Où ſont ſes chemiſes deliées, la toille deſquelles venoit de ſi loin, & qu'il falloit choiſir dans les meilleures villes de Flandres : Où ſes belles fraizes, ſes colets ſi fins, & tant de mouchoirs à dentele : Ses toillettes d'ouurage ſi bien garnies de coëffe de nuit, et de linges parfumez : Ses peignes, ſes miroirs, & ſes fers à frizer : Ses lits de velours pour l'Hyuer, ſes lits de taffetas ſimples pour l'Eſté, et tant de tapiſſeries à rechange ? Où ſont ſes grands tapis par terre, ſes tables enueloutées, & ſes chaires couuertes de ſoye : Ses larges ruëlles de lits, ſes tableaux de toute ſorte, & ſes grandes plaques d'argent à bougie :

» Où, diſ-je, ſes valets de chambre à le leuer, ſes Chirurgiens pour le frizer, & ſes Tailleurs pour l'habiller : Ses Cordonniers pour luy chauſſer le ſoulier, la galoche, ou la botte : Ses Gentils-hommes pour luy ceindre ſon épée, ſes Pages d'honneur à luy donner à lauer les mains, & les plus releuez la ſeruiette : Où eſt ce déjeuner, où eſt ce boüillon auant qu'aller à la Meſſe du Roy ; Tant de myſtères premier que ſortir, tant d'œillades ſur le mirouër, & tant de retrouſſemens de mouſtache. Où ces Caroſſes doublez de veloux coloré, ſes cochers vêtus de même, & cette quantité de Pages couuers de ſes liurées ? Où ſes Carrabins quand il alloit par Thoulouze, ſes Cheuaux legers par la campagne, & ſes Gendarmes pour la guerre ?

» Que ſont deuenus ſes Ecuyers, ſes grands cheuaux ménez en main, ou montez quelquefois par de petits Pages ? Cette Lance que l'on portoit ſur vn Courſier, cette ſalade ſur vn Genet d'Andalouſie, & cette cuiraſſe ſur vn cheual de bataille ? Où

ſont ſes hauſſe-cols, ſes braſſars, & ſes taſſettes que l'on voyoit reluire ſur chaque Page ? que les courbettes des cheuaux faiſoient cliqueter, & la dorure deſquelles donnoit dans la veuë.

» Où ſes ſalutations ſi gratieuſes à vn chacun, cette face ſi riante aux Dames, & cette bonne mine d'homme ? Tant de feſtins sur feſtins, d'entre-mets ſur entre-mets, & de collations ſur collations, ſes buffets, ſes ſeruices, & ſes délicateſſes ? Les honneurs qu'on luy rendoit, les ſoumiſſions, & les preferences ? Les plaiſirs qu'il prenoit ſur iour à ioüer, deuiser, & faire des viſites ? Tant de bals où il ſe trouuoit, de carrozels, & de couremens de bagues ? Ses flambeaux à ſix, à huit, qui le remenoient du Louure ? Ses chandeliers dorez qui le prenoient au pied du degré, & ſes grandes ſalles où il trouuoit le bon feu à la cheminée ?

» Où ſont encore ſes chaires auec le carreau de veloux, ſes bonnes tables ſi vitement couuertes, & la troupe de Gentils-hommes qui luy tenoient compagnie ? Ses veilles ſi doucement paſſées, ſes discours ſi mignardement enfilez, & tant de délices qu'il auoit parmy les Princes ? Où ſes Officiers pour le ſeruir, ſes Valets de chambre à le deshabiller, & tant de myſteres qu'il y auoit apres luy ? Où, pour finir, ſes beaux lits à ſe coucher, ſes grands lits de parade, et tant de doubles pantes precieuses ? ſes lits à matelats ſur matelas, à ſoubaſſemens sur ſoubaſſemens, & à rideaux étendus ; ses contrepointes de ſoye, ſes linceuls deliez comme creſpe, & tant de tours de lits en broderie ?

» Las, helas ! quelle metamorphose ? Tout cela eſt changé à vn pauure capuce, à vn habit groſſier, & à vne rude tunique, à vn manteau rapiecé, à vne ceinture de crin, & à des ſandales pauurement cousuës, à vne nudité de pieds, à vn ſimple bâton par les champs, & à la pluye, la nege, & la gelée : au chaud, au frimas, et au mauuais gîte ; au pauure refectoir, aux viandes mal-aprêtées, & au ieûne preſque ordinaire ; à la mortification du cœur, des yeux, & de la langue ; à la cellule étroite, à la rude couche, & au leuer à Matines, & à Prime ; à ſe ſeruir luy-même, à faire ce que les autres veulent, & à garder le ſilence par le Monaſtere ; à demeurer debout pſalmodiant, pluſieurs heures à genoux, & à ne bouger d'vne Egliſe ; à bécher la terre, à ſuer

au trauail, & à ne porter point de linge ; à manger ſur vne table nuë, n'auoir qu'vne seule ſeruiette, & être ſeruy en de pauures vaiſſelles ; vne taſſe de même, vne cullier de bois, et du pain de la quête ; à deſſeruir à table, à ſoufler ſon feu, & à porter ſa chandele. »

Le Toqué. — Que dis-tu, Babylas, de ce petit morceau ?

Babylas. — J'en suis ahuri, patron, et profondément humilié — dans ma spécialité. Je renonce au genre descriptif.





LE JARDIN D'AMOUR.

Discours plaisants de l'Amoureux, étant couché, la première nuit, avec sa Dame.

« Puisque Dieu et l'Église
Veut que nuds en chemise
Cette nuit, bras à bras,
Nous soyons entre deux draps :
Or, écoutez, petite,
A quoi faire nous invite
Tant de festins, de parlemens,
De dances et ebatemens ?
C'est pour nous apprendre, hélas !
Que tout peuple icy bas :
Peupler en l'air l'oiseau on voit,
Et le passereaux sur le toit ;
Dedans l'eau l'anguille et le canart,
Dedans l'huys le coq fretillart ;
Puisque tout peuple icy bas,
Embrassons-nous bras à bras ;
Cela ainsi ayant bien fait,
C'est le mariage tant bien fait. »

LA FILLE.

« Hé que vous êtes meschant
De parler si hardiment,
J'ayme mieux le repos
Que vos sales propos :
Et si vous m'aymez,
Dormons et vous taisez. »

Ainsi devisent deux jeunes mariés dans

Le Jardin d'amour,

« Où il est enseigné la methode et addresse pour bien entretenir
» une maistresse; nouvellement dressé pour l'utilité de la
» Jeunesse de l'un et de l'autre sexe.

» A Paris,
» chez Jean Le Clerc.
» 1671. »

Petit in-12, absolument neuf et presque non rogné, maroquin bleu, dentelles à froid, compartiments fleuronnés, par Thouvenin.

Les « devis » qui terminent cet opuscule sont, en partie, la reproduction d'un très-vieux livre : « *les Adevineaux amoureux*, » dont Techener a donné dans ses « Joyeusetés » une réimpression à 86 exemplaires. Le n° 24, imprimé pour M. Richard Heber, est au Grenier.



UN PEU DE VÉNERIE.

Neuw Jagd und Weydwerck Buch.

BABYLAS. — En voilà un, patron, que je ne puis parvenir à caser. Il est habillé de la façon la plus insociable. Une reliure en bois taillée en biseau, avec fermoirs et huit encoignures saillantes en cuivre gravé. Quelle carapace ! Avec cela, un titre rouge et noir, d'un pied de long, en allemand de vénerie, que j'ai eu bien du mal à traduire ; écoutez-moi cette tirade :

Nouveau Livre de Chasse et Vénerie.

Ceci est une description approfondie de l'origine de la chasse, du chasseur, de son cornet et de sa voix, des chiens, de la façon de les dresser pour toute espèce de gibier, de les préserver de la rage et d'autres accidents. Description de la chasse aux cerfs, sangliers, lièvres, buffles, renards, blaireaux, ours, loups-cerviers, bouquetins, chamois et gibier de montagne, et aussi comment le chasseur peut, par de certains signes, les reconnaître à la chasse, les chasser, les atteindre et les tuer, et comment il doit en chasseur parler de chacun d'eux.

FAUCONNERIE, chasse à l'oiseau, manière de porter le faucon, de le hupper, de l'appeler, de le nourrir et de le dresser à aller

chercher sa proie, manière d'attraper toutes sortes d'oiseaux des champs et aquatiques, tels que grues, poules d'eau, cailles, hérons, oies sauvages et canards, etc.

Pêche. Manière de pêcher et de prendre les poissons, les écrevisses, les loutres, les castors et comment en cette occasion on doit se servir des filets, des nasses, des hameçons, des caisses et comment l'on doit agir avec les chiens pour les loutres et les castors.

Cet ouvrage dédié aux princes, aux comtes, aux seigneurs et aux personnes de la haute et basse bourgeoisie qui aiment le noble exercice de la chasse et de la vénerie, a été fait avec l'aide et les conseils de quelques personnes versées dans cet art ainsi que d'après les livres français, italiens et allemands traitant cette matière ; il est orné de belles figures comme cela ne s'est jamais vu.

—

Défense de réimprimer sans la permission
de S. M. Romaine et Impériale.

—

Imprimé à Francfort-s/Mein par Johann Feyerabendt.

—

Éditeur Sigismond Feyerabendt.
1582.

Le Toqué. — Tu es un homme précieux, Babylas. Mais es-tu sûr d'avoir bien rendu ce prodigieux boniment ? La langue allemande a de terribles mystères et, comme tu sais, les Allemands eux-mêmes ne se comprennent pas toujours. Tiens, pose là, pour un instant, ce vénérable bouquin, où tant de « cuivre » se relève en bosse ; il faut que je te narre l'histoire véridique du professeur Van der Puff. — Mais passe-moi d'abord ce pot à tabac et roulons une cigarette.

Babylas. — Un joli pot, ma foi, et joliment monté !

Le Toqué. — Vieux Rouen, très-doux à l'œil, Babylas. Notre ami Briend l'a pris en goût et lui a fait les honneurs d'une eau-forte. La voici :


Imp. A Salmon

Venons à Van der Puff. Je crains d'estropier un peu le nom de ce savant berlinois qui était, il y a dix ans, membre correspondant de notre Académie des Inscriptions. Très-lié avec mon vieil ami M***, de l'Institut, l'homme de France qui sait le mieux l'allemand, il faisait échange avec lui de notices archéologiques et lui rendait fidèlement visite chaque fois qu'il venait à Paris.

Un beau matin, j'arrive chez M*** et le trouve de mauvaise humeur. « Je viens, me dit-il, de relire pour la dixième fois, sans y comprendre un traître mot, une phrase de quatorze lignes de mon ami Van der Puff. Et c'est précisément le passage capital de sa notice sur le sujet qui m'intéresse le plus. J'y renonce. Heureusement, je l'attends aujourd'hui même. »

Sur ce, on sonne : la porte s'ouvre, et je vois entrer un grand diable d'homme, en paletot de fourrure, nez énorme, lunettes d'or, très-chauve — et très-poli ; car, par égard pour moi sans doute, un *guten tag* retentissant fut le seul mot qu'il prononça en sa langue, et il se mit aussitôt à parler français.

« Ah ! cher ami, lui dit M***, vous arrivez comme marée en carême. J'avais faim de vous voir pour vous demander une explication. »

J'abrège, Babylas. Après un quart-d'heure d'efforts pour retrouver le sens intime du logogriphe qui intriguait son savant ami, Van der Puff, rouge jusqu'aux oreilles, dut confesser son impuissance. Ce qu'il avait voulu dire, il ne le savait plus !

Mais reprenons notre in-folio. Ce que j'en aime le mieux, ce sont les figures sur bois de Jost Amman. Elles ont été coloriées, comme tu vois, avant la reliure, probablement par la même main qui a encadré le texte d'un double filet vert, et peint à la gouache, à l'intérieur d'un des plats, les armoiries du premier possesseur : Sebastian Schedel. Quels formidables lambrequins! Notre *ex-libris* ferait piteuse figure à côté de ces splendeurs.

Babylas. — Avez-vous remarqué la devise du second propriétaire, un membre de la famille Haller?

Vulnera Christi credentium voluptas.

Ce qui ne l'empêche pas d'étaler sur la première feuille de garde le luxe de ses seize quartiers.

Sur la feuille suivante, un écusson moins compliqué :

Une fleur de lys sur champ de sinople; en chef une colombe. Au-dessus de l'écu, une autre colombe soutient une couronne ducale et cette devise, en banderole :

Candidior illis.

Le Toqué.— Renvoyé au zélé Babylas qui recherchera le nom du N° 3. Comment trouve-t-il, en somme, ces images offertes à la haute et basse bourgeoisie?

Babylas. — Très-curieuses, patron, et très-allemandes, bêtes et gens. Les veneurs ont des mines terribles et des couteaux exagérés battant des *cuisses* extra-musculeuses. Chevaux, chiens et faucons sont dignes de leurs maîtres et d'une férocité suffisante. Quant

au gibier, les sangliers m'ont presque fait peur et les cerfs... Mais j'aime mieux n'en rien dire.

Le Toqué. — Tu es pudibond, Babylas. Il est vrai que Jost Amman a représenté sans voiles les amours de ces nobles animaux. J'ai même remarqué que cette image, peu décente, est de celles que l'honorable Feyerabendt a reproduites plusieurs fois. Mais il me semble que nous nous attardons sur ce bouquin.

Babylas.— Nous ne sommes qu'à la moitié du volume, patron. Il y a encore deux ouvrages sous la même reliure, tous deux imprimés à Strasbourg, en 1590, par Bernard Jobin. Ils sont illustrés de figures moins fines, mais encore plus truculentes que celles de Jost Amman.

Voici d'abord le

Nouveau Livre de Chasse

de Jacques du Fouilloux, noble personne de France, du pays de Gâtine en Poitou.

—

Le chasseur trouvera dans cet ouvrage la description complète de l'origine de la chasse, comment il devra se servir du cornet et de la voix et en même temps apprendre à jouer de jolis airs; description de toute espèce de chiens de chasse, tels que chiens courants, chiens en laisse, etc., le moment de les faire couvrir, de les faire mettre bas, la manière de les sauver de la rage, de la gale et d'autres accidents, comment en toutes occasions ils doivent être prêts au son du cornet à rapporter le gibier, etc., etc.

Description de la chasse au cerf, sanglier, lièvre, renard et blaireau, manière dont le chasseur doit se servir du chien tenu en laisse, etc., etc.

Traduit nouvellement du français en bon allemand de vénerie mis à la portée de tous les chasseurs et veneurs.

—

Avec licences de S. M. Romaine et Impériale pour 10 ans.

Enfin, la

Chasse au Loup

par Jean de Clamorgan, capitaine en chef des galères du Roi Charles IX.

—

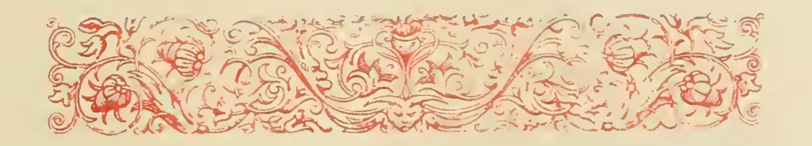
Cet ouvrage contient la description de la nature et de la qualité du loup, comment l'on doit dresser les chiens en laisse, les chiens de chasse et les chiens courants, comment on doit appâter les loups, les suivre et comment celui qui n'a pas de chien doit placer les piéges qui servent à les prendre et à les tuer.

Ledit Clamorgan, comme du Fouilloux, traduit en allemand de vénerie.

Le Toqué, *bâillant à se décrocher les mâchoires.* — C'est trop de vénerie et trop d'allemand pour une fois, mon pauvre Babylas. Et dire que ces gens-là chassaient encore avec des arbalètes!

Fourre-moi vite ce volume « rare et précieux » dans un coin où il n'écorche pas trop ses voisins, — et passons à autre chose!





LA DÉCOUVERTE DE LA HOLLANDE.

HUIT AUTOGRAPHES AIMABLES. — HUIT FEUILLETONS.

Juin 1857.

I.

Dans les bureaux du *Constitutionnel.*

.... Mais, mon cher Monsieur, que dira Madame Limayrac ?

Le Toqué. — Monsieur, un journaliste honnête n'a qu'une parole. Nous avons la vôtre. Vous vous êtes engagé à découvrir la Hollande : vous la découvrirez. Demain, dites-vous, dimanche, 21 juin 1857, vous avez quelques amis à dîner, à Passy...

— Précisément, cher Monsieur.

Le Toqué. — Très-bien. Demain, dimanche, à sept heures, vous dînerez à l'hôtel de Flandres, place Royale, à Bruxelles. C'est votre première étape.

— Mais, Monsieur....

Le Toqué. — Monsieur, je réponds de vous, corps pour corps, à mon administration. Je ne vous cache pas que votre défection compromettrait sérieusement mon petit emploi. J'ai dit à mes Directeurs : Comptez sur Paulin Limayrac ; — et vous voulez que j'aille leur dire : Vous n'aurez pas Limayrac ! — Impossible, Monsieur, impossible ! Quelles sont vos armes ?... Ah ! pardon, le désespoir m'égare. Souffrez plutôt, souffrez que je vole à Passy et que je me traîne aux genoux de Madame Limayrac ; que j'implore avec larmes son consentement. Votre mari, Madame, il me le faut. Limayrac pour huit jours, ou la mort !

— Monsieur, votre exaltation me touche. Je partirai. A demain, comptez sur moi.

II.

Dans les bureaux du *Siècle*, de l'*Illustration*, etc., etc.

Six répétitions, avec quelques variantes, du dialogue précédent. Succès complet.

III.

Dans les bureaux des *Débats*.

M. ***, ADMINISTRATEUR DU JOURNAL, LE TOQUÉ.

Le Toqué. — Monsieur, la Compagnie du chemin de fer du Nord se propose de diriger, cette année, les

touristes qui voudront bien l'honorer de leur confiance sur un pays entièrement inédit.

Voici là chose : On a un mois, — ou huit jours, — mille francs ou cent écus seulement à dépenser. On est las de la mer et des montagnes : où aller? A la gare du Nord, place Roubaix, 24, Monsieur. Pour cent cinq francs, on y trouvera un petit livret de quinze feuillets environ, proprement relié en chagrin rouge ; plus une petite pancarte très-instructive, enseignant l'usage du livret et ornée d'une carte des pays inconnus qu'il s'agit d'explorer. Chaque page du livret donne droit à une promenade de quinze, vingt ou trente lieues, en première classe ; chaque ligne de la pancarte vous donne l'heure à choisir pour le départ et l'arrivée.

M. ***. — Fort bien, Monsieur. Et, où se promène-t-on, avec votre livret et votre pancarte ?

Le Toqué. — Dans un pays un peu moins connu que la Chine, Monsieur, en Hollande. Vous allez me dire : est-il bien certain que la Hollande existe? Et, si cette Chine, à cent cinquante lieues de Paris, n'est pas une chimère, un paradoxe, une débauche d'imagination, bref, s'il y a, en effet, quelque part, un pays peuplé de magots pareils à ceux que le Grand Roi ne voulait pas voir, même en peinture, est-il certain qu'un Français, un Parisien y puisse subsister? Les voyageurs y sont-ils admis? Les y mange-t-on ou leur y donne-t-on à manger? Y connaît-on d'autres comestibles que le hareng saur et le fromage? — Monsieur, ma Compagnie a prévu l'objection, et c'est là ce qui m'amène.

Plusieurs hommes courageux, préoccupés des dangers que pourraient courir leurs concitoyens, lancés au hasard dans des régions inconnues, se sont dévoués à une mission patriotique, et non moins utile que glorieuse. Sept journalistes, — l'histoire retiendra leurs noms(*), — partent demain de la gare du Nord pour découvrir la Hollande, ou mourir. J'ai l'honneur de les accompagner en qualité de « trésorier. » Bien en chair et le teint fleuri, comme vous voyez, je puis être bon à quelque chose dans des circonstances suprêmes. Malheureusement, cette extrémité que j'affronte a fait reculer Jules Janin, qui eût couru, en cas de disette, de trop grands dangers. Par suite, les *Débats* ne sont pas représentés dans notre expédition. Or, les sept Argonautes veulent être conduits par un des vôtres. Il leur faut un Jason! Voilà, Monsieur, le motif de ma visite et l'objet de mon discours. J'ai dit.

M. ***. — Mon cher Monsieur, voyez-vous ce gentleman qui passe? Je vous le livre.

Le Toqué. — Philarète Chasles !

M. ***. — Lui-même.

Le Toqué. — Vivat !

Il entraîne Ph. Chasles dans un arrière-cabinet. Triomphe de l'éloquence insinuante du Toqué. Il assure à sa victime que Goëthe et Shakespeare sont du voyage. Jason a la bonté d'en paraître persuadé. Il partira.

(*) Edmond Texier, Paulin Limayrac, Dupeuty, G. Claudin, Paulin, A. Villemot, M.is de Belloy.

IV.

Il partit en effet; — nous partîmes, et, huit jours après, les sept premières gazettes de Paris et l'*Indépendance Belge* racontaient à leurs lecteurs les « Délices de la Hollande ». Le beau voyage, Babylas! et quels charmants souvenirs pour le très-humble trésorier de l'expédition dans ces autographes et ces feuilletons précieusement conservés!

Babylas. — Je le crois volontiers. Une voiture-salon pour tout le voyage; partout bon gîte et bon accueil, vins d'honneur et festins splendides : j'ai retrouvé vos menus...

Le Toqué.—Toujours sur ta bouche, Babylas. J'avoue cependant que notre dernière agape fut plus que confortable. Nous avions rencontré Meyerbeer à Spa, sur la promenade de Sept-Heures, et il nous fit l'honneur de dîner avec nous, la veille de notre retour à Paris. Tu sais combien ce grand homme était friand de réclame. Un débutant n'eût pas été plus empressé, plus gracieux pour nos huit journalistes, qui payèrent les câlineries du maître, en chantant sa gloire sur tous les tons, dans leur compte-rendu de notre voyage circulaire.

Après le dîner, on fit un tour à la « Roulette ». Le fermier des jeux, malheureusement, n'avait pas été prévenu et ses croupiers n'avaient pas reçu l'ordre de faire gagner nos chroniqueurs. Malgré les avertissements du prudent Villemot, leur répétant que « ce jeu-là n'était

pas sûr, » la plupart ne rapportèrent à l'hôtel que le prix du fiacre qui devait, le lendemain, les conduire de la gare du Nord à leur domicile. Et c'est pourquoi, Babylas, je conseillerai toujours aux voyageurs circulaires pour la Hollande de ne passer à Spa qu'au retour de leur excursion.

Babylas. — Et c'est tout ?

Le Toqué. — Que veux-tu dire ?

Babylas. — Mais, de la Hollande elle-même, quoi, pas un mot ?

Le Toqué. — Tout Paris y a passé, cher ami, depuis que nous l'avons découverte, et je te renvoie aux feuilletons des Argonautes.

Que ceux d'entr'eux qui ont survécu trouvent ici un souvenir affectueux et reconnaissant de leur ancien compagnon de voyage !

Babylas. — Et, — pas une petite faïence dans la valise, au retour de Delft ?

Le Toqué. — Cette petite plaque seulement, Babylas : en ces temps reculés, je ne chassais qu'aux bouquins.







UN VAUDEVILLISTE DECOURAGEANT.

« Paris, le 24 novembre 1843.

» Madame,

Je suis très-flatté de votre bon souvenir et de la confiance que vous me témoignez. Permettez-moi d'y répondre avec toute la franchise dont j'ai toujours eu le malheur de faire profession. Sans connaître votre pièce, ni son sujet, je devine à ce que vous m'en dites vous-même, qu'elle n'est pas dans les conditions actuelles, ni surtout dans celles du théâtre du Palais-Royal. De plus, vous ignorez la difficulté de l'accès, les immenses embarras des détails ; vous n'avez pas songé au ridicule (pardonnez-moi le mot) qui s'attache à la femme vaudevilliste, ridicule qui atteint même Madame Ancelot, et que cette dame ne brave qu'à cause de sa position directoriale.

» Le Palais-Royal n'est ouvert qu'à un très-petit nombre d'élus. Quelque théâtre que ce soit n'a de place que pour les favoris du directeur. Le mérite frappe à la porte : on n'ouvre qu'à l'intrigue et à la faveur.

» C'est au Théâtre comme partout. Les noms font les succès.

» S'il m'était permis d'ajouter un conseil d'ami, je vous dirais que vous risquez votre repos, que vous allez vous exposer aux injures de la critique, aux caricatures du *Charivari* : que les relations de coulisses sont bien disgracieuses pour qui n'en a pas fait l'apprentissage de bonne heure.

» Vous allez me trouver bien décourageant. C'est que je suis découragé pour moi-même, et qu'après avoir fait jouer à Paris 271 pièces de théâtre, je suis aux yeux des directeurs modernes aussi peu en crédit que ceux qui n'ont encore rien fait; parce que je ne suis pas de la camaraderie.

» L'intérêt que je prends à vous et mon amitié avec votre père me permettent de vous parler ainsi. Vous avez assez d'esprit et de raison pour ne pas m'en vouloir.

» Veuillez agréer l'assurance de tous les sentiments que vous méritez. Votre affectueux et dévoué serviteur

» Du Mersan.

« 12, rue Neuve-des-
Petits Champs. »

(Bibl. royale.)





PRADIER EMBÊTÉ PAR INGRES.

« Mon cher ami,

Je viens de voir un de nos amis qui m'a dit que Mr Ingres voulait se réserver l'atelier du rez-de-chaussée s'il prenait le logement de Mr Vaudoyer; qu'est-ce que cela signifie? Qu'il prenne l'un ou l'autre, mais on ne peut pas séparer ce rez-de-chaussée avec l'appartement car la cuisine se trouve en bas ainsi que la salle à manger. Je comprends que pour lui cela fasse un atelier, mais moi qui ai de la famille, il faut bien que je puisse la loger et les domestiques. Il est tout seul avec *Mame* Ingres et il veut tout l'Institut! Qu'il se décide à prendre l'un et laisser l'autre *en entier*, car c'est *em-bêtant*. Du reste, cher ami, voyez donc le Ministre qui vous aime bien et dites-lui cela de ma part sans crainte car je ne sais s'il est à la campagne ou à Paris. Dites-le moi je vous prie et dites-lui que quand il pourra me donner une séance pour travailler en marbre qu'il me fera grand plaisir. Je

suis prêt : j'attends le retour de Mme de Salvandy aussi pour faire sa fille que je lui ai promis. Dites-moi un petit mot que le jeune rapin me rapportera.

» Adieu mille amitiés de votre dévoué

» J. Pradier.

» Mes respectueux hommages à Madame. »





UNE ANNONCE DE BALZAC.



VEZ-VOUS jamais rencontré une brochure de quarante-neuf pages (y compris le titre), intitulée :

ENQUÊTE
SUR
LA POLITIQUE
DES DEUX MINISTÈRES.
par M. DE BALZAC,
Électeur éligible.

Prix : 2 francs.

Paris,
A. Levavasseur, éditeur,
Au Palais-Royal.

Avril 1831.

Sur la couverture de l'exemplaire que Babylas a déniché dans le grenier de mon voisin G. L***, l'auteur a écrit cette dédicace :

« Souvenir d'amitié à mon bon et aimable compagnon de » voyage Armand de Berny.

» Offert par l'auteur

» H. DE BALZAC. »

Au verso du faux-titre, cette annonce :

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

qui se trouvent chez le même libraire :

Le Dernier Chouan, ou *la Bretagne en* 1800. Quatre volumes in-12. Prix : 12 fr.

Les Scènes de la vie privée. Deux vol. in-8°. Prix : 14 fr.

SOUS PRESSE

pour paraître du 15 au 20 mai :

La Peau de Chagrin, roman philosophique. Deux vol. in-8°.

Pour paraître fin juin :

Scènes de la vie militaire. Deux vol. in-8°.

SOUS PRESSE, pour paraître au 1er juin :

La Physiologie du Mariage. Deux vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Contes drôlatiques, par l'auteur de *la Physiologie du Mariage.* Un vol. in-8°, avec vignettes.

Cette annonce triomphante, en tête d'un opuscule oublié, ne vous fait-elle pas l'effet d'un feu d'artifice

splendide, destiné à illuminer la façade d'un palais, et qu'on tirerait devant une bicoque?

Dans cette diatribe, dirigée contre le *juste milieu*, l'électeur éligible accuse le Gouvernement de Juillet de n'avoir su prendre parti, ni pour le *mouvement* ni pour la *résistance*.

La *résistance*, c'était dans la pensée de Balzac la renonciation immédiate et formellement annoncée à toute revendication contraire aux traités de 1815, et, comme corollaire, un vaste développement donné aux travaux de la paix. Le *mouvement* c'était

« .... la publication d'un manifeste mettant en pièces ces traités, criant le mot magique de liberté et appelant aux armes la Belgique, l'Italie et la Pologne.

» Par cette grande proclamation, le cabinet du Palais Royal aurait demandé pour la France ses frontières naturelles, et réclamé pour la Prusse un territoire plus large, en exigeant (*) qu'elle eût sa gauche adossée à la mer et sa droite au Danube. Il eût ordonné de rétablir le royaume de Pologne, tel qu'il était avant son partage de honteuse mémoire; il eût proposé de donner aux états confédérés les territoires laissés au-delà du Rhin par la Prusse; de rendre à l'Italie sa nationalité, de lui permettre enfin d'être à elle-même. »

Voici en quels termes pittoresques l'auteur, quelques pages plus haut, définit nos frontières naturelles :

« La délimitation fixée par la nature à notre *langue*, pour nous servir d'un vieux mot, est chose populaire. A l'aspect de

---

(*) Le mot y est : je ne l'invente pas.

l'Europe, qui ne nous assignerait pas pour frontières les Pyrénées, les deux mers, les Alpes et le Rhin? Tout ce bassin est France; la Belgique et les bords du Rhin sont France. Dans ce vaste carré, toute langue, toute science, tout génie est Français.

» Entre ces quatre murs de montagnes et d'eau, nous sommes complets, comme pays; clos par des haies; chez nous, en sûreté comme l'Angleterre avec ses falaises. C'est notre île à nous, où nulle puissance autre que le Coq Gaulois ne doit pénétrer, ne peut crier sa loi. »





PAR DESSUS LE MARCHÉ.

« Eh bien, c'est convenu : mais vous me donnerez par dessus le marché cette reliure du XVIe siècle, que vous m'avez fait voir hier. »

Ce marché m'enlevait, pour quelques misérables billets de mille, une demi-douzaine de bouquins qui m'ont laissé des regrets. Un surtout : *Les Hommes illustres*, de Charles Perrault, en papier fort et de premier tirage, dans une excellente reliure de Derome. Il a trouvé depuis, paraît-il, chez un bibliophile très-délicat, un asile plus honorable et plus sûr que le Grenier : cela me console.

La description de ce volume m'avait frappé dans un catalogue de Van Tright, libraire à Bruxelles et, le jour même, un ami s'était chargé de me rapporter le bouquin, coté seulement deux cents francs. Il ne me

rapporta qu'une lettre m'annonçant que les Hommes illustres, mandés par un télégramme de M. Caen, devaient être rendus au passage des Panoramas. L'aimable bibliopole eut aussitôt ma visite, et je le trouvai précisément s'extasiant sur la beauté des portraits d'Edelinck et de Van Schuppen.

« Pour vous, me dit-il, ce sera quatre cent cinquante » francs : mais, emportez-le vite ; il serait peut-être » plus cher demain. »

Aujourd'hui, l'irrésistible Rouquette — qui m'en a, je crois, donné le triple, — en offrirait volontiers le quadruple à mon successeur.

La reliure qui servait d'appoint à notre marché recouvre un beau livre : *les Devises d'armes et d'amour* de Paul Jove, évêque de Nocera, dédiées à Cosme de Medicis, duc de Florence, suivies des *Devises héroïques et morales* offertes au connétable de France, Anne de Montmorency.

Cent trente-cinq figures sur bois, très-bien exécutées, y compris le portrait de l'auteur, au verso du titre. L'in-8°, édité par Roville, à Lyon, en 1574, est rempli de témoins, réglé, et comme neuf dans sa première reliure, à tranche ciselée, à compartiments d'or et de couleurs.

En voici le fac-simile par Pierre Petit.







UNE NICHE DE BABYLAS.

———

PATRON, j'ai à vous annoncer un malheur. Tout-à-l'heure, en époussetant le Dortoir, « la Lorraine »... Ne vous fâchez pas : la pauvre fille est tout en larmes.

LE TOQUÉ. — Qu'a-t-elle encore cassé, avec sa maudite « tête de loup » ? — La Judith, je parie. Un si beau plat du XVIe siècle ! La malheureuse ! Je lui avais pourtant bien défendu d'en approcher.

BABYLAS. — Mais non, patron : vous savez bien que

Judith a porté la tête d'Holopherne chez Briend, qui s'évertue à vous la copier. Il venait précisément pour vous montrer le troisième état de son eau-forte, et c'est son coup de sonnette qui a surpris « la Lorraine » et causé l'accident.

Le Toqué. — Pourvu que ce ne soit pas cette bannette de Rouen que j'ai rêvée dix ans et que trois autres, — successivement rejetées pour insuffisance de couleur, — ont précédée au même clou. C'était...

Babylas. — C'est encore, patron, le plus éclatant spécimen du décor « cornucopien » qu'un dilettante puisse souhaiter. Le mal n'est pas si grand. Il s'agit seulement d'une assiette. Mais je vous en prie, voyez donc la Judith.

Le Toqué. — Je m'étonne que la « pointe sèche » ait pu rendre aussi exactement la valeur relative des bleus de la bordure, et des jaunes qui dominent dans le médaillon central. Pour qui connaît la pièce, c'est vraiment un « fac-simile ». Mais enfin, me diras-tu quelle est cette pauvre assiette que « la Lorraine »...

Balylas. — Non. Devinez d'abord combien de morceaux notre soubrette a ramassés.

Le Toqué. — S'il y en a plus d'une douzaine, je t'en fais cadeau, Babylas.

Babylas. — Merci, patron. Il y en a quinze, mais




S
M
Alfred Briond sc
Imp. A. Salmon

pas un éclat. Je vais porter le tas à maître Thiaucourt (*), qui n'aura qu'à recoller. Et vous-même ne saurez pas reconnaître la place des soudures.

Le Toqué. — Thiaucourt est un habile homme, et rend aux pièces qu'il restaure la sonorité de la faïence intacte : mais, rien qu'au toucher...

Babylas. — Nous verrons bien. Vous croyez-vous donc infaillible ? Tenez, — par exemple, — ce compotier que voilà sur la table, et que vous m'avez toujours donné pour un vieux Rouen : pas plus tard qu'hier, votre ami Z***, de Lille, l'attribuait carrément à la fabrique de Moustiers.

Le Toqué. — Passe-le-moi, je te prie... Eh ! ma foi, en l'examinant bien... Le Lillois pourrait avoir raison. Mais qu'as-tu à t'esclaffer ainsi, Babylas ?

Babylas. — Ah ! j'en rirai longtemps ; vive Thiaucourt ! Hip ! Hip ! Hurrah pour Thiaucourt ! — « Rien qu'au toucher » disiez-vous — Eh ! mais, — vous le *touchez*, ce me semble, ce compotier. Oui, regardez-le bien : quinze morceaux — pas un de moins. Il y a huit jours que l'accident est arrivé ; Thiaucourt, que j'ai pressé, m'a rendu l'objet ce matin. Merci, patron, car il est à moi : vous venez de me l'offrir. Moquez-vous à présent de mes fausses bannettes !

(*) Grand connaisseur en vieilleries ; homme de goût et peintre de talent. Enverra au prochain Salon un charmant portrait de Judic.

Le Toqué. — C'est de bonne guerre, mon vieil ami, — et je te pardonne, à une condition...

Babylas. — Laquelle ?

Le Toqué. — C'est que tu ne raconteras à personne l'histoire de *ton* compotier. A propos, M. Bigo (*) nous en a-t-il envoyé le portrait ?

Babylas. — Il est très-ressemblant : mais, — Moustiers ou Rouen, — je préfère l'original.

(*) Salut ! cher collaborateur, — et merci.







UN QUARTERON D'AUTOGRAPHES.

BABYLAS. — Vous n'avez pas voulu, mon cher patron, me laisser fureter dans vos autographes de la « Commune » : en voici un pourtant que vous avez oublié d'enfermer dans le tiroir à secret dont vous me refusez la clef :

COLONEL
COMMANDANT
MILITAIRE
DE
L'HOTEL-DE-VILLE.

« Hôtel-de-Ville, le 24 mars 1871.

» Minuit moins un quard.

« Citoyen en attendent que nous soyons organise et pour paré à toute éventualité ne laissez passer personne dans les passages qui peuvent vous êtres utiles pour votre défense il y avait quelques choses qui sent la trahison mais nous en tenons les fils il faut êtres prudent, vous ne serez jamais assé méfiant,

ne faites pas dormir tous le monde en memes temps expliquez leurs qu'il faut qune partie des hommes se repose quand lautre veille surtout demontrez lavantage dans un poste, quand il est divisée en quatre le premier quard monte la garde et les 3 autre se reposent. Le segond, quand il a finni, commence et ainsi de suite ce qui fait que les hommes ont de cette façon 18 heures à dormir.

» *Le Gouverneur de l'Hôtel-de-Ville*
membre du Comité

» Assi.

» *P.-S.* Je serais desireux de voir l'Hotel-de-Ville organisée comme les Tuileries et le Louvre. »

Babylas. — En voici un maintenant de votre camarade Baudelaire : il paraît qu'il avait fait, en Belgique, une triste campagne.

Le Toqué. — Pas si piteuse que moi, Babylas, à la vente d'Hinnesdael !

« Jeudi 21 juillet 64.

« Cher Monsieur,

« Je suis venu ici, il y a trois mois, avec la croyance que je trouverais beaucoup d'argent sur l'affaire la mieux raisonnée. Je n'ai trouvé que des déboires. C'est à ce point que j'ai toutes les peines du monde à me tirer d'affaire. Cependant, j'ai des affaires pendantes à Paris ; je retournerai en France au plus tard à la fin d'août, et je crois qu'alors j'aurai passablement d'argent entre les mains. Ne faites jamais d'affaires avec des Belges — excepté au comptant. Je trouverai sans doute rue d'Amsterdam vos cahiers d'eaux fortes. Si j'avais eu le temps de vous avertir, j'aurais mieux aimé que vous me les gardiez.

» Veuillez agréer mes bien sincères excuses.

» Ch. Baudelaire. »

Babylas. — Je continue, par ordre alphabétique. Il y a, de par le monde, un artiste excellent qui ne sera pas fâché de relire la lettre que voici :

« Mon cher Christian,

» Du fond de mon fauteuil de douleur où je suis depuis près de deux ans j'apprends ton succès dans la nouvelle pièce de Lambert, sois tranquille j'enverrai chercher la chose chez Michel Lévy et mon fils en aide de camp ira voir l'ouvrage, deux façons de t'applaudir.

» Exilé de la vie et de la santé, je voudrais bien te voir et me retremper à ta bonne et salutaire gaieté. Tu es un des rares esprits qu'on aime à suivre dans la route si épineuse des planches, parce que tu as pris cette vie de haut et de bas en vrai capitan de Cyrano, la moustache haute et le poing sur la hanche, c'est ainsi que tu cours le grand chemin de la fantaisie et du succès.

» L'ami qui te portera cette lettre est un de mes vieux et bons amis M. d'A***, il a commencé par être peintre, et s'est fait auteur, il te demandera quel jour tu peux me donner pour entendre la lecture d'une pièce en un acte où tu aurais le principal rôle avec Alexandre Michel. Tu serais bien aimable de venir dîner ce jour-là avec Michel aux Batignolles, si je ne puis me lever hélas ! je puis au moins diner et tu seras traité comme il convient à ta hautesse.

» Mille et mille amitiés.

» Roger de Beauvoir.

« 37, rue Lemercier, Batignolles-Paris. »

Babylas. — Un billet de Madame, à présent :

« Mercredi soir.

» Chère Madame,

» Je persiste à vous inviter, c'est vous dire à quel point je tiens à vous avoir. On joue chez moi dimanche un petit *opéra*

comique dont les paroles sont une de mes fautes littéraires. Par contre la musique est charmante. Voulez vous assister à cette très petite représentation, après laquelle on dansera.

» Je compte sur un *oui*, cette fois

» A dimanche donc, 10 h. 1/2

» Votre toute dévouée

» A. R. DE BEAUVOIR.

» Un peu de toilette n'est ce pas? autrement dit, beaucoup d'épaules. »

BABYLAS. — Passons à Béranger :

1° *Une lettre de trois pages, sur papier bleu.*

Enveloppe timbrée par la poste
du 27 décembre 53.

« A Monsieur LABROUSTE,
Directeur de Ste-Barbe,
Ste-Barbe,
Paris.

» 26 décembre 1853.

» Mon cher Monsieur Labrouste

» On me prie d'appuier auprès de vous la demande d'une espèce de demi-bourse qui va vous être adressée, pour l'enfant d'un poëte proscrit, l'enfant de La Chambaudie. C'est de tout cœur que je fais cette démarche, car j'estime et plains le père, à qui j'ai tendu une main fraternelle dès ses premiers débuts. J'ai tout fait pour alléger la proscription, complètement injuste qui pèse sur lui et qui a ajouté bien des misères à toutes celles qu'il a essuyées, mais qu'il a supportées avec dignité et courage. C'est avec ce même courage qu'il les supporte encore à l'étranger.

» Son plus grand soin est l'éducation de son fils, qu'un ami généreux a été chercher en Belgique et qu'il voudrait pouvoir

placer aujourd'hui à Ste. Barbe. Le père n'est pas Barbiste, mais parmi les Barbistes MM. Bixio et Scribe prennent le pauvre enfant sous leur patronage. Influens dans le conseil de votre ad^{on}, ils pensent que votre puissant concours pourrait assurer l'entrée du jeune La Chambaudie dans votre excellente institution.

» Je me permets donc de compter assez sur votre bienveillance pour me joindre à eux pour cette bonne œuvre, très disposé à croire cependant qùe, si nous réussissons, ce sera particulièrement à M^{rs}. Bixio et Scribe que nous le devrons. Ce succès, au reste, sera la récompense de tout ce que Scribe a déjà fait pour notre fabuliste exilé.

» Quelque petite que soit ma part d'influence dans cette affaire, elle n'en sera pas moins pour moi une nouvelle cause de gratitude envers vous et je vous prie d'en agréer d'avance l'expression, ainsi, mon cher Monsieur Labrouste, que l'assurance de mes sentiments d'estime et de considération profondes.

» Votre tout dévoué,

» Béranger. »

2° *Un billet.*

Enveloppe timbrée par la poste du 22 octobre 1844.

« Monsieur Robert,
Rue de la Jussienne, 25,
Paris.

« Mon cher Robert, j'ai grand besoin d'un pantalon d'hiver. Faites le moi, je vous prie, brun noir, sans sous pieds, à grand pont, et à boucle derrière. Je vous prie aussi de le faire haut de ceinture.

» Mes civilités à Madame Robert et tout à vous de cœur.

» Béranger. »

Le Toqué. — Pendant que tu me lisais ce billet, Babylas, il me semblait voir Béranger lui-même, les

mains dans les poches de ce pantalon à l'antique que reproduisent fidèlement ses derniers portraits. Je ferai clicher cet autographe pour les vieux amis du poëte, restés fidèles aux modes d'antan.

Babylas. — J'ai prévenu vos désirs : voici le cliché.

Mon cher Robert, j'ai grand besoin d'un pantalon d'hiver. Faites le moi, je vous prie, brun noir, sans sous pieds, à grand pont, et à boucle derrière. Je vous prie aussi de le faire haut de ceinture.

Mes civilités à Madame Robert et tout à vous de cœur Béranger

Mardi.

Babylas. — Un peu de musique, à présent :

Billet sans date.

(au dos) :

« Monsieur David Banderali,
rue de Larochefoucault.

» Mon cher David,

» J'ai une dent!...
» Une dent creuse! qui me fait grand mal; Mon dentiste l'a

plombée ce matin. Par suite de l'opinion qu'il a de ma reconnaissance, il m'a demandé une loge pour demain.

» Je l'ai promise !

» Tu comprends. Désolé de n'avoir pas.... de meilleures dents.

» H. Berlioz. »

Babylas. — Vous allez dire, patron, que je cherche volontiers la petite bête : mais ne voyez-vous pas, dans la formule imprimée qui sert d'en-tête à l'autographe que voici, quelque chose de particulier ?

Le Toqué. — Voyons cet en-tête.

« LIBERTÉ — ÉGALITÉ. »

« Versailles, le 29 nivose an 8
» de la République française, une et indivisible.

» Le Commissaire du Gouvernement, près les Tribunaux Civil et Criminel du département de Seine-et-Oise aux Membres du Sénat conservateur. » (*)

Eh bien ?

Babylas. — Comment, vous, un Franc-Maçon, vous ne remarquez pas l'absence de la *Fraternité !*

Le Toqué. — La pièce est datée de *Versailles*, Babylas. Continuons :

« Citoyens

» Je demande à reprendre au Tribunal de Cassation par vos

(*) A l'exception des passages soulignés, tout ce qui précède est imprimé.

suffrages, la place que j'y ai occupé *(sic)* par le vœu du peuple jusques au 18 fructidor.

» Je joins ici l'état de mes services.

» Salut et fraternité.

» Brillat-Savarin,
» ex-constituant.

» Avant 1789 :

» Magistrat, correspondant de plusieurs Sociétés savantes.

» Depuis :

» Membre de l'Assemblée constituante,
» Id. du Tribunal de Cassation,
» Président d'une administration,
» Id. d'un Tribunal civil,
» Id. d'un Tribunal criminel,
» Chef des Bureaux de l'armée d'Allemagne,
» Commissaire du Gouvernement à Versailles. »

Le Toqué. — Il ne se doutait guère, en nivose an VIII, que la postérité lui saurait plus de gré de sa « fondue au fromage » que de tous ses services publics.

Babylas. — Revenons en arrière, au 8 fructidor an II.

La feuille de papier-ministre que voici porte dans sa pâte une couronne fleurdelisée. Au-dessus de la date, dans un écusson elliptique, un faisceau surmonté d'un bonnet phrygien et partagé en quatre zones sur lesquelles figurent les mots :

Liberté
Égalité
Fraternité
ou la Mort.

Au-dessus du bonnet phrygien, un œil entouré de rayons ; au-dessous :

Comité de Salut public.

Puis, deux grandes pages de la belle et ferme écriture de Carnot, signées de lui et de onze autres membres du Comité :

SECTION DE LA GUERRE.

« Paris, le 8 fructidor de l'an II
de la République Une et indivisible.

» Le Comité de Salut public
» au général de division SCHERER.

» Après avoir pesé, Citoyen, les circonstances où se trouvent les troupes qui font le siége de Valenciennes, le Comité t'autorise à recevoir cette place, sous la condition que la garnison ennemie aura la faculté de se retirer dans son pays après avoir déposé ses armes et fait le serment de ne point servir contre la France pendant toute la guerre. Il n'est point question des émigrés, on ne peut leur faire de grâce.

» Avant d'accorder cette condition, tu insisteras fortement pour que cette garnison demeure absolument prisonnière en France. Il faut qu'elle sache que n'ayant aucun moyen d'échaper *(sic)* aux armes républicaines, elle ne peut devoir son salut et l'honneur qu'on lui laisse qu'à la seule générosité française, qu'il ne s'agit pas de marchander des conditions qui pourraient être rendues des plus dures, mais d'accepter les moyens qui lui sont offerts de sortir sans honte de la situation désespérée où elle se trouve, que toute résistance, loin de lui procurer de nouveaux avantages, ne feroit que lui enlever ceux qu'on lui laisse et lui attirer les humiliations et les disgrâces, qu'on veut lui épargner ; qu'enfin il n'y a point de comparaison à faire de la situation où elle se trouve, cernée de toutes parts

sans aucun espoir de secours, les armées ennemies étant battues et chassées au loin, avec celle où étoit la garnison française de Valenciennes lorsqu'elle se rendit, puisqu'alors notre armée étoit dans le voisinage et pouvoit la sauver en hasardant un combat.

» Tu appuieras ces observations de tout ce que l'activité des préparatifs, la renommée des forces assiégeantes et la fermeté des négociateurs / la renommée des forces assiégeantes et la renommée des négociateurs / *(bis)* pourra fournir de moyens. Nous comptons sur ta prudence et ton énergie.

» Il est inutile de dire que les conditions doivent être imposées au nom de la république avec toute la dignité qui convient à une nation grande et généreuse ; et qu'aucune expression flateuse *(sic)* pour les ennemis ne doit y trouver place.

» *Les membres du Comité de Salut public :*

» Thuriot. Prieur. Tallien. Carnot.
Treilhard. Eschassériaux. Barère.
Collot. Billaud. Lindet. »

Le Toqué. — Tu m'as annoncé douze noms, Babylas.

Babylas. — Il y en a deux que je ne puis déchiffrer. Ces Messieurs n'écrivaient pas comme Cherubini, l'ennemi de la flûte, dont voici quatre grandes pages calligraphiées. La lettre, d'après certains détails peu intéressants d'ailleurs et qu'on peut omettre, paraît adressée à un ami habitant l'Inde ou l'Amérique du Sud. Elle est datée du 16 juin 1820. La voici :

. . . .

« Je commence par vous exprimer ma reconnaissance pour la manière indulgeante *(sic)* avec laquelle vous vous êtes exprimé au sujet de mon *Requiem ;* les éloges dont vous me comblez

sont au dessus de ce qu'il mérite, et je suis tout fier du cas que vous faites de mon ouvrage, dont l'entreprise était vraiment hasardeuse et téméraire, puisqu'il fallait lutter avec l'immortel Mozart. Mais je n'ai pas eu cette intention en composant ce *Requiem* que j'ai tâché de faire de mon mieux, en lui donnant une coupe différente de celle de Mozart, pour éviter les rapprochements et les confrontations, et pour être court, parce qu'il faut l'être dans la musique qu'on exécute à la cour. Je n'eusse jamais même entrepris de composer une messe des morts, sans le devoir de ma place qui m'y a en quelque sorte contraint.

» . . . . . . Je pense comme vous, mon ami, que la frivolité dans le goût pour la musique dirige la multitude ; mais il ne faut pas pour cela abandonner les moyens d'entretenir le feu sacré du bon et du beau . . . . . prenons le monde et les goûts comme ils sont, et arrivons tout doucement à la fin de notre carrière, en remplissant notre mission du mieux que nous pouvons.

» Je ne sais pas si vous êtes instruit que Spontini est envoyé au service du Roi de Prusse avec un très beau sort, en qualité de son surintendant général de la musique . . . Nous avons à Paris Boieldieu qui fait les délices de l'Opera comique : c'est un compositeur rempli de grâce, de goût, et de génie : ses compositions sont charmantes. Nous avons au Théâtre de l'Opera buffa Italien la musique de Rossini qui est dans ce moment le Phénix de l'Italie. Ses compositions sont d'un dévergondage délicieux, il est rempli d'idées et de verve ; mais son côté faible c'est la composition pour laquelle il n'a pas fait des études bien aprofondies, et sa musique est remplie d'incorrections et même de fautes.

. . . .

» Cherubini. »

Babylas. — Écriture extraordinairement nette et lisible : pas un accent, pas une virgule restés dans la plume. — Je vais maintenant, si vous le voulez bien,

choisir dans nos autographes de Victor Hugo une lettre charmante adressée à une grande artiste qui vient de mourir. Deux pages ; sur le second verso, l'adresse :

« Madame Émilie Guyon,
» à Paris.
» V. H. »

« Marine-Terrace, 25 juillet 1855.

» On me dit, Madame, que vous avez la bonté de savoir que j'existe, et on m'assure qu'un mot de moi aurait quelque crédit sur vous. Je fais semblant de le croire parce que cela oblige mes vaillants amis de l'exil ; et je prends la liberté d'appeler votre attention sur un brave italien nommé Guarrini qui aura l'honneur de vous remettre cette lettre, et qui, dans son malheur, a pourtant le bonheur d'attendre quelque chose de vous.

» J'habite ici l'île des tempêtes et des ténèbres ; mais de temps en temps je me rappelle votre apparition à Bruxelles, il y a trois ans. Le rayonnement de cette vision disparue illumine encore ma nuit, et vous êtes belle comme un rêve, Madame.

» De temps en temps aussi le bruit d'un grand succès m'arrive ; j'écoute ce bruit : il prononce votre nom.

» Continuez, Madame. Ayez la seule royauté qui existe pour nous. Portez votre double couronne de beauté et de talent ; et permettez-moi de mettre mes hommages à vos pieds.

» Victor Hugo. »

Babylas. — Et maintenant, chose bizarre et rapprochement que je n'ai point cherché, une lettre de Gustave Flourens, dont le père avait été préféré par l'Académie Française au plus grand poëte des temps modernes.

Le Toqué. — Te moques-tu de moi, Babylas ? Dans ton alphabet l'F vient-elle après l'H ?

Babylas. — Tiens, c'est vrai, il y a transposition dans ma liasse.

Le Toqué. — Et pourquoi cet autographe de Flourens s'y trouve-t-il ? Il devrait être dans le tiroir dont tu parlais tout-à-l'heure, Babylas.

Babylas. — Vous l'y remettrez avec celui d'Assi. Voici la chose :

« 10 décembre 1870.

» Monsieur,

» L'instruction de notre procès devant être amplement terminée depuis un mois plus que passé, je vous prie de vouloir bien ordonner notre mise en jugement ou en liberté immédiate.

» Je ne sais si vous vous faites une idée bien juste de ce que peut avoir de grave l'arrestation et la détention d'un magistrat élu de la ville de Paris par les ordres d'un soi-disant gouvernement qui n'est fondé sur aucune élection régulière et légitime.

» En tout cas, je me verrai obligé de vous rendre civilement responsable de ma détention. Chaque minute de plus aggrave votre situation vis à vis de la loi.

» Veuillez, en attendant ma mise en liberté, me faire réintégrer à la Conciergerie. Les cellules de Mazas ne sont pas chauffées, et ma santé y souffre cruellement du froid et de l'humidité.

» Veuillez aussi faire réclamer mon sabre et mon revolver à l'État-major du général Clément Thomas. Ces objets m'appartiennent à moi personnellement ; et ce ne pourrait être que par l'effet d'un vol que ce général en resterait plus longtemps détenteur.

» J'attends votre réponse, Monsieur.

» Gustave Flourens,

» Maire-adjoint de la ville de Paris.

» Mazas, 6e division, no 94. »

Babylas. — Jules Janin, à présent. Une lettre aimable adressée à un homme qui vous était sincèrement attaché...

Le Toqué. — Nicolas Martin ! Je serais bien ingrat si je pouvais l'oublier ; lis, Babylas : il m'est doux d'entendre l'éloge de l'ami que j'ai perdu.

« Monsieur

» Je vais lire votre joli petit volume et quand je l'aurai lu je le placerai avec honneur parmi mes livres qui sont beaux et bons et qui diront au nouveau venu : *Soyez le bien venu* puisque vous parlez de toutes les bonnes choses de la vie. Vous êtes bien heureux d'écrire en même temps comme un poëte de bon sens et comme un prosateur qui serait un poëte. Votre histoire allemande de *l'homme qui a perdu son ombre* est une chose bien sentie. Cela est vivement compris et rendu. Kruyskam *(sic)* l'anglais a composé pour cette histoire de Pierre Schlemil une suite charmante de petites compositions que j'ai vues il y a déjà quinze ans et que je n'ai pu retrouver nulle part. — Bonjour Monsieur. — Encore une fois agréez toutes mes obéissances empressées et tous mes bons remerciements.

» Jules Janin.

» 26 juillet 41. »

Le Toqué. — En deux lignes, Janin avait admirablement caractérisé le talent de notre ami : il écrivait, en effet, « comme un poëte de bon sens et comme un prosateur qui serait un poëte. »

J'ai tout un carton plein de ses lettres, Babylas : presque toutes en petits vers improvisés au courant de la plume, et, quelque précieux que soient les autographes

qu'il a bien voulu sacrifier à ma manie, les siens ne sont pas ceux auxquels je tiens le moins.

Celui que tu viens de me lire a été détaché de son album presqu'à la veille de sa mort.

BABYLAS. — Et vous lui avez donné une bonne place en tête d'un petit volume pour lequel il semble fait...

LE TOQUÉ. — Oui. *L'Amour des Livres*, de Janin, habillé par ce « jeune relieur de race, riche d'espérances », que m'a recommandé le très-aimable Secrétaire des « Amis des Livres. » Reymann s'est surpassé, et les dentelles exécutées par Wampflug sur la doublure citron de cette plaquette sont tout-à-fait réussies.

A la lettre de Janin, j'ai joint un billet de l'éditeur qui, je m'en souviens, était très-fier d'avoir inscrit son nom sur le titre de cet opuscule : c'est une mention que je devais à Miard, qui m'a beaucoup aidé, dans le temps, à former ma petite bibliothèque.

BABYLAS. — Le hasard de l'alphabet nous apporte à présent une lettre de Madame de Maintenon : mais j'aperçois, un peu plus loin, un autographe qui vous vient encore de Nicolas Martin ; c'est signé de Sainte-Beuve. Le voici :

« Ce 6 juillet 1856.

» Mon cher Poëte de la Maison des champs,

» J'étais dans un accès de prose quand votre aimable souvenir est venu : ce n'est qu'après l'accès passé et l'article hebdomadaire produit, que je puis vous répondre et vous dire *merci*. Il n'y a

rien de doux comme de se souvenir poëtiquement d'une émotion passée et d'un tableau qui s'est gravé en nous, et de s'en souvenir dans un lieu qui est lui-même un cadre habituel de poésie et de bonheur. Vous savez réunir toutes ces conditions charmantes : vous avez porté dans notre vie française si affairée et si sujette au bruit et à la poussière quelque chose de la fraîcheur et de la calme félicité allemande. Votre poésie fait partie des fleurs de votre journée et de vos joies domestiques. Merci encore de votre attention amicale et de l'aimable et riante perspective que vous m'ouvrez avec votre gracieuse compagne dans votre hermitage de Chéry : il y a donc des heureux.

» Tout à vous,

» Ste-Beuve. »

Le Toqué. — Encore une appréciation parfaitement juste d'un des côtés du talent de notre poëte : « Quelque chose de la fraîcheur et de la calme félicité allemande ».

Cette lettre, Babylas, est un petit chef-d'œuvre; il faudra...

Babylas. — La porter chez Fernique, n'est-ce pas? D'autres attendraient qu'on leur fasse signe qu'on a envie de ceci ou de cela. Mais moi je vous devine; voici le cliché :

Ce 6 Juillet 1856

Mon cher Poète de la Maison des champs,

J'étais dans un accès de spleen quand votre aimable souvenir est venu. Ce n'est qu'après l'accès passé et l'article hebdomadaire produit, que je puis vous répondre et vous dire merci. Il y a une douceur comme de souvenir poétique d'une émotion passée et d'un tableau qui s'ajoute à nous, et de s'en souvenir dans un lieu qui est lui-même un cadre habituel de poésie et de bonheur. Vous savez réunir toutes les conditions charmantes : vous avez porté dans votre vie humaine les affaires et la sujétion au bruit et à la poussière quelque chose de la fraîcheur et de la calme félicité allemande. Votre poésie fait partie des fleurs de votre jardin et de vos joies domestiques. Merci encore de votre attention amicale et de l'aimable et riante perspective que vous m'offrez d'une saison de campagne dans votre hermitage de Mialy : il y a donc des heureux.

Tout à vous,

Ste Beuve

Le Toqué. — Je veux te rendre la pareille, Babylas. Tu reluquais hier, d'un œil concupiscent, une faïence du Dortoir. Ne le nie pas : c'est une assiette de vieux Rouen, Louis XIV (*), à guirlandes entourant un bouquet de fleurs. Or, j'ai une seconde pièce du même service, une grande corbeille portée sur trois pieds : je puis donc sans trop de dommage pour ma petite collection satisfaire ton envie. Je te donne l'assiette dont je garderai seulement le fac-simile gravé par Ch. Manso et « chromotypé » par Weber.

Babylas. — Merci, patron. Je vais me persuader qu'elle a appartenu à l'épouse morganatique du grand Roy, à l'époque où la Cour « se mit en faïence. »

Voici la lettre de cette dame :

Un billet plié en six, adressé, sur le second verso :

« A Monsieur
» Monsieur le Maréchal . . . . . »
(le nom effacé à l'encre).

« Dimanche.

« J'ay laissé le Roy en très-bonne santé à une heure et sa médecine faisant tout ce qu'on peut désirer j'espère que demain il se portera bien s'il vouloit un peu se conserver il ne nous donneroit pas de telles allarmes mais sa santé est en mauvaise mains et je ne voy pas dapparance qu'il veille *(sic)* changer sa conduitte quoyque son aage en eust besoin. Il est vray Monsieur que jusques icy je ne voy aucun sujet d'inquiettude. »

Le Toqué. — Ce billet en dit plus qu'il n'est long,

(*) ? ? ? (*Note de Babylas.*)



Babylas. De quelles « mauvaises mains », et de quelle « conduitte » s'agit-il. Il est vraiment dommage que cet autographe ne soit pas daté. Ne pourrait-on retrouver sous les ratures le nom du Maréchal ?

Babylas. — Villeroy, — probablement — mais, qu'importe? J'aimerais mieux savoir, pour ma part, si véritablement Madame de Maintenon a jamais ressemblé au délicieux portrait que je revoyais tout-à-l'heure dans votre collection avant la lettre, sur Chine, des *Émaux de Petitot*. Je suis amoureux de ce petit chef-d'œuvre de Ceroni, et profondément jaloux de Scarron et de son royal successeur.

Le Toqué. — Ne t'échauffe pas trop, Babylas, ou gare la seringue !

Babylas. — Ah bah! je viens de lire le traité « *De clysteribus* » dont Morgand et Fatout vous ont fait hommage hier soir : l'eau m'en est venue à la... bouche et je ne serais pas fâché de prendre un lavement préparé dans la bouilloire de Louis XIV !

Le Toqué. — Cette pièce de haute chaudronnerie, qui décore l'antichambre du Grenier, est contemporaine de ce grand homme, Babylas, mais tu nous fais beaucoup d'honneur en lui en attribuant la propriété.

Babylas. — C'est une question à approfondir, patron. Mais mon opinion est « probable », (Voyez Pascal, — *Les Provinciales*, Elzevir, 1757, — première édition sous cette date, — témoins), et je m'y tiens, jusqu'à preuve du contraire.

Passons à l'autographe suivant.

Le papier, très-simple, est marqué d'une M surmontée d'une couronne fermée.

« Vendredi 23

« Vous (vous *est écrit en surcharge sur* Monsieur, *qui a paru trop cérémonieux)*....

« Vous n'avez pas besoin d'attendre le mercredi soir pour venir me voir — j'y suis tous les soirs souvent seule : je me livre à la Société officielle le mardi — le devoir rempli je m'appartiens les autres jours.

» Je compte que vous dînerez chez moi mercredi prochain — avec de vos amis qui j'espère sont aussi un peu les miens.

» Recevez, Monsieur, l'expression de mon sincère attachement.

» Mathilde. »

Babylas. — Savez-vous, patron, à qui ce billet est adressé ?

Le Toqué. — A l'un des premiers écrivains de ce temps, Babylas. C'est une bonne note pour une maîtresse de maison, quelque haut placée qu'elle puisse être, de compter de pareils amis. Passons.

Babylas. — Il reste encore cinq autographes dans ma petite liasse : Maupertuis, — Silvio Pellico, — Eugène Sue, — Volney et Voltaire.

Les voici :

Maupertuis.

« De Potsdam, 15 oct. 1750.

» Je saisis, illustre amy toutes les occasions qui se présentent pour ne pas laisser assoupir notre commerce, et pour vous

marquer la part que je prens à tout ce qui vous arrive. Je vous fais mon compliment sur la charge d'Historiographe de France que Voltaire m'a appris qu'on vous donnoit, ne pouvant pas le faire au Roy et à la Nation. Vous l'aviez déjà remplie et honorée avant que d'en avoir les titres.

» Notre nouveau Chambellan part dans 8 jours pour aller faire ses pacquets et nous revenir au mois de mars. Pour un Roy qui a autant de goust pour les vers que le nôtre, l'acquisition vaut celle d'une province.

» Asseurés je vous prie M. d'Argenson et Me Du Deffand de mon respectueux attachement, et pour vous mon cher et illustre Confrère soyés en autant persuadé, que vous l'êtes que je vis encore.

» MAUPERTUIS.

» Dittes-moy je vous prie si l'on conserve à M. de Voltaire sa place de gentilhomme ordinaire. »

(Adresse.)

« A Monsieur
» Monsieur le President HENAULT,
» de l'Académie Francoise et de l'Academie Rle des Sciences et Belles-Lettres de Prusse,
» rue Saint-Honoré,
» près les Jacobins,
» Paris. »

(Cachet.)



Silvio Pellico.

« Se un cieco il sol conoscere
» Non puote, i rai ne sente ;
» Nel vede rifulgente,
» Ma prova il suo calor :

» Ch'è Dio ? Nol so, ma stringere
» Mi sento fra sue braccia ;
» Non miro la sua faccia .
» Riposo sul suo cor.

» Silvio Pellico. »

Le Toque. — Curieux arrangement de rimes établies entre les premiers vers et les derniers de chaque strophe. Voici, Babylas, la traduction littérale :

« Si l'aveugle ne peut connaître le soleil, il en sent les rayons ; s'il ne le voit pas resplendir, il en éprouve la chaleur :

» Qu'est Dieu ? Je ne le sais, mais je me sens étreindre entre ses bras. Je ne puis admirer sa face : je repose sur son cœur. »



Eugène Sue à son frère Joseph Sue, au collège, à Paris, vers 1844.

« J'ai été si occupé tous ces temps ci mon cher enfant que je n'ai pu ni aller te voir ni répondre à tes lettres. La semaine prochaine j'irai savoir le résultat de ton travail qui, je le vois, s'accomplit peu à peu. Il vaut mieux cela qu'une trop vive ardeur qui se rallentit *(sic)* aussi vite qu'elle est venue. J'aime ta franchise et ta confiance en moi. Mais du courage, du courage ! Pas de pensées vulgaires. Tu n'es pas *esclave* c'est un vilain mot. Tu as des devoirs, des obligations à remplir, comme tous les hommes, seulement ce sont les devoirs de ton âge et, crois-moi, cher enfant, ce sont encore les plus faciles et les plus doux.

» A bientôt, cher enfant ; je t'embrasse mille fois. Écris-moi toujours, j'aime tes lettres.

» Eugène Sue. »



Comte de Volney.

« J'ai mille pardons à demander à Madame Custine : je m'étais flatté du plaisir de lui envoyer ce matin ma diligence à la sortie des mains du sellier, afin que ce début lui *portât bonheur :* les chevaux qui transportent mon ancien collègue ne peuvent être que des pégazes. Mais pour la troisième fois le sellier me manque de parole, et qui pis est il me force d'en manquer. J'ai même peur qu'il ne soit d'intelligence avec le vent qui nous menace de pluye. Au reste, j'oublierai la pluye et le sellier, si Madame Custine vient comme elle l'a promis voir la parade chez Madame Bonaparte qui veut bien me donner à déjeuner.

» Je prie Madame Custine d'agréer mes regrets et mon respect.

» Volney.

» 26 brumaire. »

Voltaire.

« Colmar, 12 août 1754.

« Voici ma déclaration pour le conseil aulique mon cher Walther avec un avertissement pour les gazettes.

» Je crois que nous viendrons à bout de tout. Vous débiterez le premier et le second volume des annales. Les pirates n'ont pas le second volume les pirates n'auront pas non plus la véritable histoire universelle que je feray imprimer tome à tome, et dont je ne fais présent qu'à vous et à Shœpfling qui est un fort bon homme je vous embrasse de tout mon cœur.

» Volt. »

Le Toqué. — As-tu vérifié, Babylas, si ce billet figurait dans la correspondance de notre édition ?

Babylas. — Comment voulez-vous que je vérifie ? Ce pauvre *Voltaire* Beuchot, dont les soixante-douze volumes, en grand papier vélin, n'ont pas, chose inouïe.

une seule tache de rousseur, et que je consultais si souvent....

Le Toqué. — Le tome onze surtout, n'est-ce pas?

Babylas. — Est enfermé maintenant, avec *St-Simon*, *Sévigné* et tous vos classiques français, dans un cabinet où vous savez bien que je n'entre point. Vous y tenez aussi sous clef votre *Bibliothèque Elzévirienne* et toutes ces gauloiseries éditées on ne sait où par les J. Gay, les Malassis, les....

Le Toqué. — De mon lit, Babylas, je n'ai qu'un pas à faire pour mettre la main sur un de ces volumes brochés qui ne craignent pas la « casse ». C'est pour cette raison que je les ai rapprochés du Dortoir.

Babylas. — Soit; mais moi, je suis obligé de m'en priver. Aussi je l'ai pris en grippe, votre Dortoir, avec son annexe close, et cette immense armoire sculptée du Rupt de Mad, toute remplie des plus jolies éditions de Jouaust et de Lemerre, d'estampes curieuses et d'autographes politiques, intimes et *maçonniques*, sans doute, puisque vous ne m'avez pas encore permis de les repertorier.

Le Toqué. — Trop de zèle, Babylas. Quelle heure est-il?

Babylas. — Minuit.

Le Toqué. — « C'est l'heure à laquelle les Francs-Maçons ont coutume de fermer leurs travaux ». Bonne nuit, *profane!*

Babylas. — Bonsoir, *Vénérable!*





P. P. C.

. . . .

Babylas. — Sérieusement, patron, vous me plantez là, au beau milieu de notre voyage?

Le Toqué. — Tu n'en as pas encore assez, mon vieux compagnon? Pour moi, je n'en puis plus : c'est trop d'autographes, de vaisselle et de bouquins!

Babylas. — Vous n'y songez pas. A peine avons-nous passé en revue le quart de nos richesses!

Le Toqué. — Richesses — pour toi, mon pauvre ami, qui te contentes de peu. Pauvretés — pour de plus difficiles, qui ont le droit de l'être; amusettes — pour ton vieux patron qui est un peu de l'avis des enfants : leurs joujoux préférés ne sont pas les plus chers.

Babylas. — Et moi qui m'étais levé de grand matin pour entamer une nouvelle étape! Voyez donc : quel crayon bien taillé! Et ce carnet tout neuf, qui attend la suite de nos impressions de voyage — car celui que je vous ai remis hier était noirci jusqu'au dernier feuillet.

Le Toqué. — Sais-tu ce que j'en ai fait, de ton premier carnet? Il est en route pour Lille.

Babylas. — Pour Lille?

Le Toqué. — Oui, mon ami. Danel va t'imprimer, in-octavo, sur papier de Hollande.

Babylas, *flatté.* — C'est beaucoup d'honneur.

Le Toqué. — Et sur Whatman, in-quarto.

Babylas, *inquiet.* — Quelle plaisanterie!

Le Toqué. — *Item,* in-folio, sur papier fort du Japon.

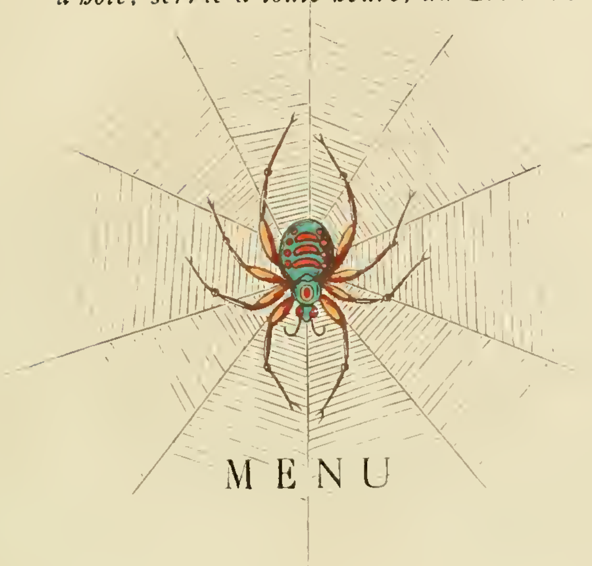
Babylas, *abasourdi.* — C'est de la démence! Nous sommes ruinés.

Le Toqué. — Que veux-tu, Babylas? c'est ma Toquade :



TABLE

d'hôte, servie à toute heure, au Grenier.



MENU

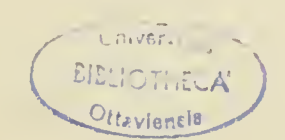
(*) **Errata :** *L'Asie*, statuette présentée dans ce chapitre au lecteur bénévole comme un produit céramique de Marseille, et *l'Amour à l'aigle*, qui figure dans *le Musée*, sont l'œuvre d'un artiste saxon embauché à Lunéville. C'est M. Weinberg, expert et fournisseur attitré du Grenier, qui vient de rectifier cette lourde bévue du Patron. Hip! Hip! Hurrah pour Weinberg!!!

Item : les *archi-toqués* qui, sur l'étiquette du sac, ont souscrit de confiance nos cinquante exemplaires sur *Japon*, sont respectueusement prévenus qu'il n'a été tiré que deux états du *pot de vieux Rouen*, monté en étain, dont la présentation précède l'entrée en scène de M. le professeur Van der Puff.

Je saisis aux cheveux cette occasion de leur offrir, à l'instar de Jules Janin, toutes mes obéissances empressées ».

BABYLAS.

Paris, 24 avril 1878.





ACHEVÉ D'IMPRIMER :

A LILLE,

Sur les presses de L. DANEL, Typographe,

ET A PARIS,

Sur les presses de SALMON, Imprimeur en taille-douce,

le 30 Avril

1878.

Dessins, Ornements, Facsimile en couleurs

PAR D. WEBER;

CH. MANSO, Graveur.

Eaux-fortes PAR ALFRED BRIEND.

Clichés Photographiques

PAR

A. FERNIQUE et PIERRE PETIT.


a39003 005538268b

